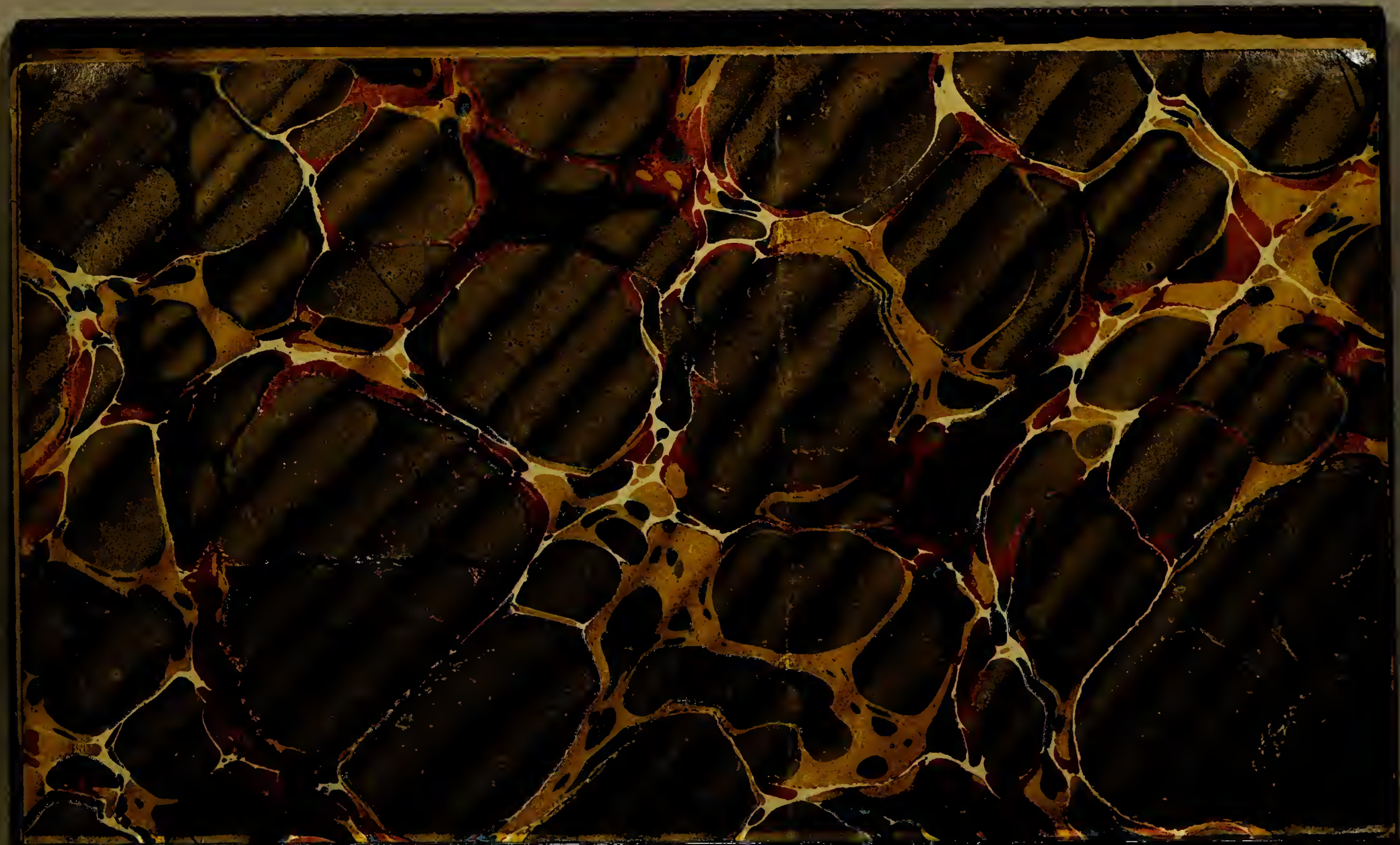
John Carter Brown.



RELATION
DE CE QVI S'EST PASSE'
EN LA
NOVVELLE FRANCE,
és Années 1644. & 1645.

ENVOYEE AV R. PERE Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France.

Par le P. BARTHELEMY VIMONT *de la meſme Compagnie, Superieur de la Reſidence de Kebec.*

A PARIS,

Chez { SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy, & de la Reyne Regente. ET GABRIEL CRAMOISY. } rue S. Iacques, aux Cicognes.

M. DC. XLVI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

MVSEVM
BRITAN
NICVM

BRITISH MUSEUM
SALE DUPLICATE
1787

TABLE DES CHAPITRES contenus en ce Liure.

RELATION *de ce qui s'eſt paſſé en la nouuelle France, és années* 1644. *&* 1645. page 1

Chapitre I. *De l'eſtat general de la miſſion.* 2

Chap. II. *De quelques bonnes actions, & de quelques bons ſentimens des Sauuages Chreſtiens.* 7

Chap. III. *Continuation du meſme ſujet.* 15

Chap. IV. *Suite du meſme ſujet.* 25

Chap. V. *De quelques actions plus remarquables.* 32

Chap. VI. *De l'hyuernement d'vn Pere auec les Sauuages.* 48

Chap. VII. *De quelques ſurpriſes faites par les Hiroquois.* 62

Chap. VIII. *De quelques priſonniers Hiroquois.* 68

Chap. IX. *Traité de la Paix entre les François, Hiroquois & autres nations.* 82.

Chap. X. *Suite du Traité de la Paix.* 102.

Chap. XI. *De la derniere assemblée tenuë pour la Paix.* 115

Chap. XII. *De ce qui s'est passé à Miscou.* 124.

Lettre du P. Hieroſme Lalemant, escrite des Hurons au R. P. Prouincial de la Compagnie de IESVS. 136

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy, il eſt permis à SEBASTIEN CRAMOISY Marchand Libraire Iuré en l'Vniuerſité de Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé, *Relation de ce qui s'eſt paſſé en la Nouuelle France és années mil ſix cens quarante-quatre & quarante-cinq, enuoyée au R. P. Prouincial de la Compagnie de* IESVS *en la Prouince de France, par le P. Barthelemy Vimont de la meſme Compagnie, & Superieur de la Reſidence de Kebec*: & ce pendant le temps & eſpace de ſept années conſecutiues, auec deffenſes à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, ſous pretexte de déguiſement ou changement qu'ils y pourront faire, à peine de confiſcation & de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris le vnziéme Decembre 1645.

Par le Roy en ſon Conſeil,

CRAMOISY.

Permission du P. Prouincial.

NOVS ESTIENNE BINET Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Fait à Paris le 26. Mars 1638.

ESTIENNE BINET.

RELATION

RELATION

de ce qui s'eſt paſſé en la

NOVVELLE FRANCE,

ES ANNEES 1644. & 1645.

MON REVEREND PERE,

Voila noſtre Relation que i'enuoye encore cette Année à voſtre Reuerence. Le R. P. Hieroſme Lallemant noſtre Superieur eſtant arriué ſi tard, qu'il ne luy a pas eſté poſſible d'y vacquer: ie croy que les nouuelles de cette Année donneront de la conſolation à Voſtre Reuerence, & à tous ceux qui prennent quelque part dans les affaires de l'eſtabliſſement du Royaume de Dieu en ces contrees; il plaira à V. R. nous ay-

der à en remercier la diuine Bonté, & à obtenir les graces neceſſaires pour nous rendre dignes de ſes faueurs

De V. R.

De Quebec, ce 1. d'Octobre, 1645.

Tres-humble & tres-obeiſſant ſeruiteur, en N. Seigneur,

BARTHELEMY VIMONT.

De l'Eſtat general de la Miſſion.

CHAPITRE PREMIER.

DIeu ſoit beny dans le temps & dans l'Eternité, le ſang reſpandu pour IESVS-CHRIST dans les pays des Iroquois, meſlé auec les prieres & les vœux de tant d'ames ſainctes, qui s'intereſſent pour l'amplification de ſon Royaume en ce nouueau Monde nous a enfin produit la Paix auec ces Barbares. Le P. Iſaac Ioques & le P. François Breſſani à ſon retour ont embraſſé comme amis ceux qui

ont déchiré leurs corps, arrachés leurs ongles & couppez leurs doigts, en vn mot ceux qui les ont traitez en tygres, ce coup est venu du Ciel, nous verrons tantost cõme la chose s'est passée. Voila vne grande porte ouuerte aux Croix & à l'Euangile, dans plusieurs Nations fort peuplées pourueu qu'on y puisse entretenir des ouuriers Euangeliques. Pendant que Monsieur le Cheualier de Montmagni nostre Gouuerneur traittoit cette Paix auec sa prudence ordinaire, le pays possedoit vn autre bon-heur dont il n'a eu connoissance qu'à la venuë des vaisseaux. Messieurs de la Compagnie de la Nouuelle France voulant procurer la conuersion des Sauuages, & amplifier la Colonie Françoise, luy ont remis entre les mains le trafic de la Pelterie, que Sa Majesté leur auoit accordé, n'ignorant pas que la force des François sera l'apuy des nouuelles Eglises qu'on tasche d'engendrer à IESVS-CHRIST dans cette extremité du Monde. Or comme cette Colonie est encor en son Enfance, Messieurs de Monstreal zelé pour la Conuersion de ces peuples, ont aussi fait paroistre l'excez de leur amour & de leur charité enuers la Colo-

nie Françoiſe. La Reyne dont les bontez ne ſont point limitées par les bornes de l'Europe, s'eſt nettement declarée la Mere & la Protectrice de ſes ſujets Françoiſ & Sauuages de ces contrées. Toutes ces benedictions ſont d'autant plus douces qu'il y a d'amertumes dans vn païs tout remply d'horreur & de barbarie, car il faut auoüer que ces peuples ſont extremement eſloignez de la courtoiſie Françoiſe, & qu'il faut des Heros, des Hercules, & des Geans pour combattre des Monſtres, des Hydres, & des Demons. Les Sauuages qui ſe trouuent ordinairement dans toutes nos habitations, depuis Tadouſac iuſques à Monſtreal, ont eſté cultiuez auec vn grand ſoin, & auec beaucoup de peines en diuers endroits. Les Vrſulines & les Hoſpitalieres ſe ſont acquittées de leurs fonctions auec des ioyes & des contentemens dignes de leurs courages; celles-cy ont eſté affligées par de longues maladies de leurs Sœurs, & les premieres ont trouué vn nouuel employ pour l'inſtruction des Sauuages. Les femmes Chreſtiennes demanderent à vn Pere de noſtre Compagnie s'il n'y auroit pas de moyen que quelqu'vne de ces bonnes

Meres vint demeurer auec elles pour les faire prier Dieu, cela n'eſtant pas dans la bien-ſeance, elles leurs enuoyerent l'vne de leurs Seminariſtes, qui s'eſt fort bien acquittée de ſon petit deuoir.

Les Peres de noſtre Compagnie ont trauaillé auec ſuccez. Les Sauuages de pluſieurs petites Nations ſe ſont petit à petit approchées, & le bruit de l'Euangile ſe va reſpandant iuſques dans le fonds des plus épaiſſes foreſts, où la Barbarie fait ſon repaire. Nous ne parlerons point en particulier des diuerſes reſidences ny des diuerſes Miſſions de noſtre Compagnie, de peur d'vſer de redites, les choſes qui ſe paſſent de nouueau ont tant de raport auec celles qui ont deſia eſté eſcrites, que le danger du degouſt nous rendra ſuccints de plus en plus: ſi bien que nous ne toucherons en cette Relation que quelques ſentimens, & quelques actions des plus feruens Chreſtiens, ſans ſpecifier s'ils ſont de Monſtreal, de Sainct Ioſeph, ou de Tadouſac; Et en ſuite nous verrons les Ceremonies qui ſe ſont faites dans le traitté de la Paix auec les Iroquois. Comme nous eſtions dans cette aymable occupation, qui depuis long-temps auoit plutoſt eſté

l'objet de nos ſouhaits que de nos attentes, Dieu nous voulut donner la ioye toute entiere : Car le Reuerend P. Hieroſme Lallemant qui eſt venu prendre la charge de toute noſtre Miſſion, auec vne bonne trouppe de Hurons, parmy leſquels il y auoit vne trentaine de braues Chreſtiens qui ont tenu les premiers rangs dans les harangues & dans les affaires qu'on a cõclu auec les Iroquois. Que le Dieu d'Iſraël ſoit beny à iamais pource qu'il nous a cõblé de ſes plus grandes miſericordes il ſçait abaiſſer & releuer quand il luy plaiſt, mais au bout du compte ce nouuel éclat eſt vn rayon de la Montagne de Thabor ou on ne parle que des excés de IESVS-CHRIST, il ne faut pas ſucrer nos trauaux, le ſalut des hommes s'eſt operé en la Croix, on ne ſçauroit le procurer par autre voye, C'eſt par ce chemin ſeul qu'on ameine les ames à Dieu, & qui n'y veut point entrer, n'a que faire de paroiſtre parmy les Sauuages.

De quelques bonnes actions & de quelques bons sentimens des Sauuages Chrestiens.

Chapitre II.

I'Vseray de redites si ie fais mention des prieres que font les Chrestiens tous les soirs & tous les matins. Leur chasse & les Hiroquois les ont esloignez de l'Eglise pendant tout l'hyuer ; mais ny les hommes ny les Demons ne les ont pû empescher de rendre à Dieu leur petit deuoir. Ils emportent auec eux dans les bois vn memoire ou vn petit Cathalogue des Iours de Feste, qu'ils gardent auec beaucoup de respect pour des hommes naiz & nourris dans les forests comme des bestes. Ils s'assemblent tous dans vne Cabane font leurs prieres publiquement, ils chantent quelque Cantique Spirituel, & l'vn deux tiendra par fois quelques discours sur quelques points de nostre creance, ces Assemblées n'empeschent pas que chacun ne prie encor en sa Cabane à son ré-

ueil & à ſon coucher, s'ils ſont proches de l'Egliſe, la cloche les appelle tous les iours à la Meſſe, & les fait venir ſur le ſoir aux prieres & à l'inſtruction. Cela va ſon train en ſorte neantmoins que les vns marchent bien plus viſte que les autres.

Retournant de leur longues chaſſes ils ſe confeſſent ordinairement deux fois deuant que de ſe Communier, ils diſent pour raiſon que leur memoire eſt courte, qu'ils n'ont point de papier ny d'ancre comme nous pour marquer leurs fautes, & que s'ils en obmettent quelques vnes par oubly à la premiere Confeſſion, qu'ils s'en pourront ſouuenir à la ſeconde, quelques-vns ſe ſeruent des grains de leurs Chappelets pour memoire locale. Vne bonne fẽme doüée d'vne auſſi grande ſimplicité qu'elle a peu de memoire, abordant vn Pere luy dit auec vne ingenuité toute aymable: voilà tous mes pechez, elle monſtroit enuiron vne dixaine de ſon Chappelet, ils ſont tous ſur ces grains, diſoit-elle, & les maniant les vns apres les autres comme ſi elle euſt fait ſa priere, elle s'accuſoit comme coupable de beaucoup de choſes innocentes.

Vne autre enuoye ſon mary pour s'ex-

cuſer ſi elle ne venoit point à la ſainte Table comme elle auoit promis, elle a oublié, diſoit ſon mary, vn gros peché: & ie croy qu'il auoit charge de le dire au Pere; mais cette bonne femme eſtant venuë elle meſme, le Pere la fit Communier, ayant reconnû la crainte & la ſimplicité innocente du mary & de la femme.

Vn ieune homme ayant ordre de ſe Communier, car pour l'ordinaire ils ne s'aprochent point de ce diuin Sacrement qu'on ne leur permette, ſe vint auſſi excuſer diſant, qu'il vouloit preparer ſon cœur & ieuſner pluſieurs fois, & s'attriſter long-temps de ſes pechez deuant que de receuoir ſon Seigneur. Quelques-vns prient leurs Confeſſeurs de leur enioindre de bonnes Penitences, de les faire ieuſner, teſmoignans de grands regrets d'auoir faſché Dieu comme ils parlent.

Vn Capitaine ayant trouué le moyen d'auoir du vin, en donna à boire à quelques-vns de ſes amys, l'vn d'eux s'enyura: Cela nous eſtant rapporté nous criõs contre ce deſordre. Ce Capitaine vint trouuer le Pere qui a ſoin de la reſidence, & luy dit: C'eſt moy qui ay cõmis le peché, ne criez point ie vous prie contre ce pau-

ure Homme ; c'eſt moy qui en dois faire la Penitence. Le Dimanche ſuiuant tout le monde eſtant allé à la Meſſe, ce Capitaine ſe mit à genoüil deuant l'Autel, & leuant ſa voix, s'écria, toy qui as tout fait ie t'ay faſché ayez pitié de moy, ne prends point de meſchantes penſées pour mon peché, ie le deteſte, ie ſuis bien marry de l'auoir commis : là deſſus il iette vn collier de deux ou trois mille grains de Porcelaine ſur le marchepied de l'Autel, voila pour reparer ma faute & ſecourir les pauures. Voila pour empeſcher que perſonne ne me ſuiuue dans vn ſi mauuais exemple. Ie ſuis triſte iuſques au fond de mon cœur d'auoir faſché Dieu. Le Pere qui eſtoit deſia veſtu pour commencer la Meſſe, ſe tourna vers le peuple & explica aux François qui ſe trouuerent preſent, ce que diſoit ce bon Neophyte, cela les edifia tous & en toucha quelques-vns. On luy rendit vne partie de ſon preſent & on employa l'autre pour le ſecours de quelques neceſſiteux.

La faute qui ſuit me ſemble plus coupable, mais auſſi ſemble elle plus fortement reparée. Quelques Sauuages Chreſtiens ayant trouué ce Printemps vn vaiſ-

seau Basque au dessus de Tadoussac, achepterent du vin & quelques-vns en burent auec excez. Le Pere qui a soin d'eux ayãt appris ce desordre leur dit qu'ils n'entreroient point à l'Eglise, qu'ils n'eussent expié leur offense. Ils se tindrent tous à la porte vn iour de Feste, que les François & les Sauuages y entroient le lieu estant fangeux : car il pleuuoit actuellement pour lors. Ils se mirent à deux genoux dans la fange, le Pere donnant charge qu'on aportast quelques planches de peur qu'ils ne saliſſent leurs habits : Non, mon Pere, disent-ils, nous en meritons bien dauantage, nous auons faſché celuy qui a tout fait. Ils demandent publiquement pardon à Dieu, se reconnoissant indignes d'entrer dans son Eglise; ils prierent neãtmoins qu'on euſt pitié d'eux, & qu'on les receut en la compagnie des autres, priez pour nous, disoient-ils, à ceux qui estoiẽt dans l'Eglise, on fit en effet vne petite Oraison publique, puis le Pere leur dit que Dieu estant plein de bonté, leur permettroit l'entrée en sa Maison. Quelques-vns entrent aussi-tost, mais d'autres se faſchans contre eux-mesmes de leur faute, se mirent dans l'eau fangeuſe

qui estoit hors l'Eglise, & s'écrierent, nous n'entrerons pas mon Pere, nous auons trop faſché Dieu, il n'importe que nous ſoyons dans la fange, & que la pluye tombe ſur nous, nous ſommes indignes d'eſtre en la compagnie de ceux qui ayment Dieu. Le Pere fut ſurpris & attendit voyant cette ferueur, il les laiſſa faire, ſi bien qu'ils paſſerent tout le temps de la Meſſe dans cette action d'humilité & de Penitence. Ces deuotions ſont bonnes dans vne Egliſe naiſſante ; afin que les Payens connoiſſent que les pechez des Chreſtiens ne prouiennent pas de leur doctrine, mais de leur foibleſſe.

Ce n'eſt pas tout, le Capitaine de cette eſcoüade voulant ſubir la meſme ignominie que ſes gens, diſant qu'encor qu'il ne ſe fuſt pas enyuré, que neantmoins il auoit bû, & qu'il eſtoit coupable. La concluſion fut, que quelques-vns entrans dans l'Egliſe ietterent ſur le marche-pied de l'Autel quelques aumoſnes qui ſeruirent pour donner à manger aux plus pauures.

Apres cette Penitence l'vn de ces bons Neophytes venant viſiter le Pere en particulier, luy diſoit auec vn oppreſſement de poitrine, falloit-il que i'offenſaſſe Dieu

si lourdemẽt ; ie n'auois pas encor soüillé mon Bapteſme, ie ne m'eſtois pas encore beaucoup eſcarté du chemin, le Diable ma trompé, la boiſſon m'a renuerſé l'eſprit. Ie n'ay point de bien quand ie penſe à mon peché, il pouſſoit ces paroles entrecouppées de ſanglots qu'il taſchoit de cacher, mais la triſteſſe le decouuroit.

Ie ne ſçay, diſoit vn autre, ſi ce qui m'anime eſt bon quand ie ſuis en la Chappelle, & que ie penſe à mes pechez, les larmes me viennent aux yeux, ie ſens mon viſage tout mouïllé, & ie dis en moy-meſme, C'eſt mon cœur qui doit pleurer & non pas mes yeux, cela eſt-il bon, diſoit-il, car cela m'arriue aſſez ſouuent pour les pechez que i'ay commis deuant mon Bapteſme: Ie ſens ces meſmes regrets quand ie voy que mes gens n'obeyſſent pas bien à Dieu.

Vne femme veufue fort pauure & delaiſſée, ſe maria à la façon des Sauuages, elle ſe laiſſa cajoler par vn Payen qui la trompa, elle eut vn tel regret de ſa faute, qu'apres en auoir demandé pardon publiquement en l'Egliſe, elle diſoit au Pere que ſentant les douleurs de ſa groſſeſſe elle ſouhaittoit la mort pour expier ſon cri-

me : ie prie Dieu tous les iours, faiſoit-elle, qu'il me chaſtie : quand ie voy des femmes qui ſe mocquent de moy ; quand ie les entend ſe gauſſer de mon peché ie dis à part moy, i'ay bien merité cela, ie ne réponds rien, ie demeure toute confuſe, c'eſt la raiſon que ie ſouffre toute ma vie, i'auois belle peur qu'on me chaſſaſt pour touſiours de la maiſon des Prieres. Comme elle alloit quelques-fois aux Vrſelines elle eſloignoit ſon enfant de la grille, de peur qu'on ne le viſt ; mais ce pauure petit s'eſtant vn iour produit ſoy-meſme par ſes cris, la Religieuſe qui luy parloit luy demanda innocemment ſi c'eſtoit ſon enfant & ſi elle s'eſtoit remariée, la pauure femme rougit & confeſſa ſon peché auec tant de douleurs & de pudeur que cette bonne Mere en reſta edifié au dernier point, Elle luy diſoit qu'elle auoit eſté fortement tentée de tuer ſon enfant & de ſe faire mourir ſoy-meſme, mais qu'elle n'auoit pas voulu offenſer Dieu, & qu'il valloit mieux qu'elle beuſt la honte de ſon peché que d'en commettre vn autre.

Continuation du mesme suiet.

VN bon Neophyte ayãt penetré bien auant dans les terres du costé du Nord, rencontra le Capitaine d'vne petite Nation qui n'a aucun commerce auec les François, sinon par l'entre-mise des Sauuages qui nous sont voisins, Cét homme qui estoit allé en ce pays-là pour trafiquer se fit de Marchand Predicateur, il parle de Dieu à ces nouueaux hostes. Il leur fait entendre que son Fils s'est fait Homme, & qu'il est venu iusques à ce point d'amour pour ses freres que de perdre la vie sur vne Croix: Et comme il vit que ces Auditeurs prenoient goust à cette nouuelle Doctrine, il les prie de mettre la main auec luy pour dresser dans les terres ce grand Memorial de nostre Salut, aussitost dit aussi-tost fait, ils se mettent en action, ils abattent vn grand arbre, & l'ébranchent auec plus d'affection que d'industrie, ils esleuent vne grande Croix sur les riues d'vn beau fleuue où ils s'estoient rencontrez. Ie me seruy, disoit ce nouueau Charpentier, de quelque os de

Cerf que i'appointy comme des cloux pour atacher le trauers de cette Croix que nous plantaſmes en vn lieu fort éminent & fort aiſé à découurir de bien loin : Ie leur dis que ce bois leur porteroit bonheur, que les Demons le craignoient, que c'eſt là qu'ils ſe doiuent aſſembler, & que c'eſt en ce lieu que ie les viendrois trouuer le Printemps prochain. Ie ſentois, diſoit ce bon Chreſtien, vn plaiſir & vne ioye dedans mon cœur trauaillant à ce ſaint Ouurage. Ie diſois à IESVS tu es bon, ſecoures ces pauures peuples, tu es mort pour eux, ouures leurs yeux, fais qu'ils te connoiſſent & qu'ils croyent en toy. Cette ame eſt bien choiſie, elle a des ſentimens qui ne ſont pas du commun.

Mademoiſelle d'Alibour demandoit certain iour à vn bon Neophyte quelles penſées il auoit eû voyant les Iroquois arriuez aux trois Riuieres pour traitter de la Paix, à cette demande il prit ſon Tapabort, ioignit les mains eſleuant les yeux au Ciel, il parut grandement touché ! helas diſoit-il, en mon cœur parlant à celuy qui a tout fait, ces gens ne te connoiſſent pas, la paix leur apportera de grãds biens, car ils ſeront inſtruits & nous ſerons auec

eux

eux dans le Ciel. Ie ne me resiouys pas tant de me voir deliuré de la main & de la dent de ces peuples fort cruels, comme de les voir en la disposition d'estre faits enfans de Dieu, nous ne serons plus qu'vne mesme chose auec eux ; voila, faisoit-il, ce que ie pensois. Monsieur d'Aliboust fut rauy voyant des sentimens si épurez dans l'ame d'vn Barbare. Il faut auouër que la grace fait d'estranges metamorphoses.

Ce mesme homme estoit estrangement addonné à petuner, cette passion est si grande qu'il se trouue des François mesmes qui vendẽt iusques à leurs habits pour y satisfaire. Ce nouueau Chrestien voyãt que cette fumée luy estoit inutile s'en est tellement abstenu qu'on diroit qu'il n'a iamais aymé cette herbe. Il ne s'est pas fait seulement violence en ce point : mais souuent il a passé les iours entiers sans rien manger du tout, pour garder le Commandement de l'Eglise, qui ordonne à ses Enfans l'abstinence de viande en certains iours ; pour l'ordinaire il se contente d'vn peu de pain & d'eau, ou de pois pour rendre cette obeyssance, quoy qu'on luy fasse entendre que la necessité l'en dispense.

Vn Capitaine Chreſtien parlant à vn Payen qui l'eſtoit venu viſiter & qui entreprenoit vn grand voyage, luy dit, d'y moy ie te prie nettement quelle eſt ta penſée touchant la priere : Il y a long-temps que ie t'ay dit que ie priois du fond du cœur : ie t'ay preſſé autre-fois de prendre noſtre Creance, & tu ne m'as pas reſpondu; ſi tu me donnois quantité de viures & de robbes ie ne m'en reſiouyrois pas, mais ſi tu me diſois, ie croy en Dieu, mon cœur ſeroit eſpanoüy. Pour moy ie ne ſuis pas capable de te donner conſeil, vat'en neantmoins auec cette penſée de moy, que ie perdrois plutoſt toutes choſes & la vie que la Foy.

Vn impie debatant contre vn Pere ſur la verité de noſtre Doctrine, & apres pluſieurs paroles s'écriant que nos prieres faiſoient mourir les Sauuages, vn Chreſtien qui eſtoit là preſent ne ſe pouuant plus taire eſleua ſa voix tout en colere, ne parle plus en ces termes, dit-il à cét homme infidelle, c'eſt voſtre impieté qui gaſte tout, c'eſt voſtre incredulité qui nous tuë, vous retenez les Demons auec vous. Mon Pere, adiouſtoit-il, i'ay touſiours eu cette penſée, que la malice & l'infide-

lité de ces gens-là nous perdoient, ie leur ay ſouuent dit, & il s'en trouue encor qui oſe nous faire ce reproche.

Ce meſme Chreſtien qui eſt Attikameg de nation, ſe trouuant dans l'aſſemblée de ſes Compatriotes, dont la plus part n'eſtoient pas encore baptiſez, & voyant qu'vn Pere les vouloit preſcher, il le preuint pour les diſpoſer à receuoir ce qu'on leur diroit. Mes parés, leur dit-il, vous ſçauez bien qu'encor que ie ſois eſloigné de noſtre pays ie ne laiſſe pas d'eſtre de voſtre Nation; mais prenez garde que la parenté d'icy bas eſt bien courte: nous ſerons bien-toſt ſeparez les vns des autres, rencontrons-nous au Ciel. Eſcoutez le Pere, ie vous aſſeure que ce qu'il dit eſt veritable, il vous enſeignera le moyen d'eſtre content & bien-heureux à tout iamais.

Cét homme qui ne ſe produit que dans les occaſions, parlant à quelques ieunes Cadets, leur diſoit, ie vous ayme parce que vous croyez en Dieu, mon plus grãd contentement eſt de vous voir conſtant en la Foy. I'ay fait pluſieurs folies deuant que d'eſtre baptiſé, ne me conſiderez pas en ma ieuneſſe, mais apres mon bapteſme, ie n'ay plus qu'vne femme & ie pu-

blie hautement que ie n'en veux pas d'autre; ne tombez pas dans les defauts que i'ay commis deuant que de reconnoiſtre Dieu; vous eſtes mes neueux, mais ma plus forte parenté eſt dans la Foy. Vn tel, qu'il nommoit, quoy qu'il ſoit d'vne nation ennemie de la noſtre ne me ſemble plus eſtranger: Ie le tiens pour mon parent, parce qu'il croit fortement en Dieu.

Vne femme s'accuſoit vn iour de ce qu'elle ſentoit vne alienation contre ſon pere, celuy qui l'eſcoutoit luy en demandant la raiſon, elle reſpondit: Il n'ayme point la Foy, il ne veut pas croire en Dieu, il me ſemble que quelqu'vn me dit en mon cœur, ce n'eſt point-la ton pere, il n'y a plus que Dieu qui ſoit ton Pere, i'ay taſché de me forcer, mais ie ne ſçaurois aimer celuy qui n'ayme pas Dieu.

Il faut auoüer que Dieu a ſes eſleus par tout, & que la Foy a de puiſſans effects dans les ames les plus ſauuages. Vn ieune homme grand chaſſeur & grand coureur s'eſtant fort long-temps eſloigné du lieu où il auoit eſté inſtruit, a paſſé l'hyuer en tres-mauuaiſe compagnie; mais ſa conſtance & ſa fermeté en la Foy, l'ont fait marcher droit où les autres ont bronché.

Il n'a pas manqué vn ſoir ny vn matin de faire ſes prieres à genoüil, & en public tant qu'il a eſté en ſanté, ſa femme prioit auec luy. Il eſtoit parmy des Payens, & auec des hommes demy Apoſtats. Ils ſe gauſſoient de luy, ils l'excitoient à chanter des chanſons ſuperſtitieuſes, dont ils ſe ſeruent pour auoir recours au Demon. Ils luy reprochoient qu'il ne trouueriot aucune bonne chaſſe. Ce bon ieune homme n'a iamais bronché en ſa creance, ny du cœur, ny de la parole, ny d'aucun geſte, l'exemple de ceux qui tomboient, les railleries de ceux qui le gauſſoient n'ont iamaïs pû l'eſbranler. Ie luy demandois ſi du moins ſon cœur n'eſtoit point quelques-fois ſecoüé, point du tout reſpondit-il: ie ſentois aſſez ſouuent de la triſteſſe & de la douleur de mes pechez; mais il me ſemble que i'auois vne telle force dans mon cœur pour la priere & pour la Foy, que i'eſtois plus touché de compaſſion pour ces pauures gens, à cauſe de leur incredulité & de leur badineries, que ie n'en auois d'auerſion pour les meſpris qu'ils faiſoient de moy: Auſſi eſt-il vray que ce ieune homme eſt fils de l'vn des plus genereux Chreſtiens de la reduction de S. Ioſeph.

Sa femme accoucha dans ce grand eſloignement, l'enfant diſoit-il, ne paroiſſoit quaſi pas eſtre viuant, on me dit qu'il eſtoit mort, que s'en eſtoit fait; ie me mis à genoux & le preſentay à Dieu, le ſuppliant qu'il fiſt en ſorte pour le moins qu'il pût eſtre baptisé: Dieu exauça ma priere, car tout ſoudainement l'enfant reprit vie, auec l'eſtonnement de tous ceux qui eſtoient dans la Cabane.

Il ſe trouua dans cette Compagnie quelques Chreſtiens, que l'exemple de la parole de ce bon Neophyte animerent, il les ſouſtint & les fit perſeuerer en la Foy. Et meſme il eſt croyable que ces demy-Apoſtats qui par apres firent Penitence, y furent attirez par la vertu & par la conſtance de ce braue ſoldat de IESVS-CHRIST. Sur tout il conſola vn pauure malade fort perſecuté de ces impies, ils le gauſſoient & excitoiét à auoir recours au Demon, le bon malade dit qu'il aimoit mieux mourir. Le Pere racontant vn iour l'hiſtoire de Iob en preſence de ce bon Neophyte, il ſe mit à rire, entendant les reproches que luy faiſoit ſa femme: voilà iuſtement, fit-il, tout ce qu'on me crioit cét hyuer. Tu mourras, me diſoit-on, ſi tu prie Dieu, tu

ne gueriras iamais si tu ne chãte vne chanson qui estoit pour implorer le Demõ. Les Sauuages disent fort peu ce qui se passe en eux. Si on n'eut racõté par occasiõ l'histoire de Iob, nous n'aurions pas eu la connoissãce de la generosité de ce braue Athlete.

Ie fermeray ce Chapitre par quelques actions d'vn ieune garçon nouuellement baptisé. Au commencement, disoit-il, que i'ay oüy parler de la priere, i'ay voulu mettre en pratique ce qu'on me préchoit. I'estois auec des Algonquins proches voisins des Hurons, voulant dont le soir faire ma petite priere, tout le monde se prist à rire, plusieurs se gaussoient tout hautement de moy; Tu n'as point d'esprit, me disoit-on, à qui parle-tu, où est-il? le vois-tu, te laisse-tu amuser par ces estrangers nouueaux venus! Ie ne disois mot à tout cela. Le lendemain voulant manger, ie commençay à prier Dieu, ils se mirẽt vne autre-fois à rire à gorge déployée: là-dessus l'vn de mes parens me dit, mon neveu, tu n'a pas d'esprit, tu ne t'estonne de rien, tu n'entends pas ces gens-là qui se mocquent de toy. Ie ne voulu pas pourtant quitter ma priere; ils continuerent leurs gausseries: est-il fou, disoient-ils? ie ne

perdis pas courage pour cela, ie ne me cõtentay pas de croire tout seul : ie m'efforçay de gagner vne mienne petite sœur, ie la tiray à part & luy dit, ma sœur, que dirois-tu, si on t'enseignoit à prier Dieu, elle me respondit, ie ne veux pas prier car ie mourrois ; le moyen de parler à celuy qu'on ne voit pas. Le Pere qui m'instruisoit m'auoit donné vne petite sonnette, ma sœur la voyant me la demande, ie luy dis que ie la luy donnerois si elle vouloit prier : non dit-elle, ie ne prieray point, car ie mourrois, & si tu prends la sonnette ne mourras-tu point ? non ie n'en mourray pas, fit-elle, alors ie luy repliquay, si tu ne meurs pas pour prendre vne sonnette qui vient de la main des François ? pourquoy mourrois-tu receuant d'eux la priere qui est bien meilleure ? elle ne repartit rien pour lors ; enfin ie luy donnay ma sonnette pour la gagner, mais en ce méme temps ie la quittay pour venir çà bas.

Ce ieune Neophyte rendant compte de sa conscience à celuy qui le dirigeoit, luy disoit quelques-fois, en verité, mon ame n'a point d'esprit : elle sort quelques-fois de son chemin sans rien dire, ie ne la sens pas partir ; & puis m'auisant tout à coup

qu'elle s'égare ie la ramene. Quelquesfois il eſt ſi fort touché du rapport qu'on luy fait de quelques Hiſtoires ſacrées, que les larmes luy tombent des yeux. Enfin il ne ſçauroit ſouffrir vne choſe qu'il penſe eſtre griefue qu'il ne s'en décharge au plutoſt par la Confeſſion.

Suite du meſme ſujet.

CHAPITRE IV.

NOus auons eu peu de malades cette année & encor moins de morts. La maladie auroit bien-toſt tout égorgé ſi elle perſeueroit dans la fureur où nous l'auons veuë.

Vne bonne femme vrayement Chreſtienne fut priſe d'vn mal aſſez violent, ſi toſt qu'elle en ſentit l'effort, elle dit à l'vne de ſes compatriotes, ie vous prie de me faire voir le Pere, ie voudrois bien me confeſſer & me diſpoſer à la mort pendant que ie ſuis encore en mon bon ſens. Le Pere l'alla viſiter, & voyant qu'elle n'eſtoit loin de la Chappelle, il luy fit cõduire pour luy donner le ſaint Viatique.

Vn malade parmy les Sauuages eſt bien-toſt leué & bien-toſt couché : Cette pauure creature s'eſtant confeſſée, dit au Pere, ie n'en puis plus les forces me manquent : ie ne ſuis pas triſte pour me voir proche de la mort, mon corps eſt abbatu; mais mon ame eſt contente, il me ſemble que ie m'en vais au Ciel, rien ne me trouble, la mort ne me fais point de peur. Ie ſouffre beaucoup mais cela ſe paſſera bien-toſt, i'ay touſiours dans l'eſprit les dernieres paroles que mon fils me dit en mourant, il m'appella & me dit, ma Mere, ie m'en vay au Ciel, croyez fortement en Dieu, ne quittez iamais la Foy, ne perdez point l'Eſperance que vous auez en celuy qui a tout fait, pour moy ie meurs dans la creance de mon Bapteſme, nous nous verrons au Ciel ſi vous perſeuerez dans la Foy : i'ay touſiours ces paroles grauées dans mon cœur depuis la mort de mon fils, i'eſpere que ie le verray bien-toſt : car en verité il croyoit fortement en Dieu. Elle ſe confeſſa & reçeut le Viatique dans vn grand oppreſſement de poitrine. Ce qui n'empeſchoit pas de dire de fois à autre IESVS ma regle & mon Capitaine, ie croy en voſtre parole : vous eſtes dãs mon

cœur, quoy que vous ne paroissiez pas, ie le croy, oüy en verité, ie le croy: determinez de moy comme il vous plaira, ie vous verray, ie vous verray. Estant reconduite en sa Cabane le Pere luy porta quelque temps apres l'Extreme-Onction, elle ne donna iamais aucun indice ny de tristesse ny de crainte, vous eussiez dit qu'elle estoit asseurée du lieu où elle alloit. En effet si nous procedons auec amour & auec simplicité deuant Dieu, nous passerons de la mort à la vie comme on passe de l'Hyuer dans le Printemps.

Vn bon Chrestien la voyant fort oppressée luy dit, Charité, c'est ainsi qu'elle se nommoit, ne t'afflige point, i'ay tousjours eu cette pensée de toy que tu croyois fortement en Dieu, si cela est ne t'attriste point: car tu iras bien-tost au Ciel, sois constante en la Foy iusques au dernier soûpir. Mi entian, respondit-elle, Ka nont niteponetauzin. Ie suis dans cette disposition, ie ne croiray plus à demy, ie croy tout de bon: c'est pourquoy ie ne suis point triste, ie m'en vay au Ciel, ie le croy, elle mourut dans cette ferueur.

Quelqu'vn des Peres ayant rencontré vne femme qui portoit du bois à vn mala-

de, luy dit apres auoir loüé sa charité, quand vous faites quelque bonne action enuers vostre prochain, il faut que vous disiez en vostre cœur, ie m'en vay porter du bois à mon Sauueur IESVS. Ie m'en vay faire du feu, ie vay luy donner à manger, ie le vay soigner & penser, car il a dit que ce qu'on feroit au moindre des siens qu'il le recompenseroit, comme s'il estoit fait à sa propre personne. Cette pauure femme respondit, mon Pere ie pensois actuellement à ce que vous dites, & comme Dieu m'afflige moy-mesme, & qu'il m'a osté la plus-part de mes enfans, & que les autres sont malades, ie dis en mon cœur, il n'importe encore qu'il m'éprouue, Aiantch nigatepouet, ie croiray dauantage, c'est à luy à determiner du tout.

Vne femme estant venuë de Tadoussac à S. Ioseph, en partie pour se confesser & communier, fist paroistre vne grande innocence; depuis que ie suis baptisée, disoit-elle, i'ay taſché d'aymer IESVS, i'ay souuent la pensée de ne le iamais fascher; en verité i'ayme la priere. Ie dis à part moy dans mon cœur, ceux qui sont baptisez ne font plus de mal, ie n'en veux point

faire, ſur tout, ie ne me mets point en colere quoy qu'on me faſſe, ma fille eſt mariée à vn Payen qui eſt tres-colere, il l'a voulu precipiter de ſon canot dans la riuiere: ie voulus entrer en colere contre luy; mais ie dy dans mon cœur, ie faſcheray celuy qui a tout fait. Ie me retins, ie ne dis mot, i'eſtois ſeulement honteuſe & confuſe, voyant comme il trattoit ma fille, mais ie ne me mis point en colere.

Vn Capitaine voyant embarquer quelques perſonnes de ſes gens, leur dit tout haut en peu de paroles à leur depart, prenez vn eſcrit des Peres comme vous eſtes Chreſtiens, & ne le dementez point, priez Dieu tous les ſoirs & tous les matins, ne vous mettez point en colere, vous femmes obeïſſez à vos maris, ſur tout, qu'on ſçache que vous aymez la priere, & que vous ne pouuez commettre aucun mal.

Vn bon Neophyte de la nation des Attikameg, racontoit ſes petites deuotions auec vne ſimplicité toute aimable; quand ie ſonge que Dieu eſt par tout ie reſſens vn grand plaiſir, quand ie porte les yeux au Ciel, quand ie regarde les arbres, les oiſeaux, les riuieres, les animaux: il me ſemble que mon cœur eſt tout plein de

ioye, connoissant que toutes ces choses viennent du Tout-puissant. Il m'est auis que ie suis comme vn homme riche, que ie possede beaucoup, connoissant ce que i'auois ignoré si long-temps, ie dy dans mon cœur, Ie l'admire, ie l'ayme, & puis ie me trouue tout content & tout ioyeux.

Ce bon homme adiouſtoit qu'estant allé bien auant dans les terres, il rencontra quelques Sauuages qui n'auoient iamais veu de François, & qui n'auoient iamais ouy parler de Dieu. Or comme nous faisions nos prieres tous les soirs & tous les matins, ils nous escoutoient : car nous parlions tout haut, ils s'estonnoient & admiroient ce que nous disions. Ils furent surpris voyant vne petite Image qu'on nous auoit donnée. Ie me rencontray, disoit-il, vne autre-fois auec des Payens qui se mocquoient de la priere, ils nous dirent que nous priassions & qu'eux se seruiroient de leurs tambours & de leurs chants, & qu'on verroit laquelle des deux bandes trouueroit plutoſt de la chasse, nous dismes que nous ne croyons pas en Dieu pour manger & pour viure en terre, nous ne laissasmes pas de prier Dieu qu'il nous aidast. Ces miserables penserẽt mou-

rir de faim, & nous ne manquasmes point de viures. Quand i'allois à la chasse ie me mettois à genoüil au milieu de mon chemin sur la neige, & ie disois à Dieu tu as fait les animaux, tu en disposes, si tu m'en veux donner ie croiray en toy, si tu ne m'en donne point ie ne laisseray pas de croire. Pendant que ie cheminois il me venoit en l'esprit, où estois-tu il y a cent ans? d'où es-tu prouenu, tu n'estois point & te voila, en verité cela est admirable, ayme donc celuy qui a tout fait, ie l'ayme me semble, disoit-il.

Vn de nos Peres demandant à vn petit Sauuage aagé de cinq ans, où estoit son pere, l'enfant le monstra de la main; mais son pere luy dit: Mon fils regarde le Ciel, voila où est ton Pere, c'est Dieu qui est ton vray Pere, & poursuiuant il adiousta, ie te donne tous les iours à celuy qui a tout fait, & ie le prie de te faire Religieux afin que tu le sçache prier: car ma plus grande tristesse en ce monde est, que ie ne sçay pas bien comme il le faut prier; ie pense quasi tousiours à luy, & l'ayme ce me semble, mais ie ne sçay pas beaucoup de choses qu'il luy faut dire:

De quelques actions plus remarquables.

CHAPITRE V.

L'Esprit de IESVS-CHRIST est vn Esprit pur, vn esprit qui destruit la nature & qui fait viure la grace; vn esprit qui prend ses delices & son repos non dans la panne & dans le satin, mais dans vne ame enrichie d'vne amoureuse crainte. Vn ieune homme Sauuage assez disgracié de la nature, car il est rude en paroles, & ses recreations paroissent des coleres & des rebus, estant plusieurs fois sollicité secrettement par vne femme Payenne, il ne luy fit qu'vne seule response: Tu n'as point d'esprit, tu viens trop tard, ie suis baptisé, ie prie Dieu, ie ne sçaurois plus cõmettre ces crimes. Vn ieune garçon prié par vne fille se mit encor mieux à couuert, car sans raisonner auec le serpent il s'enfuit comme le chaste Ioseph. Vne femme veufue assez ieune inuitée par vn ieune homme fut saisie de crainte & d'espouuante, s'estonnant qu'vn homme qui auoit tant oüy parler de l'Enfer, y voulut

descen-

deſcendre pour vn plaiſir ſi paſſager.

Vn bon Chreſtien qui receut le nom d'Ignace en ſon Bapteſme, tomba malade d'vne fievre violente cét eſté dernier; Il prie auſſi-toſt qu'on faſſe venir le Pere pour ſe confeſſer, & voyant qu'il tardoit trop ſe fait porter à la Chappelle, par vn deſir qu'il auoit de ſoulager ſon ame deuant que de penſer ſon corps. De là on le porte dans vne petite Cabane d'écorces ſeparée des autres qui luy ſeruit d'infirmerie. Le Pere le viſite ſouuent, le conſole, le veille la nuit, l'aſſiſte ſelon ſon petit pouuoir de ce qu'il a dans la miſſion de Tadouſſac, où il n'y a que ce qu'on y porte. Les Sauuages à ſon exemple luy rendent les meſmes deuoirs de charité : vn entr'autre le conſolant luy tenoit ce diſcours : vous endurez beaucoup mon frere, luy dit-il, prenez courage & ſouffrez paiſiblement voſtre mal, i'ay eſté malade iuſques à la mort cét hyuer, ie n'ay iamais demandé la ſanté à Dieu, ie l'ay touſiours prié de faire ſa volonté en moy, & m'en ſuis tres-bien trouué, me voila encor ſain & gaillard & dans la reſolution de le ſeruir le reſte de mes iours : faites-en de meſme, & vous ſerez content; puis ſe mit à

genoüil, fit sa petite priere pour le malade & s'en retourna. Vn autre, d'abort qu'il entra dans la Cabane voyant le malade dans de grandes conuulsions, luy demanda où estoit son plus grand mal, le malade luy faisant signe que c'estoit à l'estomach, il moüilla son poux de sa saliue, marqua quelques signes de Croix sur cette partie prononçant ces paroles: Seigneur, ie ne fais pas cecy en vain, i'ay appris que vous auez infiniment souffert estant attaché à la Croix: ie vous supplie qu'en consideration de ces souffrances vous soulagiez celles de ce pauure malade. Vn autre Chrestien voyant le malade en danger de mourir demanda aux assistans s'il s'estoit confessé, & combien de fois depuis sa maladie, oüy, luy dit-on, il s'est acquitté souuent de ce deuoir, il n'y a donc plus rien à craindre, respondit-il; s'il perd le corps il sauuera l'ame qui vaut cent mille fois mieux que le corps. Ignace tesmoignoit que telles visites luy estoient agreables, il prioit ses gens de l'entretenir de semblables discours. Comme il commençoit desja à se mieux porter & qu'il eut quitté son infirmerie d'écorce pour se loger auec les autres, il luy arriua vne chose bien estran-

ge. Il fut saisi de ie ne sçay quel entousiasme dans le plus profond silẽce de la nuit, il se leue subitemẽt sur son seant, puis se met à genoüil, leue les mains & les yeux vers le Ciel, en s'écriant, ie viens du Ciel, ie suis guary, IESVS m'a donné la vie, ie l'ay veu de mes yeux. A ce bruit ceux de la Cabane & du voisinage s'éueillent, on vient voir ce que c'est, on demande au conualescent ce qu'il veut dire par trois & quatre fois, à toutes ces demandes point d'autre response que ces paroles, ie viens du Ciel, ie suis guary, i'ay veu IESVS; il les dit & redit toute la nuit iusques au matin qu'il prit vn peu de repos, apres deux ou trois heures de sommeil il se met à genoüil derechef & prie quelqu'vn de sa Cabane d'appeller tous les Sauuages pour leur dire vn mot de la part de Dieu. Il ne fallut que cette parole pour leur faire croire que cét homme estoit ressuscité, ils y courent tous pour le voir & l'oüir parler. Ignace voyant vne si belle assemblée commence son discours comme il auoit fait à minuit. Ie viens du Ciel, mes amis, leur dit-il, IESVS m'a donné la vie ie l'ay veu de mes yeux, il m'a fait voir des choses estranges auec cõmandemẽt de vous en faire le rap-

port. Il ma monſtré vn grand Liure où ſont eſcrits d'vn coſté les vices qu'il a en horreur, comme l'yurognerie, le peché de la chair, la communication auec le Diable & pluſieurs autres qu'il nomma, & de l'autre coſté du liure, il m'a fait voir ceux qui d'entre-vous ſont les plus ſujets à ces pechez, chacun eſt eſcrit dans ce liure qui plus, qui moins, vous vn tel (le nommant par ſon nom) vous y eſtiez beaucoup eſcrit, voſtre Maſſinahigan, c'eſt à dire voſtre eſcriture, eſt grand, il y a quelque choſe qui ne va pas bien dans voſtre affaire, vous n'allez pas droit, vous n'auez pas ſoin de corriger la ieuneſſe quand elle fait mal. Vn tel qui eſt baptiſé ne croit que du bout des levres, la foy qu'il a s'arreſte à la gorge & ne paſſe pas iuſques au cœur, il n'y a point d'apparence qu'il la garde long-temps. Vn tel n'eſt pas beaucoup eſcrit dans ce liure; il eſt homme de bien & ſa femme auſſi, tous deux vont droit au Ciel. Vn tel qui a quitté ſa femme prend le chemin de l'Enfer, & eſt en danger d'y aller s'il ne s'amende, car ſon papier eſt bien long, & il y a bien de l'eſcriture pour luy. Iamais vous ne viſtes des gens plus attentifs qu'y vn plus profond ſilence. Cét hom-

me de l'autre monde pourſuit ; IESVS m'a fait voir, diſoit-il, à ſa main droite vne choſe qui n'a point ſon pareil en beauté, c'eſt vne lumiere en comparaiſon de qui le Soleil n'eſt que tenebres, vn lieu de plaiſirs & de contentemẽt, enfin le ſeiour de Dieu meſme & de tous les Biẽ-heureux. C'eſt-là où i'ay veu les enfans de nos gens, qui ſont morts incontinent apres leur bapteſme, mais i'y ay veu fort peu d'hommes & de femmes Sauuages baptiſez. A ſa main gauche il m'a découuert vn feu qui m'a fait trembler de peur, dont nous parle ſouuent le Pere qui nous enſeigne; mais qui eſt tel qui n'y a point de paroles qui en puiſſe exprimer la rigueur. C'eſt dans ce feu que i'ay veu bruſler les Sauuages qui ne croyent point en Dieu, & ceux qui croyans en luy ne luy ont point obey en cette vie : i'y ay auſſi veu des François, ô que le nombre eſt grand des vns & des autres. IESVS eſtoit au milieu du Paradis & de l'Enfer, il m'a monſtré ſes mains & ſes pieds percez de gros cloux, puis m'a dit deux ou trois mots. Ignace, me diſoit-il, ce que vous auez enduré pendant voſtre maladie n'eſt riẽ, c'eſt moy qui ay ſouffert pendant à la Croix pour vous, moy

qui ſuis voſtre Createur & voſtre Roy. Quand ie vous enuoye quelque affliction, la faim, la ſoif, la maladie, la pauureté, ſouffrez cela patiemment pour moy & à mon exemple.

En ſuitte de cela Ignace fit vne petite Inſtruction à ſon auditoire ; Il faut mes freres, leur dit-il, nous aſſembler tous les ſoirs dans vne grande Cabane pour chanter les loüanges de Dieu, & nous exhorter les vns les autres à le ſeruir fidellement. Il faut tous les matins apres vos prieres en particulier que vous ſortiez de vos Cabanes & que vous vous promeniez en diſant vos Chappelets, & que vous imitiez le Pere qui ſe retire dans le bois tous les matins pour prier Dieu. N'oubliez point la benediction & l'action de graces en vos repas; ſoyez ſoigneux de corriger vos enfans, & de faire plus d'eſtat de la foy que Dieu vous a donnée que de vos vies, ainſi finit le Sermon, & chacun ſe retira chez ſoy en vn profond ſilence.

Quoy qu'il en ſoit de cete viſiõ, ſoit qu'elle paſſe pour veritable, ſoit qu'il n'y ait que de l'imagination : il eſt touſiours vray de dire qu'elle a produit de bons fruits dans les eſprits de tous ceux qui en ont

oüy le rapport. Les meschans en ont esté espouuantez & les bons consolez ; Ie vis pour lors les pauures Sauuages de Tadoussac bien changez, dit le Pere qui a soin de cette Mission. Ie les ay veus fondre à la foule Chrestiẽs & Payens dans la Chappelle pour y faire des prieres extraordinaires ; ie les ay veus se promener le soir & le matin disant leurs Chappelets auec vne deuotion toute particuliere ; ie les ay oüy parler à Dieu la nuit, se promenant à l'entour de la Chappelle, auec des paroles animées de deuotion, & sortant d'vn cœur qui sembloit estre veritablement contrit. Ha mon Pere ! me disoit vn des plus zelez, qu'Ignace m'a donné d'épouuante par son discours, il me semble que ie m'éueille d'vn profond sommeil, i'ay esté aueugle iusques icy & ie commence à ouurir les yeux, il me semble que i'estois mort, & ie commence à viure auiourd'huy, & quoy que ie sois baptisé il y a desia deux estez, il m'est aduis toutes fois que ie ne l'ay pas encore receu en Chrestien. Vne chose si nouuelle fut incontinent diuulguée parmy les Sauuages de Silleri & des trois riuieres, dont les mieux disposez en furent viuement touchez.

Les Chreſtiens de la meſme Miſſion firent vne faute aſſez pardonnable dont ils firent vne penitence publique incontinent apres à la porte de l'Egliſe ; mais ayant apris du Pere qui les enſeigne quelques exemples de ceux qui font penitence pour leurs pechez dont quelques-vns ieuſnent au pain & à l'eau, d'autres ſe flagellent quelques fois, quelques-vns font de grandes aumoſnes & de longues prieres, & d'autres meurent de regret & de douleur de leurs fautes, eſtimerent que la penitence qu'on leur auoit donnée à faire eſtoit trop petite, & que la ſatisfaction qu'ils auoient faite publiquement n'eſtoit point égale à leur delit. Ils ſe reſolurent tous d'vn commun conſentement d'en faire vne plus grande, & de ſe flageller à l'imitation de ces ſaints Penitens dont ils auoient ouy parler. Ils font ſur le champ vne grande diſcipline de cordes aſſez groſſes pleine de gros nœuds qu'ils lient au bout d'vn baſton pour ſeruir de poignée, ils la gardent toute la nuit, & le lendemain matin s'eſtans aſſemblez au ſon de la voix du Pere qui les appelle à la Meſſe : vn des plus conſiderables entre les Chreſtiens pria tout le monde indifferemment de ſe

trouuer à l'Egliſe, auſſi bien les infidelles que les baptiſez, pour oüyr vn mot d'importance qu'il auoit à leur dire. Il y auoit pour lors à Tadouſſac 6. ou 7. nations differentes qui ſe trouuerent dedans ou proche de la Chappelle : alors cét homme zelé ſe leua au milieu de l'aſſemblée & tint ce diſcours. Ie crains fort, dit-il, que le peuple de Tadouſſac ne ſoit point ſauué; ie voy que c'eſt vn peuple trop meſchant, & que iuſques icy apres tãt de fautes qu'il a fait, il n'a donné aucun ou fort peu de teſmoignages de ſon amandemẽt, Tenez, regardez, voila comme la terre eſt faite, diſoit-il, monſtrant ſa main fermée, la terre eſt ronde cõme mon poin: elle eſt par tout habitée à ce qu'on nous dit, & n'y a preſque point de lieux où il n'y ait des fidelles qui croyent fortement en Dieu. Il n'y a que ce bout du monde, où l'on trouue bien peu de Chreſtiens, & encor ceux qui font profeſſion de l'eſtre ſont ſi foibles dans la foy, que le Demon a bon marché d'eux quand il les attaque. Les François qui croyent en Dieu ſont comme vne forte muraille, le Diable trouue de la reſiſtance quand il s'en approche : mais ceux de Tadouſſac ſont comme ce meſchant

drap percé (c'estoit vn vieil drap qui seruoit de courtine à l'Eglise faute de quelque autre chose meilleure) nous sommes disoit-il comme ce drap troüé, le Demon passe tout au trauers de nos cœurs, comme mon doigt fait au trauers de ce trou. Ce malin esprit fait de nous ce qu'il veut, pour moy ie crains fort qu'il ne m'arreste en chemin & qu'il ne m'attrappe au milieu de ma course. Que si iamais ie vay au Ciel, le Pere qui nous enseigne y sera si haut qu'à peine le pourray-je voir ; car que faisons nous pour y aller. Or sus, ie desire monstrer plus de courage doresnauant, ie veux satisfaire pour mes fautes & marcher droit le reste de mes iours : là-dessus il tire cette grande discipline qu'il cachoit dessous sa robbe la monstrant à toute l'assemblée, & esleuant le ton de sa voix, ce n'est pas-là le feu d'Enfer que i'ay merité, disoit-il, ce n'est qu'vne petite paille en comparaison de ce qu'on souffre là-bas dans la demeure des Demons. Quand on mettroit mon corps en sang auec ce foüet & qu'on deschireroit ma chair de coups, ie ne croirois pas pourtant auoir payé mes debtes & satisfait à la iustice de Dieu ; mais ie sçay qu'il est in-

finiment bon & qu'il fait misericorde à ceux qui luy demandent pardon de cœur. Tenez, dit-il, au Capitaine, voila la discipline que ie vous mets entre les mains & mes espaules nuës que ie vous presente, frappez & ne m'épargnez point. Le Capitaine obeyt sur l'heure à sa parole, & luy descharge sur le dos vne gresle de coups, ce penitent demande humblement pardon à Dieu de ses fautes pendant qu'on le flagelle, & se iette par terre pour la baiser, & se releuant inuite tous les Chrestiens à suiure son exemple, il crie, venez tant que vous estes de coupables, venez vous presenter deuant l'Autel, venez satis-faire à la iustice de Dieu. On ne disputa point qui passeroit le premier, les plus proches furent les premiers, chacun s'approcha fil à fil pour faire sa penitence, chacun determina de ce qu'il vouloit donner & de ce qu'il vouloit receuoir; les vns demandoient qu'on leur donnast vingt coups, les autres dix, les autres plus, les autres moins. Le Pere qui estoit sur le point de celebrer la Messe fut surpris à la veuë de cette nouuelle deuotion, qu'il n'attendoit pas d'vn peuple qui ne sçait encore ce que c'est que de

ſouffrir pour Dieu. Il ne la voulut pas interrompre ſur l'heure de peur de s'oppoſer aux mouuemens du ſainct Eſprit; mais ſeulement il prit garde qu'elle ne paſſaſt les termes de la prudence & qu'il n'y eut point d'excez. La penitence fut ſi generale, que les innocens y voulurent auoir part auſſi bien que les coupables, les enfans meſmes ny furent point eſpargnez, les peres & les meres les faiſoient approcher de l'Autel, les dépoüilloient de leurs petites robbes, & prioient celuy qui tenoit le fouët en main de les chaſtier à diſcretion ſelon leur aage & leurs forces; allegant que ce chaſtiment eſtoit deſia deu à leur deſobeyſſance. Ces pauures victimes s'y en alloient de bon cœur ſe mettoient à genouïl deuant l'Autel, ioignoient les mains & receuoient ſans branler & ſans ietter vne petite larme, les coups de fouët qu'on deſchargeoit doucement ſur leurs chairs innocentes. Il ſe trouua meſme des meres qui chaſtierent de leurs Chappelets à guiſe de diſcipline leurs petits enfans qui pendoient encore à la mamelle. Vn bon vieillard Chreſtien qui venoit de l'habitation de ſaint Ioſeph, & ne faiſoit que

d'arriuer à Tadouſſac, ſe trouua fort à propos à cette ſainte Ceremonie, il en fut ſi fort touché qu'il cria tout haut qu'il eſtoit pecheur & qu'il vouloit faire penitence auec les autres ; il s'auance en diſant ces paroles, ſe proſterne en terre, preſente ſes eſpaules nuës, & reçoit à l'inſtant ce qu'il demandoit auec ferueur. Le lendemain il s'en retourne dans ſon canot à Sillery d'où il eſtoit party. Enfin celuy qui attendit le dernier fut le mieux payé : ce fut tout à deſſein qu'il laiſſa paſſer les autres deuant luy, & qu'il choiſit le dernier rang, afin de faire ſa penitence plus à ſon aiſe & auec plus de confuſion. C'eſt à moy, dit ce braue champion de IESVS-CHRIST, c'eſt à moy à payer à mon tour, ie ſuis le plus meſchant, il faut que ie ſois plus chaſtié que les autres, ie ſuis le plus criminel ie veux eſtre le plus mocqué. Frappez ſur moy hardiment, dit-il à celuy qui tenoit la diſcipline, tandis que ie me pourmeneray dans l'Egliſe pour boire la confuſion & pour eſtre l'opprobre du monde ; auſſi-toſt dit auſſi-toſt fait, il ſe promene le mieux qu'il peut par la Chappelle, & l'autre le ſuit touſiours

frappant & flagellant, à chaque coup qu'on luy donnoit il disoit des paroles qui faisoient quasi fondre en larmes toute l'assistance. Ie vous supplie, Seigneur, que ce que ie sens maintenant sur ma chair par les coups de foüet que ie sens, effacent les pechez que i'ay escry mal à propos sur vostre liure. Seigneur, ayez pitié de ce pauure homme, disoit-il vne autrefois, qui a merité l'Enfer, & qui vous demande pardon. Ie vous abandonne mon corps & mon ame & vous promets de vous estre plus fidelle à l'aduenir moyennant vostre grace. Cette flagellation eust esté trop longue si le Pere n'y eust mis fin, qui les consola les voyant dans cét estat de penitence, & les asseura du pardon de leurs fautes si leurs cœurs respondoient à leurs parolles & à leurs actions; ils les aduertit qu'ils n'eussent plus à faire de penitence publique sans le conseil de leurs Confesseurs. La conclusion fut qu'il failloit mieux viure, & monstrer plus de courage à combattre le vice doresnauant, & là-dessus on pendit la discipline à vn clou de la Chappelle, pour auertir qu'elle estoit-là, pour

chaſtier publiquement ceux qui feroient quelque ſcandale public.

Quatre ou cinq ieunes gens s'en eſtoient allez à la chaſſe & ne s'eſtoient pas trouuez à cette publique ſatisfaction & generale, ils ne furent pas ſi-toſt de retour qu'on les inuita de faire comme les autres, puis qu'ils eſtoient coupables. Ils ne ſe firent pas tirer l'oreille, ils ſe preſenterent tous au commencement de la Meſſe, & ſatisfirent au contentement & à l'edification de tous les Chreſtiens.

De l'hyuernement d'vn Pere auec les Sauuages.

CHAPITRE VI.

VNe bonne escoüade de Sauuages Chrestiens se disposans pour leur grande chasse & pour faire leur prouision de chairs d'Elan, me prierent de leur donner vn Pere de nostre Compagnie qui les accompagnast, ils apportoient pour raison que les Iroquois les poursuiuans par tout, ils estoient contraints de s'esloigner de plusieurs iournées de la maison de prieres, & que dans leur sejour de plusieurs mois, ils souhaittoient ardemment d'auoir quelqu'vn auec eux qui leur pût administrer les Sacremens & leur enseigner le chemin du Ciel. Le P. Gabriel Druilletes leur fut accordé, il fut bien-tost equippé, tout son bagage estoit renfermé dans vne petite caisse ou dans vn petit coffret qui ne contenoit que les ornemens necessaires pour dire la sainte Messe; le voila chargé de tous ses meubles & d'vne

d'vne bonne resolution de bien souffrir, car quiconque s'embarque auec ces peuples ne sera iamais logé dans tout son voyage qu'à l'enseigne de la Croix; il eut pour compagnon vn ieune François qui ne luy pouuoit donner autre consolation que de le seruir à l'Autel; comme le gros des Sauuages auoient pris le deuant, deux ieunes hommes l'enleuerent dans vn petit batteau d'écorse, & le porterent en peu de iours où ils s'estoient donné le rendez vous.

Aussi-tost que ce canot parut chacun accourt sur les riues du grand fleuue, c'est à qui tesmoignera plus de ioye de la venuë du Pere, on le caresse non à la mode de la Cour, mais à la mode de la sincerité & de la franchise. Noël Negabamat que ces bons Neophytes ont choisi pour leur Capitaine, harangua publiquement, declarant d'vne voix haute & forte les sujets qui auoient amené le Pere, les besoins qu'ils en auoient, les biens qu'ils pouuoient recueillir de sa presence & de sa conuersation, les obligations qu'ils luy auoient de s'estre voulu rendre compagnon de leus grands trauaux pour les instruire: bref il exhortoit tous ses gẽs auec

vne grande ferueur de rendre toute sorte d'obeyssance & de respect aux volontez de leur Pere.

Tous ceux qui deuoient marcher de compagnie estans rassemblés on leue le camp, on met toutes les maisons en rouleaux, c'est à dire qu'on plie les écorces qui composent les bastimens, on quitte les bords de la grande riuiere où le pais des poissons, pour entrer dans la region des Elans, des cerfs, des castors & des autres animaux, ausquels ils alloient declarer la guerre. Ie ne parleray point de leur façon de camper ny de leurs armes ny de leurs chariots de bagages qui ne sont autres que leurs dos ou des traineaux de bois fort legers, quand la terre est couuerte de neige. Ie ne parleray non plus de diuerses sortes de bestes qu'ils rencontrent dans leurs grandes forests, ny leurs coustumes ou de leurs façons de faire; tout cela est décrit dans les Relations precedentes, ie traceray seulement vn petit crayon de la pieté & de la deuotion que ces bons Neophytes exercent dans leurs grands bois.

On ne manquoit iamais tous les soirs & tous les matins de faire les prieres en

ublic dans vne cabane destinée à cét ef-
et. Les peres & les meres y amenoient
eurs enfans ausquels on donnoit vne pe-
ite instruction qui les consolloit mer-
eilleusement. Quelques-vns plus fer-
ens déroboient de leur sommeil pour le
donner à Dieu, se leuant plutost ou se
couchant plus tard que les autres pour
'entretenir auec luy dans leurs prieres.

Les hommes demandoient au Pere sa
benediction deuant que de sortir de la ca-
bane pour aller à leur chasse, les femmes
en faisoient autant deuant que de s'en-
gager dans leur trauail, & les vns & les
autres remercioient nostre Seigneur à
leur retour de les auoir assistez, & ceux-
là mesme qui retournoient sans auoir
rien pris benissoient Dieu d'aussi bon-
cœur, comme s'ils eussent fait vn tres-
heureux rencontre.

Lors qu'il n'y auoit plus de chasse en
quelques endroits & qu'ils decabanoient
pour porter plus auant dans ces grandes
forests leurs pauillons d'écorces, le Pere
esleuoit vn Crucifix, tout le monde se met-
toit à genoux, & iettans les yeux sur cet-
te image de vie, ils chantoient auec vne
deuotion toute simple & toute rauissan-

te, les Litanies des attributs de Dieu, ils prioient leur Sauueur d'estre leur guide & leur conducteur, & leur force dans les fatigues qu'ils alloient prendre auec amour & satisfaction de leurs pechez, cela fait chacun se mettoit en chemin portans ou traisnans tout l'attiral de leur camp. Sur le midy le Capitaine faisoit faire alte pour prendre vn petit de repos & pour reparer ses forces dans vne hostelerie couuerte de la voûte du Ciel, abbriée de deux ou trois millions d'arbres, où les sieges ne sont que de la neige, où la boisson ne couste qu'à prendre dans vn ruisseau apres qu'on en a fendu la glace, ou bien à puiser dans vne chaudiere en laquelle on fait fondre de la neige, où pour tout partage & pour tous mets vous n'auez qu'vn morceau de boucan sans pain, quasi aussi dur que du bois & aussi insipide que de la filace. Apres tout la ioye & le contentement s'y rencontre, & ces bonnes gens sont mille fois plus satisfaits que ces bouches delicates qui ont plus d'amertumes de l'excez d'vn grain de sel, que de plaisir de la delicatesse des mets les plus friands. Enfin on sort de ces hosteleries sans mettre la main à la bource,

out y eſt dans la franchiſe du premier
ecle.

Mais pour reprendre noſtre route
uand le Soleil approche de ſon declin
n s'arreſte au lieu le plus auantageux
u'on rencontre pour camper, la place
hoiſie, chacun met bas ſon fardeau, on
uitte ſa traiſne, & ſe mettant à genoux
n remercie Dieu de ſes bontez & d'auoir
onſerué toute la bande, & puis on dreſ-
e le baſtiment où on doit loger, qui en
eux ou trois heures eſt mis en ſa perfe-
tion.

Le Pere a celebré la ſainte Meſſe qua-
i tous les iours, & ſi quelqu'vn pre-
oyoit qu'il n'y peuſt aſſiſter ſi matin, il
e venoit prier de retarder vn petit, l'aſ-
eurant qu'il ſe preſſeroit dans ſon ou-
rage.

Les Feſtes & les Dimanches eſtoient
gardées tres-ſainctement, ces bons Neo-
hytes ſe confeſſoient & ſe commu-
nioient auec vne ioye incomparable, ad-
mirans l'excez des bontez de celuy qui
ne dedaignoit pas la baſſeſſe de leurs hut-
tes & de leurs cabanes.

Les Sauuages ont vne deuotion par-
ticuliere à la nuit qui fut éclairée de la

naiſſance du Fils de Dieu, il n'y eut pa
vn d'eux qui ne voulut ieûner le iour qu
la precede. Ils baſtirent vne petite Chap
pelle de branches de Cedre & de ſapin
en l'honneur de la creiche du petit IE-
SVS ; ils voulurent faire quelques peni-
tences pour ſe mieux diſpoſer à le rece-
uoir dans leurs cœurs en ce iour ſacré, &
ceux-là meſme qui eſtoient eſloignez d
plus de deux iournées ſe trouuerent
point nommé pour chanter des Canti-
ques en l'honneur de l'Enfant nouueau
né, & pour s'approcher de la table où i
a voulu eſtre le mets adorable : ny l'in-
commodité de la neige, ny la rigueu
des froids ne pût eſtouffer l'ardeur de
leur deuotion, cette petite Chappelle
leur ſembloit vn petit Paradis.

Ils prierent le Pere de faire pour leu
conſolation & pour leur inſtruction dan
leurs Chappelles volantes, tout ce que
nous faiſons dans nos Egliſes fixes & ar-
reſtées, leur donnant des cendres be-
niſtes le premier iour de Careſme ; ils
auoient le cœur & la bouche pleins de
tres-bons ſentimens de pieté ; ils reçoi-
uent les Ceremonies dans vne ſi grande
droiture & dans vne ſi grande ſimplicité

comme des gens qui croient que tout le monde en gouſte les bons effets. Ils portoient des rameaux comme des palmes de victoire tout remplis de ioye des triomphes de IESVS-CHRIST en ſon entrée dans la ville de Ieruſalem.

Ayant veu celebrer à Kebec la feſte du grand ſaint Ioſeph, patron de toute la Nouuelle France, auec des feux de ioye, ils voulurent luy rendre cét honneur, le cedre ny les autres bois ne leurs pouuoient manquer dans ces grandes foreſts.

Sçachans que IESVS-CHRIST s'eſtoit premierement donné aux hommes ſous les eſpeces de pain & de vin le iour qui precedoit ſa mort, ils teſmoignerent de grands ſentimens de ſon amour, & apres luy auoir rendu mille actions de graces ils luy demanderent tres-humblement pardon tous enſemble de ce qu'ils n'auoient pas rendu tous les deuoirs de reſpect & d'honneur à cette adorable victime & à ce diuin Sacrifice.

Ils firent vne action le Vendredy Sainct la plus genereuſe qu'on pouuoit quaſi attendre d'vn Sauuage, apres auoir adoré la Croix qu'ils firent repoſer ſur vne belle robbe de caſtor eſtenduë en forme de ta-

pis, ſe ſouuenans que cét aimable Sauueur auoit prié pour ceux qui le mettoient en Croix ; ils luy addreſſerent cette petite Oraiſon du profond de leur cœur, parlans pour ceux qui les bruſlent, qui les roſtiſſent & qui les mangent. Seigneur, pardonnez à ceux qui nous pourſuiuent auec tant de fureur, qui nous font mourir auec tant de rages, ouurez leurs yeux ils ne voyent goutte, faites qu'ils vous connoiſſent & qu'ils vous ayment, & alors eſtans vos amys ils ſeront les noſtres & nous ſerons tous vos enfans : ie ne doute point que tous ces bons ſentimens n'ayent beaucoup contribué à la paix dont ils iouiſſent maintenant. L'hyuer ſe paſſa dans ces courſes aſſez innocentes & dans ces exercices de pieté. Si-toſt que la chaleur du Printemps commença d'amollir les neiges, ils retournerent vers les riues du grand fleuue où ils auoient laiſſé leurs canots & leurs chalouppes. La premiere action qu'ils firent ſortans de ces foreſts, fut de charpenter comme ils pûrent vne grande Croix, les Capitaines y mirent la main les beaux premiers, & la voulurent eux-meſmes porter ſur leurs eſpaules iuſques en vn lieu fort eminent

où ils la planterent : si toſt qu'elle fut arborée, ils adorerent en ce bois ſacré celuy qui l'auoit ſanctifié par ſa mort, & le preſenterent à ſon Pere en action de graces de ce qu'il les auoit tous conſeruez pendant l'hyuer. Ils alloient parfois flechir le genoüil deuant ce diuin eſtendart faiſans leurs petites prieres en ces termes; Seigneur, nous deſirons témoigner par ce bois que nous auons erigé en voſtre honneur, que vous eſtes le Maiſtre de ces grandes foreſts, que vous regnez ſur la mer & ſur la terre par le merite de voſtre Croix, & que par vos ſouffrances vous auez payé nos debtes & effacé nos offenſes.

Voilà des ſubiets d'vne grande conſolation au milieu de la Barbarie, mais certes il faut achepter ces plaiſirs de l'eſprit auec de grandes fatigues du corps, coucher ſur la belle terre tapiſſée de quelques branches de ſapin, n'auoir entre la teſte & la neige qu'vne écorce épaiſſe d'vn teſton, viure autant parmy les chiens que parmy les hommes: car tout eſt peſle mé-le dans leurs cabanes, ieûner par fois les Dimanches plus rigoureuſement que le Vendredy ſainct, n'auoir pour boiſſon

que celle qui eſt commune aux animaux les plus delaiſſez de la terre, ne manger pour l'ordinaire que des viandes qui ne font pas tant viure qu'elles empeſchent de mourir, n'auoir pour cuiſinier que la ſaleté, compagne inſeparable de leur extreme pauureté, ſouffrir les gauſſeries & les mépris de ceux qui ne ſont pas baptiſez, & des enfans qui ne voyant en vn François aucune perfection de Sauuages & ne pouuant encor reconnoiſtre les vertus d'vn genereux Chreſtien, mépriſe au dernier point ceux qui ne ſont pas bons mulets de charge. La Philoſophie & la Theologie n'ont point de cours dans ces grands arbres, les jambes des cerfs & les forces des bœufs tiennent les premiers rangs parmy ces peuples.

Tout cela auec quelques Bapteſmes que le Pere a fait au milieu des bois, aſſaiſonné de la pieté des bons Neophytes dõt ie viens de parler, a donné du contentement à vn homme amateur des ſouffrances, mais la fumée a eſté ſa plus grande Croix, ce demy Element ou ce mixte imparfait qui retient l'ardeur du feu, la malignité d'vn air empeſté deſſeicha ſi bien les yeux de ce pauure Pere qu'il en deuint

aueugle, au commencement il ne voyoit qu'vne confusion d'objets, sans rien distinguer en particulier, si bien que voulant sortir hors de la Cabane il passoit quelques-fois au trauers du feu placé au beau milieu de ces tanieres : d'autre-fois il tresbuchoit aux pieds de quelques-vns, appreſtant à rire à ceux-là mesme qui luy portoient compassion. Enfin il perdit entierement la veuë, en sorte qu'il ne se pouuoit plus conduire. Les Sauuages surpris de cét accident voyant qu'outre la perte de ses yeux, il souffroit vne si estrange douleur qu'il en perdoit les forces, consulterent entre-eux s'ils ne l'enuelopperoient point comme vn paquet, pour l'attacher sur leurs traisnées & le tirer comme le reſte de leur bagage : Le Pere les entendant se mit à rire & les asseura que s'ils luy vouloient donner vn guide qu'il auoit encor assez de vigueur pour les suiure, ils luy donnent vn enfant auquel le pauure Pere obeïssoit comme vn escolier à son precepteur. Ce n'est pas tout, ils firent vne assemblée sur sa maladie, dont le resultat fut que s'il se vouloit assuiettir à leurs remedes qu'il pourroit guerir ; ce bon Pere ne respirant que l'abandon leur

obeit veritablement à l'aueugle, là-dessus vne femme estant choisie pour faire cette cure, se leua de sa place & luy dit sors la Cabane, mon Pere ouure les yeux, regarde le Ciel, ce pauure aueugle obeyt sans replique, estant donc en la posture qu'on le demandoit, cette belle oculiste armée d'vn morceau de canif ou de fer tout roüillé, luy racle les yeux, en sorte qu'elle en fit tomber vne petite humeur, iamais ce pauure Pere ne souffrit tant, la main de cette operatrice n'estoit pas si legere qu'vne plume, & elle n'auoit non plus de dexterité que de science.

Enfin le malade estant desesperé de ces braues Medecins, qui auoient plus de bonne volonté que d'experience & que d'industrie; s'addresse à celuy qui luy auoit donné les yeux, & le prie de les luy rendre vne autre fois si c'est pour sa gloire; il conuie les Sauuages de faire la mesme demande en cas que sa veuë leur pût estre profitable, ils s'assemblent tous au lieu destiné pour faire leurs prieres, ils prennent la sainte Vierge pour leur Aduocate, le malade sçachant par cœur l'vne des Messes qui se disent en son honneur, la commença, comme

s'il euſt voulu dire vne Meſſe ſeiche, auec vne grande confiance que le Pere des lumieres luy donneroit quelque ſoulagement dans ſon mal. Or ſoit que le moment de ſa gueriſon fuſt venu, ou que Dieu voulut exaucer les prieres des enfans en faueur de leur Pere par l'interceſſion de leur Mere, quoy que s'en ſoit, vn rayon brillant deſſilla tout à coup les yeux de ce pauure aueugle, & luy rendit ſi parfaitement l'vſage de la veuë au milieu de la Meſſe, qu'il n'a reſſenty depuis ce temps-là ny douleur ny incommodité, ny des neiges ny de la fumée, & apres pluſieurs mois de ſouffrances il eſt reuenu plain de ſanté en noſtre maiſon, bien ioyeux d'auoir eſté quelque temps Sauuage pour l'amour de IESVS-CHRIST.

De quelques surprises faites par les Iroquois.

CHAPITRE VII.

I'Aymerois quasi autant estre assiegé par des Lutins que par des Iroquois, les vns ne sont gueres plus visibles que les autres ; quand ils sont esloignez on les croit à nos portes, & lors qu'ils se iettent sur leur proye on s'imagine qu'ils sont en leur pays. Ceux qui ont habité dans les forests de Richelieu & de Montreal ont esté releuez & renfermez plus estroittement qu'aucun Religieux, ny aucunes Religieuses dans les plus petits Monasteres de la France. Il est vray que ces Croates n'ont point paru cette année à Montreal, on n'auoit pas toutes-fois d'asseurance qu'ils en fussent beaucoup esloignez, Pour Richelieu, voicy comme ils s'en sont approchez.

Le 14. Septembre de l'an passé vn soldat trauaillant par diuertissement à la portée d'vn mousquet du Fort, en vn petit champ

qu'il disposoit pour y planter du bled d'inde, quatre ou cinq Iroquois sortant d'vne embuscade se iettent sur luy sans luy faire aucun mal. Ce ieune homme aymant mieux mourir par le fer que par le feu, se lie si fortement à vne souche & à quelques racines, que iamais ils ne purent l'en tirer, enragez de voir sa resistance luy deschargent ie ne sçay combien de coups de haches d'armes sur la teste, & voyans qu'ils estoient découuerts du Fort, & qu'on tiroit desia dessus eux, ils quittent ce pauure homme pensant l'auoir massacré, luy prenant courage voulut s'auancer vers le Fort; mais deux Iroquois l'apperceuant tournerent visage, luy donnent encor deux grands coups d'espée au trauers du corps, & si la crainte d'estre surpris par les François ne les eut saisi, ils luy auroient couppé & enleué la peau de la teste auec sa cheuelure qui est l'vn des grands trophées des Sauuages. On pensoit que cét homme estoit mort, le Chirurgien accourut & arresta son sang fort à propos, s'exposant aux embuscades des ennemis qui tiroient dedans le bois: la premiere action que fit ce bon ieune homme estant remis

parmy les François, ce fut de demander vn Pere pour se confesser, cela fait il fit son testament en faueur des pauures, ausquels il donnoit tout son petit meuble. Or iaçoit qu'il eut deux coups à la teste, deux au bras & quatre dans le corps qu'on iugeoit tous mortels, il guerit neantmoins fauorisé de Dieu.

Quelque temps apres cette surprise on entendit dans vne Isle voisine des cris de ioye & d'allegresse redoublez par dix ou douze fois pour marque du nombre des Hurons que les Iroquois auoient pris ou massacrez vn peu plus haut que Richelieu, ceux qui resterent de cette defaite se vindrent refugier vers les François. Il y eut entre autres vn Huron nommé Henry Aonkerati qui nous asseura qu'il s'estoit eschappé des mains & des liens de ses ennemis, & que deux autresfois en cette mesme année Dieu l'auoit conseruë dans la déroute de ses gens.

Le septiesme de Nouembre vn ieune homme qui commandoit aux ouuriers du Fort, estant sorty seul pour tirer sur quelque gibier quasi à la porte de nos François, fut enuironné des ennemis cachez dans des brossailles, il fut mis à

mo

mort tres-mal-heureusement. Ils le dépoüillerent tout nud & luy enleuerent la cheuelure auec la peau de la teste. Comme l'on vit que ce ieune homme tardoit, & qu'on eut apperceu deux canots Iroquois sur la grande Riuiere: on creut qu'ils l'auroient surpris & emmené vif auec eux; on crie, on l'appelle par son nom, point de response; on tire le canon sur les coureurs: mais en vain, trois iours apres les Corbeaux croaçans à l'entour de son corps dõnerent aduis du lieu où il estoit, on y va, on le trouue estẽdu sur la terre, transpercé de coups d'espée, trempé dans son sang, & desia vn petit endommagé du bec des oiseaux : la guerre des Sauuages n'est non plus la guerre des François, que la guerre des Parthes n'estoit point la guerre des Romains. Les Peres qui estoient en cette habitation enterrerent ce pauure homme, & offrirent à Dieu plusieurs fois le saint Sacrifice de la Messe, suppleans à la charité qu'auroient eu pour luy ses parens s'il estoit mort en son pays.

Le douziéme de Decembre la terre estant couuerte d'vn pied de neige, comme on ne pensoit quasi plus à ces chasseurs d'hommes, & que le froid se faisoit

ſentir, ſept ſoldats ſortirent pour aller querir du bois de chauffage, ayant chargé leur traiſneau & le tirant ſur la neige, vne bande de ces Lutins ſe ietta ſur eux à l'improuiſte, les plus leſtes & les moins embaraſſez ſe deptirent du cordage qu'ils auoient enlaſſé dans leur corps pour traiſner leur charge, & ſe ſauuerent à la courſe dans leur retranchement : Celuy qui eſtoit le plus fortement lié au traiſneau fut attrapé. Ces barbares luy donnerent de grands coups de leurs maſſes armées d'vn fer tranchant, & l'ayant renuerſé par terre luy coupperent vne partie de la peau de la teſte qu'ils emporterent auec le poil, la ſentinelle ayant donné aduis, on décharge des fuſils ſur eux, ce qui les contraignit de ſe retirer, croyant que ce pauure homme eſtoit mort, en effet il n'auoit plus de mouuement : mais comme on eut mis le feu au canon pour le décharger ſur les ennemys, il s'éueilla & commença à ſe traiſner, on courre vers luy on le trouue bleſſé à la teſte de 7. ou 8. grands coups de hache d'armes que tout le monde croyoit eſtre mortels : vous euſſiez dit que les yeux n'eſtoient plus en leur place & le ſang qui le trempoit de tout coſtez

le rendoit horriblement affreux ; ayant vne partie de la teſte découuerte de ſon poil & de ſa peau, on l'appelle, on luy parle, il n'auoit plus de connoiſſance tous ſes ſens eſtoiẽt perdus, il n'auoit plus qu'vn mouuement animal qui le faiſoit traiſner çà & là ſans raiſon, le Chirurgien l'ayant fait porter dans le Fort, en eut vn ſi bon ſoin qu'il eſt maintenant en pleine ſanté: il fut trois iours ſans aucune connoiſſance, & vn fort long temps en danger à cauſe que le craſne eſtoit enfoncé & que les contuſions eſtoient fort grandes. Depuis ce temps-là les François auoient pour cloiſtre vne palliſſade de pieux d'vne bien petite eſtenduë ; mais enfin les Ambaſſadeurs Iroquois arriuans au commencement de Iuillet, rompirent la cloſture de ces pauures reclus, qui n'ayant pas tous le don d'Oraiſon ne prenoient pas trop de plaiſir en vn ſi petit monaſtere.

De quelques prisonniers Iroquois.

CHAPITRE VIII.

LA Relation de l'an passé portoit que les Hurons ayans pris prisonniers trois Iroquois, en auoient donné vn aux Algonquins & mené les deux autres en leur pays. Les Algonquins firent present à Monsieur le Gouuerneur de celuy qui leur estoit escheu. Il estoit demy mort & demy bruslé : mais le soin qu'on en prit le remit en santé.

Ce Printemps quelques Sauuages en amenerent deux autres, ausquels ils ne firent aucun mal, sçachans bien que les François ne se plaisent point à la cruauté; voicy comme la chose se passa. Sept Algonquins allant à la chasse des Iroquois firent traisner leurs canots sur la glace iusques à Richelieu pour prendre la riuiere qui vient du pays des Iroquois, & qui est plutost dégelée que le grand fleuue, estant entrez dans vn grand lac d'où sort cette riuiere : ils abordent vne Isle

pour y chercher leur proye ; l'vn d'eux eſtant aux aguets, entend tirer vn coup d'arquebuſe, il en donne la nouuelle à ſes Camarades, le maiſtre de ces chaſſeurs commande qu'on prenne ſa refection; mangeons, dit-il Camarades, pour la derniere fois : car quoy qu'il arriue il faut plutoſt mourir que de fuyr, ayant bien diſné vn nommé Makons s'eſtant écarté pour découurir l'ennemy, vit deux canots qui ſembloient tirer droit à eux, ce ſont rapporta-il des guerriers, tant mieux, repliqua vn Chreſtien nommé Bernard homme de bien & courageux, il y a plus d'hõneur de vaincre des gens armez que des courreurs de beſtes. Dieſcaret qui conduiſoit cette petite eſcoüade ſe va mettre iuſtement où ces deux canots venoient aborder, le premier qui portoit cinq hommes approchant & ne penſant point à cét embuſcade ſe veit ſalüé de ſix coups d'arquebuſes, qui furent ſi adroitement deſchargez qu'ils renuerſerent ſix hommes, & le ſeptiéme ſe ſauua à la nage tirant vers l'autre canot qui venoit derriere. Ce canot ayant pris ce fuyart ne perdit point cœur, il ſe deſtourne de ſa route pour aller aborder l'Iſle par vn autre

endroit & combattre à terre ; mais nos Algonquins leur vont coupper chemin par dedans le bois, ils eſtoient huit ſoldats dans ce ſecond batteau bien deliberez de venger la mort de leurs gens ; mais vn coup d'arquebuſe renuerſant l'vn de ces guerriers, fit auſſi renuerſer le canot dans l'eau, comme ils auoient pied, ils reprennent courage, ils ſe preſentent pour aborder la terre, nos Algonquins leur vont à la rencontre, ils ſe batent vaillamment de part & d'autre ; mais Dieu donnant l'auantage à nos gens, ils renuerſerent quatre Iroquois dans l'eau & les maſſacrerent à meſme temps : les trois autres redoutans les vainqueurs tournerent viſage ; mais Bernard pourſuiuit le plus grand, & luy donnant vn petit coup d'eſpée dans les reins, luy crie, Camarade rends-toy, autrement tu es mort. L'autre qui eſtoit plus ieune fut bien-toſt attrapé, & le troiſiéme ſe ſauua : voila comme ſept hommes en tuerent vnze & en amenerent deux priſonniers. Le Combat ceſſé les victorieux vont chercher les corps morts ; ils enleuent la cheuelure de leurs teſtes, & puis s'embarquent pour leur retour. Le plus ieune de ces deux

prisonniers estant lié trop estroittement s'en plaignit; vn Algonquin luy respondit, Camarade, il semble que tu ignore les loix de la guerre; il les sçait bien, repart son Compagnon, il a veu pleurer plusieurs de vos gens, pris & bruslez dans nostre pays, il ne craint point ny vos menaces ny vos tourmens. L'Algonquin croyant qu'il parloit insolemment pour vn prisonnier, luy deschargea deux ou trois coups: mais le prisonnier ne rabaissant rien de son courage se mit à chanter, disant: que ses parens trouueroient bien le moyen de vanger sa mort. Il y a peut-estre cinquante ans qu'aucun prisonnier Sauuage n'a esté si doucement traitté, on ne les battit point dauantage, on ne leur arracha point les ongles, on ne leur couppa aucun doigt, qui sont les premieres caresses que les Sauuages font à leurs prisonniers. Vn iour deuant que d'arriuer à sainct Ioseph où ils furent amenez, Dieskaret enuoya vn ieune homme donner aduis au Pere qui a soin des Sauuages de ce lieu, qu'il arriueroit bien-tost, & qu'il ameneroit des prisonniers à Monsieur le Gouuerneur, & aux Chrestiens Sauuages ses amis; on les en

tendit plutoſt qu'on ne les vit ; car ils s'en venoient chantans dans leurs canots, chacun accourt ſur le bord du grand fleuue, les priſonniers eſtoient debout dançans à leur mode au bruit des auirons & au ſon de la voix des vainqueurs. Les cheuelures de ceux qui auoient eſté tuez au combat, attachez au bout de certains baſtons, voltigeoient en l'air au gré du vent comme des flouettes, approchant de nos riues il ſe fit vne ſalue d'arquebuſades de part & d'autre auec aſſez d'adreſſe. Iean Baptiſte Etinechkaouet les voyãt tous preſts de mettre pied à terre, fit faire halte, & releuant ſa voix addreſſa ce peu de paroles au Capitaine qui amenoit ces captifs. Nous prenons plaiſir de te voir, tu t'es vaillamment comporté, chacun ſe reſiouït de ta venuë, tu ne pouuois rien apporter de plus agreable à nos yeux que ces dépoüilles de nos ennemis dont tu t'és enrichy. Tu ſçais bien que nous procedons maintenant d'vne autre façon que nous ne faiſions iadis, nous auons ietté par terre toutes nos vieilles couſtumes : C'eſt pourquoy nous te receurons en paix ſans faire tort aux priſonniers, ſans les frapper ny endommager en

quelque façon que ce soit. Ce Capitaine se leuant debout en son canot, respondit en peu de mots: Ie suis dans vostre pensée, i'ay donné ma parole qu'on n'offenseroit point les prisonniers, resjoüissons nous paisiblement, chantons faisons festin, dançons, voilà disoit-il, des sujets d'allegresses, monstrant les cheuelures & les prisonniers assis parmy les Algonquins dans leurs canots. Le Pere qui auoit charge des Sauuages fit aussi sa petite harangue, loüant les guerriers de leur courage & les congratulant de leur douceur, leur remonstrant que c'estoit le propre des chiens & des loups de deuorer leur proye: mais que les hommes deuoient estre humains, notamment enuers leurs semblables; qu'au reste il auoit donné aduis à Monsieur le Gouuerneur de leur arriuée, & qu'il auoit enuoyé vne escoüade de soldats pour les bien veigner, & là-dessus les soldats firent vne descharge de leurs armes qui plût grandement aux Sauuages. Ces complimens faits, les prisonniers descendirent des canots, comme ils n'entendoient point la langue Algonquine, ils auoient belle

peur qu'on ne les saluast à l'entrée des Cabanes à grands coups de baston, auec des coups de foüets & de cordes, auec des taillades de cousteaux, auec des tisons ardens selon leur coustume. Il n'y a pas long-temps que les Sauuages venans de la guerre & amenans des prisonniers, les filles & les femmes voyant les canots se iettoient à l'eau toute nuës pour attraper ce qu'elles pourroient des dépoüilles de l'ennemy. Ces insolences sont bannies de la residence de saint Ioseph. Il n'y eut qu'vn ieune homme, encor n'estoit-il pas entierement nud, qui se lançant dans la riuiere & faisant le plongeon passa sous le canot du Capitaine, lequel pour recompense luy donna l'vne des arquebuses qu'il auoit enleué sur les Iroquois, tous les autres ne branslerent point, les prisonniers furent receus paisiblement comme dans leurs maisons. Les ieunes filles vindrent demander congé au Pere de dancer & de se rejoüyr, ce qu'il leur fut aisément accordé; on planta les estendars, c'est à dire les testes volantes sur les cabanes, & tout le monde fit festin & se resioüit à sa mode.

Ie diray en passant que ce n'est pas peu auoir gaigné sur les Sauuages, d'empescher qu'ils ne deschargeassent leur colere sur ceux qui les traittent auec vne fureur diabolique quand ils les tiennent. Il se rencontra vne vieille à qui la veuë de ces nouueaux hostes faisoit bien mal au cœur: elle n'osa neantmois les toucher sans en auoir permission, s'addressant au Pere, elle luy dit; mon Pere permettez moy de caresser vn petit les prisonniers, c'est vn terme irronique, dont ils se seruent les voulant tourmenter; ils ont tué, bruslé, mangé mon pere, mon mary & mes enfans. Permettez mon Pere que ie les caresse, le Pere luy ayant reparty qu'en effet ces Iroquois l'auoient bien offensée; mais aussi qu'elle auoit faſché Dieu, & qu'à la mesme mesure qu'elle mesureroit ses ennemis Dieu la mesureroit, qu'elle trouueroit le pardon si elle pardonnoit, & la vengeance si elle se vengeoit. Cette pauure femme ne repartit autre chose, sinon ie ne leur feray donc point de mal.

En ce mesme temps le Pere demandant par rencontre à vne autre femme si

elle aymoit Noſtre Seigneur, cette fẽme qui eſt d'vn naturel extremement vindicatif, & qui autre-fois eſtoit comme enragée contre les Iroquois, reſpondit d'vn bon accent: I'ayme Dieu plus que ie ne haï les Iroquois: c'eſt ce ſeul amour que ie luy porte qui n'empeſche de leur faire reſſentir les ſorts qu'ils m'ont faits. Ie ſuis reſtée ſeule d'vne groſſe famille, ie ſuis pauure & abandonnée, ils m'ont mis en cét eſtat, ayant roſty & mangé tous mes parens & tous mes amys, en effet, mon cœur veut hayr ces gens-là, diſoit-elle; mais il a plus d'amour pour Dieu qu'il n'a de hayne & d'auerſion pour eux: c'eſt pourquoy ie ne leur veus aucun mal, r'entrons s'il vous plaiſt en diſcours.

Le ſecond iour apres l'arriuée de ſes priſonniers, Monſieur le Gouuerneur ſe tranſportant à la reſidence de S. Ioſeph bien accompagné, entra dans noſtre petite maiſon, où ſe trouuerent auſſi les vainqueurs, les vaincus & les autres Sauuages. Dieskareth parla en cette ſorte; c'eſt à vous à qui i'addreſſe ma parole, vous qui n'eſtes qu'vne meſme choſe, vous qui n'a

iez qu'vn meſme ſecret, vous qui vous vous parlez à l'oreille : C'eſt au Capitaine des François, c'eſt à vous qui depuis trois ans eſtez deuenus François, c'eſt à toy Negabamat, c'eſt à toy Etinechkaouat, à qui i'addreſſe ma voix, vous n'eſtes qu'vn meſme conſeil, eſcoutez-moy (il nommoit les deux Capitaines qui ſont à ſaint Ioſeph) encor que ie n'aye point d'eſprit, ſouffrez que ie vous parle, apres ce preambule il expliqua le deſſein qu'il auoit eu allant à la guerre, & le bon rencontre que le Ciel luy auoit fait faire, & pour concluſion il dit: i'ay veu, i'ay tué, i'ay pris, i'ay amené, les voila preſens, i'entre dans vos penſées, elles ſont bonnes, ie penetre dans vos cœurs, vous qui n'auez qu'vne meſme demeure, qui n'auez qu'vn meſme aduis, ſoyez les Dieux de la terre, mettez la paix par tout, donnez le repos à tout le pays; puis mettant la main ſur les teſtes des priſonniers qui eſtoient liez deuant Monſieur le Gouuerneur: les voila tous entiers ſans eſtre offenſez, ie vous les liure, diſpoſez-en ſelon vos penſées.

Bernard ſe leuant parla en ces termes;

ie confirme tout ce qu'a dit celuy qui vient de haranguer, & pour prouuer que ſa parole eſt veritable, & que luy & moy vous donnons ces priſonniers : ie vay ietter au feu leurs liens & le couſteau qui les couppera & toute ma colere : diſant cela, il tire vn couſteau couppe les liens, & iettant tout dans le feu, ie n'ay plus, dit-il de paſſion que pour la paix, & ayant fait leuer debout les priſonniers, les preſenta à Monſieur de Montmagny noſtre Gouuerneur : lequel leur fit reſpondre par ſon interprete qu'il honoroit leur vaillance & leur courage, qu'il les auoit touſiours aimez, notamment ceux qui eſtoient deuenus ſes freres & ſes parens par le Bapteſme, qu'au reſte il ne vouloit pas que ſon action de graces pour le preſent qu'ils luy faiſoient fut vne parole toute nuë, qu'il la vouloit reueſtir de robbes & armer de poudre & de plomb, parlant conformement à leur façon de ſenoncer, & là deſſus, il leur fit de beaux preſens. Les Iroquois qui iuſques alors auoient gardé le ſilence incertains du ſuccez de ce conſeil & des harangues qui n'entendoient pas cõmencerent à chan-

ger de posture & de visage, l'vn d'eux, homme grand & bien-fait se presente deuant Monsieur le Gouuerneur, s'écriant; voila qui va bien, mon corps est deliuré de la mort, ie suis retiré du feu. Onontio tu m'as donné la vie, ie t'en remercie, ie ne m'oublieray iamais de ce bien-fait, tout mon pays en sera reconnoissant, la terre va estre toute belle, la riuiere sera toute calme & toute vnie, & la paix nous fera tous amys. Ie n'ay plus d'ombre deuant mes yeux. Les ames de mes ancestres massacrez par les Alguonquins sont disparuës, ie les ay sous mes pieds. Onontio il faut auoüer que tu es bon & que nous sommes meschans; mais nostre colere est partie, ie n'ay plus de vigueur que pour la ioye & pour la paix, & disant cela il se mit à dancer d'vne façon vn peu differente de celle de nos Sauuages. Il chantoit, il se remuoit, il estendoit les bras, il les esleuoit en haut comme apostrophant le Ciel, il se mettoit à genoüil, & dançoit en cette posture, leuant les yeux & les bras vers le Ciel, puis se leuant tout à coup prend vne hache, il entre comme en furie, & en se destournant

ietta sa hache au feu, disant : voilà ma colere à bas, adieu la guerre, ie pose les armes, ie suis vostre amy pour iamais. S'il y a dans ces peuples des actions barbares, il y a des pensées dignes de l'esprit des Grecs & des Romains.

La Ceremonie faite, chacun se retira en son quartier, les prisonniers demeurerent en liberté : en sorte neantmoins que quelques soldats François les veilloient, ce que nos Sauuages mesmes ne pouuoient supporter, disant, qu'il ne failloit pas craindre qu'ils se sauuassent, & qu'on les tiendroit pour des poltrons en leur pays, d'auoir eu peur de ceux qui leurs auoient donné la vie. I'ay souuent remarqué que les Sauuages naturellement volages & inconstans sont tres-fermens dans quelques coustumes de leur pays.

Cecy se passa le dix-huitiesme de May, bien-tost apres Monsieur le Gouuerneur renuoyant ces Iroquois aux trois riuieres, ordonna au sieur de Chanflour d'équiper le prisonnier Iroquois qu'on auoit tenu tout l'hyuer, & de l'enuoyer en son pays porter les nouuelles de ce qui se passoit

paſſoit icy, auec ordre de dire aux Capitaines des Iroquois que Onontio ſe reſentant de la courtoiſie qu'il auoit receu d'eux, lors qu'ils luy ramenerent deux priſonniers François, non ſeulement il l'auoit retiré de la main des Alguonquins; mais qu'il luy auoit donné la liberté comme il auoit deſia fait à vn Sokokiois leur ſimy & allié, qu'au reſte il auoit encor deux priſonniers pleins de ſanté, & qu'il eſtoit tout preſt de les rendre apres les auoir entendu parler ſur ce ſujet, que l'occaſion d'applanir la terre & de faire vne paix vniuerſelle entre toutes les Nations, eſtoit toute belle, qu'ils en feroient comme bon leur ſembleroit. Le Chapitre ſuiuant nous fera voir le ſuccez de ce voyage.

Traitté de la paix entre les François, Iroquois & autres Nations.

CHAPITRE XI.

LE cinquiéme iour de Iuillet, le pri-
ſonnier Iroquois mis en liberté &
renuoyé en ſon pays, comme i'ay dit au
Chapitre precedent, parut aux trois Ri-
uieres accompagné de deux hommes de
conſideration parmy ces peuples dele-
guez pour venir traitter de paix auec
Onontio (c'eſt ainſi qu'ils nõment Mon-
ſieur le Gouuerneur, & tous les Françoi
& tous les Sauuages nos alliez.

Vn ieune homme nommé Guillaum
Couſture qui auoit eſté pris auec le Per
Iſaac Ioques, & qui depuis ce temps-l
eſtoit reſté dans le pays des Iroquois le
accompagnoit ; ſi-toſt qu'il fut reconn
chacun ſe ietta à ſon col, on le regardo
comme vn homme reſſuſcité qui donn
de la ioye à tous ceux qui le croyoie
mort, ou du moins en danger de paſſer
reſte de ſes iours dans vne tres-amere

très-barbare captiuité. Ayant mis pied à terre, il nous informa du dessein de ces trois Sauuages, auec lesquels il auoit esté renuoyé, le plus remarquable des trois nommé Kiotscaeton, voyant les François & les Sauuages accourir sur le bord de la riuiere, se leua debout sur l'auant de la Chaloupe qui l'auoit amené depuis Richelieu iusques aux trois Riuieres. Il estoit quasi tout couuert de Pourcelaine, faisant signe de la main qu'on l'escoutast; il s'écria, mes Freres, i'ay quitté mon païs pour vous venir voir, me voila enfin arriué sur vos terres; on m'a dit à mon depart que ie venois chercher la mort, & que ie ne verrois iamais plus ma patrie; mais ie me suis volontairement exposé pour le bien de la paix: ie viens donc entrer dans les desseins des François, des Hurons & des Alguonquins, ie viens pour vous communiquer les pensées de tout mon pays, & cela dit; la Chalouppe tire vn coup de pierrier, & le Fort respond d'vn coup de canon pour marque de réioüissance.

Les Ambassadeurs ayans mis pied à terre, furent conduits en la chambre du

ſieur de Chanflour, lequel leur fit fort bon accueil; on leur preſenta quelques petits rafraiſchiſſemens, & apres auoir mangé & petuné, Kiotſaeton qui portoit touſiours la parole, dit à tous les François qui l'enuironnoient, ie trouue bien de la douceur dans vos maiſons, depuis que i'ay mis le pied dãs voſtre pays ie n'ay veu que de la reſiouïſſance, ie voy bien que celuy qui eſt au Ciel veut conclure vne affaire bien importante, les hommes ont des eſprits & des penſées trop differentes pour tomber d'accord, c'eſt le Ciel qui reünira tout. Ce meſme iour on enuoya vn canot à Monſieur le Gouuerneur pour l'informer de la venuë de ces nouueaux hoſtes.

Cependant & eux & les priſonniers qui n'eſtoient pas encor rendus auoient toute liberté de s'aller promener où ils vouloient. Les Alguonquins & les Montagnais les inuitoient à leur feſtins, & petit à petit ils s'accouſtumoient à conuerſer enſemble. Le ſieur de Chanflour les ayant bien traittez, certain iour leur dit qu'ils eſtoient parmy nous comme dans leur pays, qu'il n'y auoit rien à craindre

pour eux, qu'ils estoient dans leur maison. Kiotsaeton repartit à ce compliment auec vne pointe assez aiguë & assez gentile : Ie te prie, dit-il à l'Interprete, de dire à ce Capitaine qui nous parle qu'il vse d'vne grande menterie en nostre endroit, du moins est-il asseuré que ce qu'il dit n'est pas veritable : & là-dessus il fit vne petite pause pour laisser former l'estonnement. Puis il adiousta, ce Capitaine me dit que ie suis icy comme dans mon pays, cela est bien esloigné de la verité : car ie ne serois ny honoré ny caressé dans mon pays, & ie voy icy que tout le monde m'honore & me caresse, il dit que ie suis comme dans ma maison ; c'est vne espece de menterie : car ie suis mal-traitté dans ma maison ; & ie fais icy tous les iours bonne chere : ie suis continuellement dans les festins, ie ne suis donc pas icy comme dans mon pays, ny comme dans ma maison ; il fit quantité d'autres reparties qui tesmoignoient assez qu'il auoit de l'esprit.

Enfin Monsieur le Gouuerneur estãt arriué de Quebec aux trois Riuieres, apres auoir consideré les Ambassadeurs, leur

donna audiance le deuziéme Iuillet. Cela se fit dans la cour du Fort où l'on fit estendre de grandes voiles contre l'ardeur du Soleil; voicy comme le lieu estoit disposé, d'vn costé estoit Monsieur le Gouuerneur, accompagné de ses gens, & du Reuerend Pere Vimont Superieur de la Mission. Les Iroquois estoient assis à ses pieds sur vne grande écorce de pruſſe, ils auoient tesmoigné deuant l'assemblée qu'ils se vouloient mettre de son costé pour marque de l'affection qu'ils portoient aux François.

A l'opposite estoient les Algonquins, les Montagnais & les Attikamegues, les deux costez estoient fermez de quelquelques François & de quelques Hurons. Au milieu il y auoit vne grande place vn peu plus longue que large, où les Iroquois firent planter deux perches, & tirer vne corde de l'vn à l'autre pour y pendre & attacher les paroles qu'ils nous deuoient porter, c'est à dire, les presens qu'ils nous vouloient faire, lesquels consistoient en dix-sept colliers de pourcelaine, dont vne partie estoit sur leurs corps; l'autre partie estoit renfer-

mée dans vn petit sac placé tout aupres d'eux, tout le monde estant assemblé & chacun ayant pris place, Kiotsaeton qui estoit d'vne haute stature se leua & regardant le Soleil, & puis tournant ses yeux sur toute la Compagnie, il prit vn collier de porcelaine en sa main, commençant sa harangue d'vne voix forte: Onontio preste l'oreille, ie suis la bouche de tout mon pays, tu escoute tous les Iroquois entendant ma parole, mon cœur n'a rien de mauuais, ie n'ay que de bonnes chansons en bouche, nous auons des tas de chansons de guerre en nostre pays, nous les auons toutes iettées par terre, nous n'auons plus que des chants de resjoüissance, & là dessus il se mit à chanter, ses compatriotes respondirent, ils se pourmenoit dans cette grande place comme dessus vn theatre, il faisoit mille gestes, il regardoit le Ciel, il enuisageoit le Soleil, il frottoit ses bras comme s'il en eut voulu faire sortir la vigueur qui les anime en guerre, apres auoir bien chanté, il dit que le present qu'il tenoit en main, remercioit Monsieur le Gouuerneur de ce qu'il auoit sauué la vie à Tokhrahene.

hiaron, le retirant l'Automne passé du feu & de la dent des Alguonquins, mais il se plaignit gentiment de ce qu'on l'auoit renuoyé tout seul dans son pays, si son canot se fut renuersé, si les vents l'eussent fait submerger, s'il eut esté noyé, vous euſſiez long temps attendu le retour de ce pauure homme abysmé, & vous nous auriez accusez d'vne faute que vous-mesmes auriez faite: Cela dit, il attacha son collier au lieu destiné.

En tirant vn autre il l'attacha au bras de Guillaume Couſture, en disant tout haut, c'est ce Collier qui vous ramene ce prisonnier: ie ne luy ay pas voulu dire estant encor dans le pays, va t'en mon Neueu, prends vn Canot & t'en retourne à Quebec, mon esprit n'auroit pas esté en repos, i'aurois touſiours pensé & repensé à par moy, ne s'est-il pas perdu, en verité ie n'aurois pas eu d'esprit si i'euſſe procedé en cette sorte. Celuy que vous auez renuoyé a eu toutes les peines du monde en son voyage, il commença à les exprimer; mais si pathetiquement qu'il n'y a tabarin en France si naïf que ce Barbare. Il prenoit vn baston, le mettoit sur

ſa teſte comme vn paquet, puis le portoit d'vn bout de la place à l'autre, repreſentant ce qu'auoit fait ce priſonnier dans les ſaults & dans le courrant d'eau, auſquels eſtant arriué, il auoit tranſporté ſon bagage piece à piece, il alloit & reuenoit repreſentant les voyages, les tours & retours du priſonnier, il cherchoit contre vne pierre, il reculoit plus qu'il n'auançoit dans ſon canot, ne le pouuant ſouſtenir ſeul contre les courans d'eau, il perdoit courage, & puis reprenoit ſes forces, bref, ie n'ay rien veu de mieux exprimé que cette action, encor (diſoit-il) ſi vous l'euſſiez aidé à paſſer les ſaults & les mauuais chemins, & puis en vous arreſtant & petunant ſi vous l'euſſiez regardé de loin vous nous auriez conſolé, mais ie ne ſçay où eſtoit voſtre penſée, de renuoyer ainſi vn homme tout ſeul dans tant de dangers, ie n'ay pas fait le meſme; Allons mon nepueu, dit-il, à celuy que vous voyez deuant vos yeux, ſuis-moy, ie te veux rendre dans ton pays au peril de ma vie, voila ce que diſoit le ſecond collier qu'il attacha aupres de l'autre.

La troiſiéme teſmoignoit qu'ils auoient

adiouſté quelque choſe du leur, aux preſens que Monſieur le Gouuerneur auoit donné au captif, qu'il auoit renuoyé en leur pays, & que ces preſens auoient eſté diſtribuez aux Nations qui leur ſont alliées pour arreſter leurs haches pour faire tomber des mains de ceux qui s'embarquoient pour venir à la guerre, leurs armes & leurs auirons. Il nomma toutes ces Nations.

Le 4. preſent eſtoit pour nous aſſeurer que la penſée de leurs gens tuez en guerre ne les touchoit plus, qu'ils mettoient leurs armes ſous leurs pieds. I'ay paſſé, diſoit-il, auprés du lieu où les Algonquins nous ont maſſacrez ce Printemps. I'ay veu la place du combat où ils ont puny les deux priſonniers qui ſont icy, i'ay paſſé viſte, ie n'ay point voulu voir le ſang reſpandu de mes gens, leurs corps ſont encor ſur la place, i'ay deſtourné mes yeux de peur d'irriter ma colere, puis frappant la terre & preſtant l'oreille, i'ay oüy la voix de mes Anceſtres maſſacrez par les Alguonquins, leſquels voyans que mon cœur eſtoit capable de ſe venger, m'ont crié d'vne voix amoureuſe, mon petit fils,

mon petit fils, ſoyez bon, n'entrez point en fureur, ne penſez plus à moy: car il n'y a plus de moyen de nous retirer de la mort, penſez aux viuans, cela eſt d'importance, retirez ceux qui viuent encor du glaiue & du feu qui les pourſuit, vn homme viuant vaut mieux que pluſieurs treſpaſſez; ayant oüy ces voix, i'ay paſſé outre & m'en ſuis venu à vous pour déliurer ceux que vous tenez encor.

Le cinquieſme fut donné pour nettoyer la riuiere, pour chaſſer les canots ennemys qui pourroient troubler la nauigation. Il faiſoit mille geſtes comme s'il euſt amaſſé les vagues, & donné vn calme depuis Quebec iuſques au pays des Iroquois.

Le ſixiéme pour apllanir les ſaults & les cheutes d'eau où les grands courrans qui ſe treuuent ſur les riuieres ſur leſquels il faut nauiger pour aller en leur pays. I'ay penſé perir, diſoit-il, dans des boüillons d'eau, voila pour les appaiſer, & auec ſes mains & ſes bras il vniſſoit & arreſtoit les torrens.

Le ſeptiéme eſtoit pour donner vne grande bonace au grand Lac de Sainct

Louys, qu'il faut trauerſer; voilà, diſoit-il. pour le rendre vny comme vne glace, pour appaiſer les vents & temperer la colere des eaux, & puis ayant par ſes geſtes rendu le chemin fauorable, il attacha vn collier de porcelaine au bras d'vn François, & le tira tout droit au trauers de la place pour marque que nos canots iroient ſans peine en leur pays.

Le huitiéme faiſoit tout le chemin qu'il faut faire par terre, vous euſſiez dit qu'il abbattoit des arbres, qu'il couppoit des branches, qu'il repouſſoit des bois, qu'il mettoit de la terre és lieux plus profonds. Voila, diſoit-il, le chemin tout net, tout poly, tout droit, il ſe baiſſoit vers la terre, regardant s'il n'y auoit plus d'épines, ou de bois, s'il n'y auoit point do bute qu'on pût heurter en marchant. C'en eſt fait, on verra la fumee de nos bourgades depuis Quebec iuſques au fonds de noſtre pays, tous les obſtacles ſont oſtez.

Le neufiéme eſtoit pour nous enſeigner que nous trouuerions du feu tout preſt dans leurs maiſons, que nous n'aurions pas la peine d'aller querir du bois, que

nous en trouuerions de tout fait, & que ce feu ne s'esteindroit iamais ny iour ny nuit, que nous en verrions la clarté iusques dans nos fouyers.

Le dixiéme fut donné pour nous lier tous ensemble tres-estroittement, il prit vn François enlaça son bras dans le sien, & vn Alguonquin de l'autre, & s'estant ainsi lié auec eux, voilà le nœud qui nous attache inseparablement, rien ne nous pourra des-vnir Ce colier estoit extraordinairement beau, quand la foudre tomberoit sur nous elle ne pourroit nous separer, car si elle couppe ce bras qui vous attache à nous, nous nous saisirons incontinent par l'autre, & là-dessus il se retournoit & saisissoit le François & l'Alguonquin par leur deux autres bras, les tenant si ferme qu'il paroissoit ne vouloir iamais quitter.

L'vnziéme inuitoit à manger auec eux. Nostre pays est remply de poisson, de venaison, de chasse, tout y est plein de cerfs, d'Elans, de castors, quittez, disoit-il, quittez ces puans pourceaux qui courent icy parmy vos habitations, qui ne mangent que des saletez, & venez manger de bonnes viandes auec nous, le chemin est frayé,

il n'y a plus de danger, il faisoit les gestes conformement à son discours.

Il esleua le douziéme collier pour dissiper tous les nuages de l'air, afin qu'on visi tout à découuert que nos cœurs & les leurs ne fussent point cachez, que le Soleil & la verité donnassent iour par tout.

Le treiziéme fut pour faire ressouuenir les Hurons de leur bonne volonté; il y a cinq iours, disoit-il, c'est à dire cinq années, que vous auiez vn sac remply de porcelaine & d'autres presens tous preparez pour venir chercher la paix, qui vous a destourné de cette pensée? Ce sac se renuersera, les presens tomberont ils se casseront, ils se dissiperont & vous perdrez courage.

Le quatorziéme fut pour presser les Hurons qu'ils se hastassent de parler, qu'ils ne fussent point honteux comme des femmes, & que prenans resolution d'aller aux Iroquois, qu'ils passassent par le pays des Alguonquins & des François.

Le quinziéme fut pour témoigner qu'ils auoient tousiours eu enuie de ramener le Pere Ieques & le P. Bressani, que c'estoit leur pensée, que le P. le Ioques leur fut dérobé, & qu'ils auoient donné le P.

Bressani aux Holandois, pour ce qu'il l'auoit desiré, s'il eust eu patience ie l'aurois ramené, que sçay-je maintenant où il est? peut-estre est il mort, peut estre est-il noyé, nostre dessein n'estoit pas de le faire mourir. Si François Marguerie & Thomas Godefroy, adjoustoit-il, fussent restez en nostre pays, ils seroient mariez maintenant, & nous ne serions plus qu'vne Nation, & moy ie serois des vostres. Le P. le Ioques entendant ce discours, nous dit en soufriant, le bucher estoit preparé si Dieu ne m'eut sauué, cent fois ils m'ont osté la vie, ce bon homme dit tout ce qu'il veut, le P. Bressani nous dit le mesme à son retour.

Le seiziéme fut pour les receuoir en ce païs icy quand ils y viendroient, & pour les mettre à couuert pour arrester les haches des Alguonquins & les canots des François; quand nous ramenâmes vos prisonniers il y a quelques années, nous pensions estre de vos amys, & nous entendismes des arquebuses & des canons siffler de tous costez: cela nous fit peur, nous nous retirasmes, & comme nous auons du courage pour la guerre, nous prismes resolution d'en donner des preuues pour le Prin-

temps ſuiuant; nous paruſmes ſur vos terres, & priſmes le P. Ioques auec des Hurons.

Le dix-ſeptiéme preſent eſtoit le collier propre que Honatteuiate portoit en ſon pays. Ce ieune homme eſtoit l'vn des deux priſonniers derniers, ſa mere qui eſtoit tante du P. Ioques au pays des Iroquois, enuoya ſon collier pour celuy qui auoit donné la vie à ſon fils, cette bonne femme apperceuant que le bon Pere qu'elle appelloit ſon Neueu eſtoit en ce pays-cy, en fut fort reſioüye & ſon fils encore plus; car il parut touſiours triſte iuſques à tant que le P. Ioques fut deſcendu de Montreal, alors il commença à reſpirer & à ſe monſtrer gaillard.

Apres que ce grand Iroquois eut dit tout ce que deſſus, il adiouſta, ie m'en vay paſſer le reſte de l'eſté en mon pays en jeux, en dances, en réioüiſſance pour le bien de la paix: mais i'ay peur que pendant que nous danſerons les Hurons ne nous viennent pincer & importuner. Voilà ce qui ſe paſſa en cette aſſemblée, chacun auoüa que cét homme eſtoit pathetique & eloquent, ie n'ay recueilly que quelques pieces comme decouſuës tirées

de la

bouche de l'interprete, qui ne parloit qu'a baſtons rompus, & non dans la ſuitte que gardoit ce Barbare.

Il entonna quelque chanſons entre ſes preſens, il dança par reſioüiſſance, bref, il ſe monſtra fort bon Acteur, pour vn homme qui n'a d'autre eſtude que ce que la nature luy a apris ſans regle & ſans preceptes. La concluſion fut que les Iroquois, les François, les Alguonquins, les Hurons, es Montaignets, & les Attikamegues lanceroient tous, & ſe reſioüyroient auec beaucoup d'allegreſſe.

Le lendemain Monſieur le Gouuerneur it feſtin à tous ceux de ces Nations qui ſe rouuerent aux trois riuieres, pour les exhorter tous enſemble & de bannir toutes es deffiances qui les pourroient diuiſer. Les Iroquois teſmoignerent toute ſorte le ſatisfaction, ils chanterent & dancerent ſelon leur couſtume, & Kiotſaeton ecõmanda fort aux Alguonquins & aux Hurons d'obeyr à Onontio, & de ſuiure es intentions & les penſées des François.

Le quatorziéme du meſme mois Monieur le Gouuerneur reſpondit aux preens des Iroquois, par quatorze preſens ui auoient tous leurs ſignifications, &

qui portoient leurs parolles, Les Iroquois les accepterent tous auec de grands teſmoignages de ſatisfaction qu'ils faiſoient paroiſtre par trois grands cris, pouſſez à meſme temps du fond de leur eſtomach à chaque parolle ou à chaque preſent qui leur eſtoit fait. Ainſi fut concluë la paix auec eux à condition qu'ils ne feroient aucun acte d'hoſtilité auec les Hurons, ou enuers les autres Nations nos alliées, iuſques à ce que les principaux de ces Nations qui n'eſtoient pas preſens euſſent agy auec eux.

Cette affaire eſtant heureuſement concluë, Pieskaret ſe leuant fit vn preſent de quelque pelterie à ces Ambaſſadeurs, s'écriant que c'eſtoit vne pierre ou vne tombe qu'il mettoit deſſus la foſſe de ceux qui eſtoient morts au dernier combat, afin qu'on ne remuaſt plus leurs os, & qu'on perdit la memoire de ce qui leur eſtoit arriué ſans plus iamais penſer à la vengeãce.

Noël Negabmat ſe leua en ſuitte, il mit au milieu de la place cinq grandes peaux d'Elans, voila dit-il aux Iroquois, dequoy vous armer les pieds & les iambes, de peur que vous ne vous bleſſiez au retour, s'il reſtoit encore quelque pierre au chemin

que vous auez applany. Il en presenta encore cinq autres pour enseuelir les corps de ceux que le combat auoit fait mourir, & pour appaiser la douleur de leurs parens & amys qui ne les pourroient souffrir sans sepulture, qu'au reste que luy & ses gens qui sont à Sillery n'ayant qu'vn mesme cœur auec leur frere aisné Monsieur le Gouuerneur, ils ne faisoient qu'vn present auec le sien. Finalement on tira trois coups de canon pour chasser le mauuais air de la guerre, & se resioüyr du bonheur de la paix.

Quelque temps apres cette assemblée vn Huron mal basty abordant le Capitaine Iroquois, qui auoit tousiours agy & parlé, luy voulut ietter quelque deffiance des François; mais ce Capitaine luy repartit gentiment en ces termes: I'ay la face peinte & barboüillée d'vn costé, & de l'autre costé ie l'ay toute nette, ie ne voy pas bien clair du costé que ie suis barboüillé, de l'autre i'ay la veuë bonne, le costé peint est le costé des Hurons, ie n'y voy quasi goutte, le costé net est le costé des François; i'y voy clair comme en plein midy, cela dit il se teut, & cét esprit malfait demeura confus.

Sur le soir le R. P. Vimont Superieur de la Mission, ayant fait venir les Iroquois dans nostre maison, leur fit quelques petits presents, leur donna du petun ou tabac, & à chacun vn beau calumet ou vne pippe pour le prendre. Kiotsaeton luy fit vn remerciement plein d'esprit, quand ie suis party de mon pays i'ay abandonné ma vie, ie me suis exposé à la mort, si bien que ie vous suis redeuable de ce que ie suis encor viuant. Ie vous remercie de ce que ie voy encore le Soleil, ie vous remercie de ce que vous m'auez bien receu, ie vous remercie de ce que vous m'auez bien traitté, ie vous remercie de toutes les bonnes conclusions que vous auez prises, toutes vos paroles nous sont extremement agreables, ie vous remercie de vos presens, vous nous auez couuers depuis les pieds iusques à la teste, il ne nous restoit plus que la bouche de libre, & vous l'auez remply d'vn beau calumet, & resioüye de la saueur d'vne herbe qui nous est tres-douce, ie vous dis donc adieu, non pour long-temps; car vous aurez bien-tost de nos nouuelles : quand nous ferions naufrage dans les eaux, quand nous serions bien submergez, ie

ne croy pas que les Elemens ne rendissent quelque témoignage à nos compatriotes de vos bien-faits : & ie m'asseure que quelque bon genie nous a deuancé, & que nos compatriotes ressentent desia vn auant-gouſt des bonnes nouuelles que nous leur allons porter.

Le Samedy quinziéme ils partirent des trois Riuieres, Monsieur le Gouuerneur leur donna deux ieunes garçons François, tant pour les aider à reconduire leurs canots, & leurs presens que pour tesmoigner la confiance qu'il auoit en ces peuples.

Le Capitaine Kiotsaeton voyant tous ses gens embarquez esleua sa voix, & dit aux François & aux Sauuages qui estoient sur les riues du grand fleuue. Adieu mes freres, ie suis de vos parens, ie m'en vay rapporter de bonnes nouuelles en nostre pays, puis se retournant vers Monsieur le Gouuerneur, Onontio ton nom sera grand par toute la terre, ie ne pensois pas reporter ma teste que i'auois hazardée, ie ne pensois pas qu'elle deust resortir de vos portes, & ie m'en retourne chargé d'honneur, de presens, & de bien-veillance. Mes freres parlant aux Sauuages, obeys-

ſez à Onontio & aux François, ils ont le cœur & les penſées fort bonnes, tenez-vous bien vnys auec eux & vous accommodez à leurs façons de faire, vous aurez bien-toſt de nos nouuelles. Les Sauuages reſpondirent par vne gentile ſalue d'arquebuſades, & le Fort tira vn coup de canon, ainſi ſe termina leur Ambaſſade. Dieu faſſe reüſſir le tout pour ſa plus grande gloire.

Suitte du traitté de la Paix.

CHAPITRE X.

IL eſtoit neceſſaire pour conclure & pour aſſeurer la paix dans ce nouueau monde que les deputez des Iroquois, les deputez des Hurons & les principaux Capitaines de trois ou quatre peuples Alguonquins ſe trouuaſſent tous enſemble, en vn meſme endroit auec Monſieur le Gouuerneur, & que toutes ces Nations qui parlent de trois ou quatre langues differentes qui ont des humeurs ſi eſloignez les vns des autres, & qui depuis tant d'an-

nées, se mangent, se deuorent & se brus-lent comme des enragez, fissent vne action de tres-grande sagesse, & que tant de barbares inhumains trouuassent de la douceur pour s'accorder, bref, il falloit pour mettre tout dans l'asseurance que les vns allassent visiter les autres dans leur propre pays, tout cela sembloit impossible à l'industrie humaine : mais quand Dieu se mesle d'vne affaire il ne peut mãquer de conduite. Les ames saintes & espurées qui soustiennent ces pauures peuples par leurs prieres & par leurs vœux ont faits ce grand ouurage. Iamais toutes ces Nations qui ont de coustume de nous venir voir tous les ans, n'estoient descendus si tard, & si elles fussent arriuées plutost elles n'auroient pû remonter les Ambassadeurs Iroquois qui tenoient le nœud de l'affaire entre les mains n'y estans pas. Nous estions tous les iours dans l'attente, philosophans de loin sur les sujets qui pouuoient causer vn retardement si extraordinaire. Il n'estoit descendu par vn seul canot, ny des Alguonquins, ny des Nipisiniens, ny des Hurons pour nous donner quelque connoissance de ce qui se passoit en ce pays plus haut, chacun en

parloit selon son genie & conformement à son inclination. Les vns disoient que tous les François qui estoient montez au pays des Hurons auec nos Peres estoient massacrez, que le Demon auoit parlé à quelques Sauuages, & par consequent qu'il ne falloit plus attendre de nouuelles de ces contrées-là, d'autres plus enclins à prendre de bonnes pensées coniecturoient que ces peuples deuoient venir en grand nombre, & qu'il falloit beaucoup de temps pour les assembler. Cependant la saison se passoit, & nos doutes se vouloient changer en desespoir, quand tout à coup on vit paroistre sur le fleuue de sainct Laurens soixante canots de Hurons chargez de François & de Sauuages & de pelteries. Le Pere Hieroſme Lalemant attendu & souhaitté depuis vne année toute entiere, & dauantage estoit dans cette belle Compagnie, qui resiouyt infiniment tous ceux qui souhaittent le bon-heur du pays, & le salut de ces peuples. Les soldats François que la Reyne auoit enuoyez l'année passée retournoient en bonne santé, plus chargez de vertu & de connoissance des veritez Chrestiennes qu'ils n'en auoient embar-

quez au sortir de la France. Les principaux Capitaines des Hurons ramenoient l'vn des deux Iroquois qu'ils auoient pris prisonniers l'année d'auparauant aupres de Richelieu, auec dessein de le presenter à Monsieur le Gouuerneur, comme ils ont fait, ainsi que nous allons voir. Ces Capitaines auoient ordre de tout leur pays de traitter plainement de la paix, & de suiure les pensées d'Onontio. A mesme temps les Alguonquins des Nations plus hautes arriuerent; mais si à propos qu'on eut dit que quelque puissance superieure eut enuoyé des ouuriers pour les faire paroistre à point nommé. Tout cecy se passoit aux trois Riuieres, où ils ne manquoit plus que les Iroquois qui auoient donné parolle de se trouuer dans peu de temps, s'ils eussent retardé quelques iours ce grand nombre de Sauuages, Attikamegues, Montagnais, Alguonquins de l'Isle de la Nation d Iroquet, & autres Hurons se fussent bien-tost defilez & dissipez sans esperance de les pouuoir r'allier de long-temps. Mais Dieu prenoit plaisir de les faire venir tous les vns apres les autres au moment le plus à propos qu'on eut pû choisir. Les Montagnais s'y

trouuerent ſur la fin du mois d'Aouſt, quelques Alguonquins y arriuerent quelque temps apres. Les Hurons y aborderent le dixiéme Septembre, les Sauuages de l'Iſle & d'autres nations y deſcendirent deux ou trois iours auparauant. Monſieur le Gouuerneur y monta le douziéme du meſme moys, on n'attendoit plus que les deputez des Iroquois. Enfin le quinziéme il parut vn canot qui portoit cinq hommes de cette Nation, leſquels nous aſſeurerent que les preſens d'Onontio auoient eſté portez en leur pays pour la confirmatiõ de la paix, & qu'en peu de iours on verroit quelques Ambaſſadeurs deleguez pour luy porter cette parole. En effet le dix-ſeptiéme du meſme mois nous en viſmes quatre, l'vn deſquels haranguant ſur le bord du fleuue ſelon leur couſtume, donna bien de la ioye à tous les François, & à plus de quatre cent Sauuages de diuerſes nations qui ſe trouuerent pour lors aux trois Riuieres. Monſieur le Gouuerneur les ayant apperceus de loin enuoya au deuant vne eſcoüade de ſoldats pour empeſcher le deſordre, les ſoldats s'eſtans mis en haye les Iroquois paſſerent au trauers ſans eſtre oppreſſez d'vn grand nom-

bre de perſonnes qui les regardoient de tous coſtez, apres s'eſtre rafraiſchis le reſte de la iournée on tint conſeil le lendemain en la façon que ie l'ay marqué au Chapitre precedent. Ie n'ay que faire de reiterer ſi ſouuent que les paroles d'importance en ce pays-cy ſont des preſens, ſuffit de dire que celuy qui harangue ne faiſant point de preſens, parle en ces termes.

Ie n'ay point de voix, ne m'eſcoutez pas ie ne parle point, ie n'ay en main qu'vn auiron pour vous ramener vn François, qui a dans ſa bouche la parole de tout noſtre pays. Il parloit du François dont i'ay fait mention cy-deſſus, qui auoit eſté pris auec le Pere le Ioques, auquel les Iroquois auoient confié leurs preſens, c'eſt à dire leurs parolles. Ce François tira dix-huit preſens tous compoſez de porcelaine auſquels il donna cette explication.

Le premier diſoit qu'Onontio auoit vne voix de tonnerre, qu'il ſe faiſoit entendre par tout, & qu'au bruit de ſa parole tout le pays des Iroquois auoit ietté les armes & les haches, mais ſi loin au delà du Ciel, qu'il n'y auoit plus de bras au monde aſſez longs pour les retirer de là.

Le second disoit que les armes estans hors de la veuë des hommes qu'il se falloit visiter sans crainte ioüissans de la douceur de la paix.

Au troisiéme present, voilà dit-il, representans les Iroquois, vne natte ou vn lit pour vous coucher mollement quand vous viendrez en nostre pays; car estans freres nous serions confus si nous ne vous traittions pas selon vos merites.

Au 4. ce n'est pas assez d'auoir vn bon lit, les nuits sont froides, voila dequoy allumer vn bon feu & vous tenir chaudement, marqués en passant que les Sauuages couchent ordinairement prés du feu.

Au sixiéme, que seruiroit-il d'auoir vn bon lit, & d'estre dessus couchez chaudement si vous n'estiez bien nourris; ce present vous asseure qu'on vous fera festin, & que vous trouuerez le pot au feu à vostre arriuée, il parloit tousiours aux François.

Au sixiéme, voilà vn peu d'onguent pour guerir les blessures que les François se sont faits aux pieds, allans dans leurs pays heurtans contre des pierres ou contre des racines qu'on y rencontre assez souuent.

Au 7. il dit que depuis le lieu où on quitte l'eau pour prendre terre, il y auoit bien trente lieuës de chemin iusques en leurs bourgades, & qu'il falloit porter tout le bagage à pied, que les François ayans eu de la peine, ce present adouciſſoit vn petit leurs eſpaules déchirées par la peſanteur des paquets.

Au 8. voila pour donner aſſeurance aux François que s'ils ſe veulent marier en leurs pays qu'ils y trouueront des femmes comme eſtans leurs amis & alliez.

Au 9. comme les Alguonquins auoient dit au premier voyage des Iroquois, que les principaux de leur Nation eſtant abſens ils ne pouuoient donner aucune parole aſſeurée. Ce preſent fut fait afin qu'ils parlaſſent tous, & qu'ils ne s'excuſaſſent point les vns ſur les autres; mais qu'ils declaraſſent nettement leurs preſens.

Au 10. voila dit celuy qui les expliquoit pour faire parler les Hurons, & pour tirer leurs ſentimens du fond de leurs cœurs.

L'onziéme preſent diſoit que les principaux Iroquois ne faiſoient rien que petuner en leurs pays, qu'ils auoient touſiours le calumet en la bouche. Ils vouloient dire qu'ils attendoient la parole des Al-

guonquins & des Hurons.

Au 12. ils disoient que les ames de leurs parens tuez en guerre s'estoient si profondement retirez dans le centre de la terre, que iamais plus ils n'y pourroient penser, c'est à dire qu'ils auoient effacé la vengeance de leur cœur.

Au 13. ils ont obei à la voix de Monsieur le Gouuerneur qui auoit ordonné qu'on suspendit les armes & qu'on cachast les haches, c'est pourquoy ils ont passé tout l'esté en dances & en festins sans penser à la guerre.

Au 14. Ils veullent sçauoir au plutost s'ils continueront leurs dances, & par consequent ils desirent que les Alguonquins & les Hurons se hastent de parler, c'est à dire de porter des presens en leur pays s'ils veulent la paix.

Le 15. estoit pour adoucir les fatigues des François qui auoient esté en leur pays, lesquels faisans diligence de rapporter à Onontio des nouuelles des Iroquois, auoient pris beaucoup de peine.

Le 16. prioit Onontio de faire retourner dans le pays des Iroquois vne femme de leur pays, qui auoit esté prise en guerre par les Alguonquins, & donnée aux

François. Cette femme fut menée en France il y a quelques années, & apres auoir esté instruite & baptisée, elle est morte au Conuent des Carmelites de Paris, auec de grandes marques de son salut, comme il a esté remarqué és Relations precedentes.

Le 17. prioit Onontio de sonder les Hurons & les Alguonquins, & de dire nettement qu'elle estoit leur pensée touchant la paix ou la guerre.

Le 18. estoit vn excuse de ce qu'ils n'auoient pas ramené vn petit François qu'ils tiennent encor en leur pays. Il n'est point captif, disoit-il, il reuiendra auec ceux qui porteront la parole des Alguonquins & des Hurons.

Ces presens faits, le plus remarquable des Iroquois se leua, & tirant de son sac quelques presens de porcelaine, parla en ces termes.

Au premier present qu'il tenoit en la main, & qu'il monstroit à toute l'assemblée, se promenant par la place, dit que son pays estoit plein de Hurons & de femmes Alguonquines (car pour les hommes Alguonquins ils ne leur donnoient iamais la vie) qu'au reste ces hommes & ces

femmes estoient assis sur des busches ou des pieds de bois hors de leurs bourgades, c'est à dire, qu'ils n'estoient point reuenus & qu'ils estoient tous prests de retourner en leur pays; ainsi que le bois sec qui n'a point de racines sur lequel ils sont assis, peut estre facilement transporté.

Au 2. present il dit que la petite Huronne appellée Therese, qui auoit esté prise sortant du Seminaire des Vrsulines comme on la ramenoit en son pays estoit toute preste d'estre deliurée, & que si les Hurons entroient dans la paix, qu'elle s'en retourneroit auec eux si elle vouloit, sinon qu'ils la retiendroient comme vn enfant nourrie de la main des François, pour preparer leur manger quand ils iroient en leur pays.

Le 3. portoit que tous les presens que Mr le Gouuerneur auoit fait aux premiers Ambassadeurs auoient esté portez selon son ordre à toutes les Nations qui leur sont alliées. Il les nomma toutes.

Au 4. Il dit qu'Onontio auoit enfanté Ononjore, c'est vne bourgade qui leur est alliée, mais qu'estãt encore enfãt il n'auoit pû parler, que si M. le Gouuerneur en auoit soin il deuiendroit grãd & qu'il parleroit.

Il vouloit

Il vouloit dire, que le presẽt fait à cette bourgade estoit petit pour traiter vne paix d'importance, & qu'il le falloit aggrandir pour auoir leur parole. Ce discours finy, l'Hiroquois se mit à chanter & à danser, il prit vn François d'vn costé, vn Algonquin & vn Huron de l'autre, & se tenant tous liez auec les bras, ils dansoient à la cadence, & chantoient d'vne voix forte vne chanson de paix, qu'ils poussoient du fond de leur estomach.

Apres cette danse vn Capitaine Huron, nommé Iean Baptiste Atironta, bon Chrestien, se leua & harangua fort & ferme. C'en est fait, dit-il, nous sommes freres, la conclusion est prise, nous voila tous parens, Hiroquois, Hurons, Algonquins & François, nous ne sommes plus qu'vne mesme chose. Ne trahy personne, dit-il à l'Hiroquois, pour nous autres sçachez que nous auons le cœur droit. Ie t'entend, respondit l'Hiroquois, ta parole est bonne, tu me trouueras veritable. Et puis esleuant le dernier present il s'escria, tout le païs qui nous separe est remply d'Ours, de Cerfs, d'Elans de Castors, & de quantité d'autres bestes, pour moy ie suis aueugle, ie chasse à l'auenture, quand i'ay tué

vn Castor, ie pense auoir fait vne grande prise: mais vous parlant des Algonquins, qui auez des yeux clair-voyans, vous ne faites que lancer l'espée & voila la beste à bas. Ce present vous inuite à la chasse, nous joüirons de vostre industrie, nous ferons rostir les animaux dans vne mesme broche, & nous mangerons d'vn costé, & vous de l'autre.

Vn Algonquin repartit à cela: Ie ne puis plus parler, mon cœur a trop de joye, i'ay de grandes oreilles, & tant de bons discours y entrans à la foule me noyent de plaisir. Il est vray que ie ne suis qu'vn enfant, cét Onontio qui a les grandes paroles en bouche, c'est luy qui fait la terre, & qui resioüit tous les hommes.

Pour conclusion de ce conseil Monsieur le Gouuerneur fit remercier ces trois Nations des bonnes paroles qu'elles auoient données, les exhortans de tenir ferme dans leurs dessein, & les asseurant qu'il leur seroit tousiours amy & parent fidel.

De la derniere assemblée tenuë pour la paix.

Chapitre XI.

LE vingtiéme du mesme mois de Septembre, fut tenuë la derniere assemblée entre les François, les Algonquins qui comprennent plusieurs petites Nations, les Hurons & les Hiroquois. Voicy en peu de mots tout ce qui s'y passa de plus remarquable.

Monsieur le Cheualier de Montmagny ayant receu tous les presens dont il est fait mention au Chapitre precedent, les fit diuiser en trois parts, s'accommodant aux coustumes de ces peuples. Et apres auoir fait parler ses Truchemens, il en offrit vne partie aux Hurons, vne autre partie aux Algonquins, & la troisiéme fut pour les François. Nottez en passant qu'il falloit parler en quatre sorte de langues, en François, en Huron, en Algonquin, & en Hiroquois. On trouue icy des Interpretes de toutes ces langues. Ces presens faits Mon-

ſieur le Gouuerneur en fit deux autres aux Hiroquois, l'vn pour eſſuyer les larmes des parens de la femme Hiroquoiſe qu'ils auoient demandé, & qui eſtoit morte en France; l'autre pour repoſer ſes os en ſon païs, ou pour la faire reuiure, faiſant porter ſon nom à quelque autre femme. De plus il en fit encore deux autres aux Hurons & aux Algonquins, pour les inuiter de dire librement leurs penſées ſur le deſſein de la paix: car c'eſtoit luy, à proprement parler qui en eſtoit l'autheur, & qui la procuroit à ces peuples.

A cette parole vn Capitaine Huron s'éleua & dit, qu'auparauant que de reſpondre à la voix d'Onontio, il luy vouloit faire preſent de la part de tout ſon païs d'vn Hiroquois priſonnier qu'il auoit teſmoigné deſirer dés l'année precedente: il prend donc ce priſonnier d'vne main, & de l'autre il tenoit vne branche de Porcelaine en baſton, & paſſant au trauers de la place met ce pauure Hiroquois au pied de Monſieur le Gouuerneur, auec cette Porcelaine qui repreſentoit ſon lien, marque de ſa captiuité.

Monſieur le Gouuerneur ayant agreé ce priſonnier, le fit conduire auſſi-toſt auec

son lien de Porcelaine au quartier ou estoient assis les Hiroquois, luy donnant la liberté, & le remettãt entre les mains de ses Compatriotes. Ce ieune soldat fit assez paroistre à sa mine qu'il prenoit grand plaisir de se voir doucement conduit vers son Capitaine, apres auoir eschappé le feu & la dent de ses ennemis, qui deuiennent ses amis.

Cette ceremonie faite, le Capitaine Huron respondit à la sommation de Monsieur le Gouuerneur par quatorze presens qu'il fit aux Hiroquois, dont voicy l'explication. Ces presens estoient composez de peaux de Castors, & de Porcelaine.

Au premier, voila, dit-il, le lien du prisonnier qui s'eschappa de nos mains, l'Automne passé. Vous sçaurez en passant que les Hurons auoient pris trois Hiroquois auprés de Richelieu, qu'ils en auoient donné vn aux Algonquins, lequel fut mis par apres entre les mains de Mr le Gouuerneur. Ils menerent les deux autres dans leur païs. En chemin l'vn de ces deux prisoniers s'eschappa: mais le froid, la faim & la misere le firent mourir dans les bois. Il estoit d'vne bourgade nommée Onontjoté, animée au dernier poinct contre les Hurons:

dautant que ces peuples dans vn combat exterminerent quasi tous les hommes de cette bourgade, laquelle fut contrainte d'enuoyer demander aux Hiroquois, nommez Aguerronons, auec lesquels nous auons fait la paix, des hommes pour se marier aux filles & aux femmes qui estoiẽt restées sans maris, afin que leur nation ne perit point. C'est pourquoy les Hiroquois nomment cette bourgade leur Enfant; Et pource que Monsieur le Gouuerneur leur a enuoyé des presens, & fait la paix auec ceux qui les ont repeuplez, ils le nomment aussi le Pere de cette bourgade. Rentrons, s'il vous plaist, en discours. Ce Capitaine Huron offrit donc les liens de ce prisonnier eschappé pour marque qu'on ne l'auroit pas fait mourir, & qu'on auoit dessein de le mettre en liberté.

Au second present, voila, dit-il, pour reporter les os de vostre enfant dans son pais. C'est la coustume des Hurons de decharner les os de leurs gens, & de les porter auec ceux de leurs parens, en quelque quartier du monde qu'ils meurent.

Au troisiéme, voicy le lieu qui rassemblera ces os, & qui vous les fera rapporter plus aisément: En vn mot, il les vouloit

consoler & essuyer leurs larmes à la façon des Barbares qui font des presens aux parens de leurs amis trespassez.

Au quatriéme pour marque que nous sommes amis, ce present fera vn chemin de vos bourgades dans les nostres.

Le cinquiéme faisoit l'ouuerture des portes de leurs villages & de leur maisons.

Le sixiéme les inuitoit d'aller visiter quelques prisonniers Hiroquois que les Hurons tenoient en leur pays, c'estoit leur demander qu'ils portassent des presens pour les aller requerir en asseurance.

Le septiéme, comme les Hiroquois auoient dit dans l'assemblée precedente que Onoujoté estoit leur enfant, & l'enfant de Mr le Gouuerneur, & qu'il ne sçauoit pas encore parler: Voila, dit ce Capitaine, pour luy faire vn berceau denotant que les Hurons desiroient la paix auec cette bourgade.

Le huictiéme fut donné pour faire tomber toutes les armes & toutes les haches qui se pourroient encor trouuer dans les mains des Iroquois.

Le neufiéme pour arracher leur bouclier de dessus leur dos où ils le portent ordinairement l'auançant ou l'esloignant comme

ils veullent dans le combat.

Le dixiéme pour mettre bas leur Etendart de guerre.

Le vnziéme pour arreſter le bruit de leurs arquebuzes.

Le douziéme pour effacer la peinture de leur viſage, les Sauuages ont couſtume quand ils vont en guerre de ſe peindre de diuerſes couleurs & de s'huyler ou de ſe greſſer la teſte & le viſage ; Voila, dit-il, pour emporter les taches de voſtre viſage & de vos yeux afin que le iour ſoit tout beau & tout ſerain.

Le treiziéme fut pour briſer la chaudiere dans laquelle ils faiſoient boüillir les Hurons qu'ils pouuoient attraper en guerre pour les manger.

Le quatorziéme demandoit qu'on preparaſt vne natte c'eſt à dire vn lict ou vn logis aux Hurons qui ſe deuoient bien-toſt tranſporter au pays des Hiroquois.

Tous ces preſens, adjouſta-il, ne ſont rien, nous en auons bien d'autres dans noſtre pays qui vous attendent.

Les Hurons ayans reſpondu à la demande de Monſieur le Gouuerneur, & témoigné par tous ces preſens qu'ils ſouhaitoient la paix, vn Algonquin ſe leua & fit

quelques presens, dont voicy la signification.

Au premier iettant vn paquet de Castors, voila pour me faire connoistre, & de quelle nation ie suis, moy qui demeure dans des maisons volantes basties de petites escorces, c'est ainsi qu'ils distinguent les Algonquins Errans d'auec les Hurõs sedentaires.

Au deuxiéme, ce present arrestera vos plaintes, il estouffera vos ressentimẽs & fera disparoistre le sang respandu dans nos riuieres & dans les vostres des Algonquins & des Hiroquois.

Ce troisiéme present nous donnera libre entrée dans vos maisons ayans brisé les portes de vos bourgades.

Le quatriéme, voila pour petuner les vns auec les autres Hiroquois & Algõquins dans vne mesme pipe, comme font les amis qui prennent du tabac par ensemble.

Le cinquiéme nous fera nauiger dans vn mesme vaisseau, ou dans vn mesme canot, en sorte que n'estant plus qu'vn il ne faudra plus qu'vne méme bourgade, vne mesme maison, vn mesme Calumet & vn mesme canot. Le reste de nos paroles ou de nos presens sera porté en vostre pays, voila comme il finit son discours.

Monſieur le Gouuerneur fit parler en ſuite les interpretes, offrant vn preſent qui donnoit aſſeurance aux Hiroquois qu'il tiendroit la main que ces deux grandes nations tinſent leur paroles.

Il fit encor vn autre preſent pour eſtre porté dans la bourgade d'Onjoté, afin de donner des nouuelles à ſon enfant (pour s'accommoder à leurs termes) qu'il auoit deſir d'embeilir toute la terre, & de l'applanir en ſorte qu'on peuſt aller par tout ſans treſbucher & ſans trouuer aucun mauuais rencontre.

Le Capitaine Hiroquois ayant receu ces preſens ſe leue & regardant le Soleil & puis toute l'aſſemblée, Onontio, dit-il, tu as diſſipé tous les nuages, l'air eſt ſerain, le Ciel paroiſt à deſcouuert, le Soleil eſt brillant, ie ne vois plus de trouble, la paix a tout mis dans le Calme, mon cœur eſt en repos, ie m'en vais bien content.

Onontio, ayant fait exhorter tous ces peuples à la conſtance & à la fidelité, rompit l'aſſemblée, & le lendemain il fit vn feſtin à plus de quatre cens perſonnes à la façon des Sauuages.

Voila qui va bien, diſoient tous les conuiez, nous mangeons tous enſemble, &

n'auons plus qu'vn meſme plat. Le Reuerend Pere Hieroſme Lalemant qui eſtoit party des Hurons dans les craintes de rencontrer des Hiroquois, les vid d'vn œil tout plein de ioye dans ces aſſemblées. Il eſtoit rauy voyant vn changement ſi miraculeux, il en fit benir Dieu & en public & en particulier.

Enfin le 23. de Septembre ces Ambaſſadeurs Hiroquois accompagnez de deux François, de deux Algonquins & de deux Hurons, s'en retournerent en leurs pays, laiſſant parmy nos Sauuages, maintenant leurs alliez, trois hommes de leur nation, comme pour hoſtages ou plutoſt pour marque d'amitié.

Que le Dieu des Dieux ſoit beny à iamais, que ſon Nom ſoit glorieux dans toutes les Contrées de la Terre. Si ces Barbares qui pour ne pas connoiſtre Dieu n'ont guere de iuſtice, ny de fermeté ne troublent cette paix concluë pour les François & bien auancée pour les Sauuages, il y aura moyen d'aller ſouffrir pour IESVS-CHRIST dans vn grand nombre de peuples.

De ce qui s'eſt paſſé à Miſcou.

CHAPITRE XII.

DIeu continuë ſes graces ſur nos pauures Sauuages, ils ouurent maintenant les yeux, deſirent le Bapteſme, & demandes les inſtructions Chreſtiennes: ie ne les ay iamais veu en meilleure diſpoſition, dit le P. Richard, nous en auõs baptiſé 14. depuis ma derniere, vne famille de huict perſonnes, & ſix en extremité de maladie, qui ſont quaſi tous morts peu apres, entre leſquels vn ieune garçon tout plein d'eſprit fit paroiſtre en ſes reſponſes & en ſa ferueur que c'eſtoit vne ame deſtinée pour le Ciel, pour cette famille elle deuoit eſtre baptiſée dés l'an paſſé, mais le chef nommé Iariet, ayant fait quelque excez de boiſſon, donna ſujet de ce retardement: ſa femme toutefois craignant de mourir dans ſes couches, dont le terme eſtoit paſſé, diſoit-elle, long-temps y auoit, & ſe trouuoit extraordinairement indiſpoſée, deſira le Bapteſme auant noſtre départ, & l'obtint, non ſeulement à raiſon du danger où elle ſe trouuoit, mais auſſi pour ſes

merites, qui la font passer aupres d'vn chacun pour la plus honneste, la plus sage & modeste de toutes les femmes Sauuages, on differa les ceremonies au temps du Bapteſme de son mary. Ce fut le 30. de Iuillet qu'on luy accorda ce bien & à toute sa famille, il fut nommé Denis par Monsieur Preuost Capitaine pour le Roy en la marine, commendant le Nauire de S. Ioseph, & sa femme Marguerite. Cette bonne femme non contente de respondre à tout auec la deuotion & les sentimens que le S. Esprit luy inspiroit, aydoit encor à son mary l'exhortoit & luy suggeroit les responces, ils receurent en suite la benediction Nuptiale & furent admis à la table de Nostre Seigneur, au sortir de là Denis Iariet me dist: C'est à cette heure que tout de bon ie vais prier & seray homme de bien, i'ay regret de ma vie passée, ie hay le peché ie veux mener d'oresnauant vne meilleure vie: & tirant peu apres quantité de Porcelaine ie suis marry, disoit-il de me voir si pauure, ie n'ay ny Orignac, ny Castor à presenter à ces Messieurs qui nous ont tant obligé à nostre Bapteſme, ie voudrois auoir dequoy reconnoistre le bien que nous auons receu, mais puis que ie n'ay

rien autre chose, ie seray content s'ils daignent receuoir ce petit present de ma part. On le remercia, & se contenta-on des tesmoignages de sa bonne volonté. Il se retire donc fort satisfait, & s'en retourne à Nepegigoüit pour continuer la chasse de Castor, & ayder en ce qu'il pourroit à acheuer le bastiment que Mr l'Abbé de sainte Magdelene & Messieurs les Associez pour Miskou, ont fait commencer auprés de nous pour luy & pour Ioseph Nepsuget baptisé l'an passé. Ils sont tous deux de bonne intelligence, se tiennent bonne compagnie, font leur chasse ensemble l'Esté & l'Hyuer, ils eurent beaucoup à souffrir au commencement de l'Hyuer passé, & Dieu esprouua leur constance & courage. Ils auoient pris le quartier de leur chasse bien auant dans les bois y pensans trouuer mieux leur compte, ils deuoient faire prouision de Saulmon mais les gelées les preuinrent, & fermerent les riuieres, ce qui les mit desia dans la necessité, ils roulerent comme ils peurent iusques aux Aduents, ce fut lors qu'ils se trouuerent tout à fait dépourueus de viures, ils cherchent & chassent par tout sans pouuoir rien trouuer que quelques Porcs Espics & ce fort rarement, ils sont

contraints de manger leurs chiens, leurs cuirs & souliers, & passer souuent plusieurs iours sans manger, il arriua pendant ce temps-là vne chose estrange à vn ieune François qui hyuernoit auec eux, vn iour qu'on auoit tué vn chien pour conseruer la vie à quantité de personnes qui languissoient: ce garçon n'estant pas content du peu qu'on luy auoit donné comme aux autres, se iette sur le foye de la beste que l'on auoit ietté, le fait cuire & le mange, on l'aduertit de quitter cette viande, qu'elle luy fera tort, & tomber la peau, il n'en croit rien, il continuë son repas, mais à ses despens, car il luy en cousta la peau, qui luy tomba toute par grands lambeaux sans aucune douleur, si bien qu'en peu de temps il vist sa peau toute changée, les Sauuages ont l'experience de cét effet en ceux qui ont vsé de cette viande.

Cette affliction cependant ne desgousta point nos gens de la priere, au contraire ils y ont recours dans leur plus grande foiblesse, & en sortent à ce qu'ils m'ont dit, moins incommodez de la faim, ils attribuent ce mal-heur à leurs pechez & reconnoissent que Dieu les punit pour leurs fautes: il est vray, disoit Ioseph Nepsuget,

que nous auons donné ſujet à Dieu de ſe faſcher contre nous, mais moy principalement par mes choleres & impatiences, par mes yurognerie paſſées, c'eſt iuſtement qu'il nous punit ; Sus recourons à luy, demandons-luy pardon il aura pitié de nous, il eſt noſtre Pere, il ne m'arriuera iamais plus de l'offencer, iamais plus ie ne me laiſſeray tranſporter à la cholere, ny à la boiſſon, ie veux contenter Dieu deſormais, & eſtre homme de bien. En ſuite ils ſe mettent en prieres qu'ils continüent longuement & recommençent ſouuent. Enfin Dieu euſt pitié d'eux, & apres les auoir laiſſé tremper dans cette grande famine depuis le huictiéme Decembre iuſques au ſixiéme Ianuier ils leur enuoya des viures abondamment & au triple des autres Sauuages. Ils tuerent premierement vn Orignac auec bien de la peine, car ils eſtoient extremement foibles, & à peine ſe pouuoient-ils ſouſtenir, cette nourriture leur ayant vn peu fait reuenir les forces & le courage ils ſe mettent en campagne d'vn coſté & d'autre, & en peu de temps ils réplirent leur cabane de viãde, ils n'en ſont pas ingrats, ils remerciẽt Dieu à chaque beſte qu'ils mettent bas, & à la fin de l'Hyuer

racontent

racontent par tout les biens que Dieu leur a fait, Ioseph se rend auprés de nous aussitost que les glaces eurent laissé les riuieres libres, & Denis peu apres, ils nous font recit du bien & du mal qu'ils ont eu pendant l'Hyuer, du soin qu'ils auoient de prier Dieu, de garder les Dimanches, & se souuenir de ce qu'on leur auoit enseigné: Pour moy, disoit Denis Iariet pour lors Catechumene, i'ay veu souuent par experience que ie n'aduançois & ne gagnois rien pour chasser les Dimanches, mais si apres auoir chommé ce iour-là, ie me mettois le lendemain en deuoir de chasser ie ne manquois d'y trouuer du bon-heur, aussi ne feray-je iamais rien qui y contreuienne. Il y a de la consolation à voir le soucy que ces bonnes gens ont d'obseruer les Festes & les Dimanches, ils n'auoient pas eu le loisir de mettre tout leur petit mesnage en ordre, & leurs prouisions en estat & hors de danger de se gaster, si n'osoient-ils pourtant y toucher sans auoir au preallable sceu de nous si cela estoit permis: de mesme pour les Vendredis & iours de ieusnes, ie les ay souuent veu beaucoup patir plutost que de rien faire contre l'abstinence de ces iours-là.

Mais quoy nous ſommes hommes & les plus fermes ne ſont point aſſurez de demeurer debout. Ce Ioſeph dont nous parlons ayant trouué moyen d'auoir quelque baril de vin ſe laiſſa emporter à la boiſſon, & en ſuite dans vn deſordre & vne faute ſcandaleuſe. C'eſt le mal-heur que nous déplorons icy il y a long-temps, & la liberté de cette pernicieuſe traitte ruine tout comme nous auons ſouuent eſcrit à V. Reuerence, ils ſeroient, diſent-ils, eux-meſmes deſia tous Chreſtiens, n'eſtoit la boiſſon qu'on leur traitte. Ce pauure homme eſtant reuenu à ſoy, fut ſi confus qu'il n'oſoit paroiſtre, mais comme ſa faute eſtoit publique, il falloit auſſi faire vne ſatisfaction publique, qu'il accepta volontiers, vn Dimanche matin en la Chappelle en preſence de tous, tant François que Sauuages auec de grands ſignes de douleur. Dieu luy veille continuer ſes graces, & fortifier le courage.

Pour le reſte de nos Sauuages, ils ſont pleins de bonne volonté & de diſpoſition. Pluſieurs d'entr'eux, quoy qu'infidelles ſont ſoigneux de procurer le Bapteſme à leur malades, nous aduertiſſent volontiers ſi toſt qu'ils voyent quelqu'vn en danger

& nous prient de les aller baptiſer, les plus apparents font gloire d'appeller & faire venir les autres aux prieres : les aſſemblent, les haſtent & les preſſent, quoy qu'ils n'ayent pour la pluſpart beſoin d'eſperon. Noſtre Chappelle eſt ſouuent trop petite pour les tenir tous, il faut faire les prieres à diuerſes fois, & monſtrent bien par leur ferueur & modeſtie qu'ils les gouſtent. En effect, depuis que nous auons mis leurs prieres en chant, ils prennent vn ſingulier plaiſir d'y aſſiſter, & ſe piquent de bien chanter, auſſi y en a-il qui ont de tres-belles voix, & ceux qui ont veu & demeuré à Kebec, ne trouuent point nos Sauuages moins loüables que les Montagnets. Deux perſonnes de conſideration parmy eux, vinrent vn iour que toutes les prieres eſtoient acheuées demandans qu'on les fiſt prier Dieu. Et où eſtiez-vous, leur dit-on, quand on a fait les prieres ? Pourquoy ne vous y eſtes-vous trouué, nous n'en ſçauions rien, dirent-ils, nous eſtions vn peu eſloignez & n'en auons rien oüy, faites-nous prier Dieu, nous ſommes triſtes d'auoir manqué à ce deuoir, il les fallut contenter, & apres auoir ſatisfait à leur deuotion, ils teſmoignerent d'effect & de paroles qu'ils

estoient contens ; mais ce qui est rauissant, c'est de voir aux Catechismes qu'on leur fait, le soin & la peine que les parens prennent de rẽdre attentifs leurs enfans & leur inculquer ce qu'on leur enseigne ; & aux grands par ce moyen, ils prendront deuant eux leurs enfans qu'ils cherissent tendrement, leur feront faire le Signe de la Croix, leur repeteront ce que le Reuerend Pere dit, l'emplifieront vn peu & l'expliqueront en d'autres termes, les exhorteront à bien retenir, & n'oublieront pas de leur ietter l'horreur du peché dans l'ame. Vne troupe de Sauuages & des principaux de l'Acadie, conduite par vn braue Capitaine nommé Herout passa par icy s'en allant en guerre au Printemps, ils assisterent aux prieres & exhortations qu'on faisoit en leur langue dans la Chappelle de cette habitation, & tous rauis d'entendre des choses si belles & si nouuelles ; Helas ! disoient-ils, il y a tant de temps que nous hantons les habitations Françoises qui sont en nos costez, & iamais on ne nous a enseigné de la façon, nous ne sçauons que c'est de prier au moins en nostre langue, on n'instruit point nos enfans comme vous faites par deça. Quoy que s'en soit, ils s'en sont re-

ournez dans de bõs ſentimẽs, & peut-eſtre
que cette ſemẽce Diuine portera ſon fruict
n ſon temps. Au retour de leur guerre vne
artie paſſa par noſtre Maiſon de Nepegi-
oüit, où ils ſe monſtrerent auſſi aſſidus &
elez pour les prieres qu'ils auoient fait à
Miſcou, ils venoient ſe conjoüir auec nos
auuages des beaux exploicts de guerre
u'ils auoient fait à Chichedek, Pays des
erſiamites, où ils auoient tué ſept Sauua-
es & emmené treize ou quatorze priſon-
iers la pluſpart enfans. Ceux de cette
aye cy, qui auoient pris le deuant dans le
eſme deſſein de leur guerre, ſe monſtre-
nt bien plus reſeruez & n'oſerent iamais
enſer quelques Canots qu'ils rencon-
erent de ces quartiers-là ſur l'opinion
u'ils cõceurent à leur parole qu'ils prioiẽt
ieu. Mais ces autres moins affectionnez
la priere & moins inſtruits, ne ſe mirent
oint en peine ſur cela, ils ſe iettent ſur la
emiere proye qui leur tombe entre les
ains, & s'en reuiennent victorieux, & de-
eux d'appaiſer par ces maſſacres l'ennuy
la triſteſſe de tout le Pays affligé de la
ort de quantité de perſonnes decedées
puis quelques années. Ils iettent d'abord
s cheuelures des pauures maſſacrez à ter-

re, & eſpandent en meſme temps la ioye par toutes les cabanes. Ce fut à qui d'entre les femmes ſe ſaiſiroit la premiere de ces Trophées, chanteroit & danſeroit le mieux, il n'y auoit ny pluye ny vent qui les empeſchaſt depuis le matin iuſques au ſoir. C'eſt choſe eſtrange comme l'aſſiduité & continuation de ces danſes & chanſons pendant pluſieurs iours ne les laſſoit ou ennuyoit point ; mais vne fauſſe alarme, & le bruit que l'ennemy auoit paru, interrompit cette ioye, & les ietta dans les craintes & apprehenſions des mains des Hiroquois, & les fiſt penſer à la fuite : ils ſe retirerent tous à Miskou, où ils continuerent encore long-temps leurs funeſtes chanſons à la cadence de ces cheuelures.

Voila pour ce qui eſt de nos Sauuages : pour les François, Voſtre Reuerence ſçait bien que nous nous employons pour les hyuernans en cette habitation, & pour pluſieurs nauires peſcheurs qui viennent tous les ans & demeurent tout l'Eſté à ces Coſtes, & ie puis dire à la gloire de Dieu, que cette Miſſion ne ſert pas moins pour le ſpirituel à ceux-cy, qu'à ceux-là & aux Sauuages du Pays. Les Predications & Catechiſmes, la frequence des

Confessions & Communions, les differens & les querelles vuidez & appaisez ; mesme entre les principaux qui en estoient venus iusques à vn appel, monstrent assez l'importance de ces excursions dans lesquelles les Sauuages ont encore part : Car comme ils sont volontiers auprés des nauires, nous ne pouuons assister les vns que nous n'ayons encore moyen d'ayder les autres. Mais la boisson qui s'y traite & debite impunément est le fleau de ce quartier : Quand est-ce que le Ciel y mettra remede, puis qu'en vain nous l'attendons de la terre, ce sera par les prieres de V. Reuerence, ausquelles ie me recommande instamment.

Lettre du P. Hieroſme Lalemant, eſcrite des Hurons au R. P. Prouincial de la Compagnie de IESVS.

MON Reuerend Pere,

Ie fus priué l'an paſſé d'vne ſinguliere conſolation, les lettres que V. R. m'eſcriuoit eſtant tombées entre les mains des Hiroquois nos ennemis. I'appris toutefois ſur la fin de l'Eſté, les ordres qu'elle auoit enuoyé: en ſuite deſquels i'ay laiſſé le ſoin de cette Miſſion des Hurons au P. Paul Ragueneau, & me ſuis diſpoſé au depart de ces contrées plus hautes, pour deſcendre à Kebec.

Dans l'incertitude de ce qui me peut arriuer en chemin, i'ay penſé à propos d'eſcrire la preſente auant mon depart, & la laiſſer icy pour eſtre enuoyée apres moy, afin qu'en tout cas V. R. puiſſe auoir mes dernieres penſées, & les ſentimens que i'ay touchant la conuerſion de ces Pays, apres y auoir demeuré quaſi ſept ans, teſmoin des trauaux des Peres de noſtre Compa-

gnie ; veu les fruicts que le Ciel en a recueilly, & les esperances que i'y laisse pour l'aduenir, si Dieu continuë ses benedictions sur ces Peuples, comme il a commencé.

Lors que i'arriuay icy dans les Hurons, les maladies contagieuses, qui auoient precedé, auoient donné de l'exercice au zele de nos Peres, & les auoient obligé de baptizer quelques Sauuages dans l'extremité de leur mal. Mais vn grand nombre ayans pris leur party dans le Ciel, mourans heureusement dans l'innocence du Baptesme ; La vie fut mal-heureuse aux autres, qui abandonnerent & la Foy, & le nom de Chrestien, quasi en mesme temps qu'ils recouurerent la santé: excepté vne ou deux familles, qui à peine ozoient leuer la teste, au milieu d'vne terre infidelle depuis tant de milliers d'années. Mais neantmoins ce fut vn grain, qui depuis a multiplié au centuple. Et nonobstant mille persecutions éleuées contre nous ; quoy que l'Enfer & ses Demons ayent excité toute leur rage, la Foy a depuis esté touſiours croissant, & en saincteté, & en nombre : elle a paru auec éclat, & fait gloire de se voir esprouuée par tout ce qui est comme plus redou-

table en ce monde, au moins à ceux qui n'ayans point ce courage indomptable, que donne la vraye Foy, craignent moins Dieu que les miseres. Ie veux dire que toutes sortes de mal-heurs sont venus à la foulle sur cette pauure Eglise, pour l'estouffer en son berceau.

Les maladies se sont suiuies les vnes apres les autres, & il sembloit qu'elles en vouluſſent plus aux Chrestiens qu'aux Infidelles, dépeuplant plus cruellement leurs familles, & pardonnant le plus souuent à ceux qui auoient refusé le Bapteſme; en meſme temps que dans vne meſme cabane, & dans vn meſme lict, la mort nous rauiſſoit les autres qui auoient embraſſé la Foy. Quoy qu'en effet par cette voye Dieu accreût dans le Ciel le nombre de ſes Eleus, pour leſquels ſeuls il a voulu que ſon ſainct Nom ſoit annoncé à ces Peuples barbares; toutefois ce n'eſtoient pas ce ſemble des diſpoſitions ſouhaitables pour rendre noſtre Foy plus aymable, & augmenter le nombre de cette Egliſe militante; c'eſtoit pluſtoſt pour en donner de l'auerſion & de l'horreur autant qu'on en a de la mort.

Les Famines ont eu leur tour; & l'on a

en à qu'ayant changé de Maistre, & que mettant ses confiances plustost en Dieu qu'aux Demons de l'Enfer, la Foy auoit attiré ces mal-heurs apres soy; & que celuy qu'elle adoroit, estoit ou impuissant à nous faire du bien, ou qu'il manquoit d'amour pour ceux qui vouloient en auoir pour luy.

Les guerres ont esté plus impitoyables; & quoy qu'elles ayent esté rauageant dans leur fureur plus cruellement ce Pays, sans pardonner à aucun sexe, à aucun aage ny à aucune condition de personnes; toutefois nous pouuons dire en verité, qu'il semble que Dieu ait voulu moissonner la fleur de nos Eglises par ce glaiue tranchant. Dans le cœur du Pays, & aux portes des bourgs ou la Foy estoit le plus dedans son regne, les Hiroquois sont venus de cent lieuës y massacrer ceux qui en estoient le soustien, & qui par l'exemple & la saincteté de leur vie, par l'ardeur de leur zele, & l'efficace des paroles enflammées que le S. Esprit animoit en leur bouche, auoient desia les qualitez d'Apostres de leur patrie, y preschans plus puissamment que nous, les grandeurs de celuy qui des barbares en fait des Saincts.

C'eſtoient des pertes bien ſenſibles à vne Egliſe qui ne faiſoit que de naiſtre : mais celles qui ont ſuiuy depuis nos dernieres Relations, ont paru plus funeſtes, non ſeulement pour l'aduancement de la Foy, mais pour tous ces Pays, qui vont s'affoibliſſant de iour en iour, & tirent ce ſemble à leur ruine, ſi quelque bras plus puiſſant que les noſtres, ou quelque coup du Ciel n'arreſte l'inſolence & la proſperité de leurs Ennemis.

Nos Chreſtiens, il y eût vn an l'Eſté paſſé, auoient fait vne bande d'enuiron cent hommes choiſis, ſe ioignans à quelques guerriers Infidelles, pour aller dreſſer des embuſches ſur les frontieres du Pays ennemy : ils furent rencontrez par ſept ou huit cens Hiroquois, & apres le combat d'vne ſoirée, & d'vne nuit entiere, demeurerent tous ſur la place, ou pris captifs, ſans qu'aucun ſe pût eſchapper.

Vn mal-heur en attire vn autre, la meſme année deux bandes de Hurons tomberent entre les mains d'autres Hiroquois plus voiſins de Kebec, qui les attendent au paſſage ſur la Riuiere qu'ils deſcendent pour aller trouuer les François, & traiter auec eux leurs Caſtors & leur pelleterie.

Et l'an passé, trois autres flottes, la plus-part des Chrestiens, trouuerent aussi sur le mesme chemin ou la mort, ou la captiuité : les vns dés leur despart des Trois-riuieres, les autres vn peu au dessous de Ville-Marie, les derniers enuiron soixante lieuës plus haut ; car le peril continuë cent lieuës de chemin, n'y ayant pas vn seul moment où on puisse estre en asseurance d'vn ennemy caché dedans des joncs qui bordent la riuiere, ou dans l'espaisseur des forests qui les couurent à vostre veuë, lors qu'ils vous voyent venir de quatre, cinq ou six lieuës, ayans tous le loisir de se disposer au combat, s'ils vous voyent les plus foibles; ou de songer à leur retraite, ou demeurer cachez dans leurs embusches, s'ils vous croyent les plus forts.

Vne seule bande ayant trauersé ces dangers, retourna icy à bon port, & nous rendit le Pere Iean de Brebeuf, dont l'absence de trois ans, nous auoit esté bien sensible; & les Peres Leonard Gareau, & Noël Chabanel, venus de nouueau à nostre secours, dont l'arriuée nous consola extremement dans les regrets de la perte que fraischement nous auions faite du Pere Bressany tombé entre les mains des Hiro-

quois. Cette bande fut escortée du secours que Monsieur de Montmagny nostre Gouuerneur nous enuoya tres-heureusement, non seulement pour la conseruation de ces pauures Hurons, qui couroient vn grand risque de tomber pareillement dans les embusches des ennemis ; Mais plus encore pour affermir ce Pays qui estoit menacé de voir en Hyuer vne armée d'Hiroquois venir rauager leurs bourgades, & traisnant apres soy vne desolation generale mettre tout à feu & à sang : mais la venuë de ce secours leur a fait changer de dessein. Que si cette mesme escorte de Soldats Françoís, qui est sur le point de s'en retourner, pour accompagner les Hurons qui descendront la riuiere, arriuẽt auec autant de bon-heur à Kebec, qu'ils monterent icy l'an passé : le Ciel aura beny entierement tous les desseins de Monsieur nostre Gouuerneur. Quoy qu'il en soit, ie prie Dieu de conseruer tousiours à la Nouuelle France vne personne qui nous doit estre si precieuse, car ie ne croy point depuis neuf ans qu'il en a le Gouuernement, qu'on eust peu agir auec vn plus grand zele qu'il en a fait paroistre, vne prudence plus dégagée des propres interests, vne

force d'esprit, & vn courage plus veritablement Chrestien, dans les difficultez quasi insurmontables qui se sont rencontrées, & qui eussent abattu vn cœur moins ferme que le sien.

Mais pour reprendre mon discours, & dire à vostre Reuerence les sentimens que i'ay, touchant la conuersion de ce pays; ie luy confesseray ingenuëment, que s'il falloit iuger de l'establissement de la Foy en ces contrées, selon les veuës de la prudence humaine, à peine croirois-je qu'il y eust lieu au monde plus difficile à sousmettre aux Loix de IESVS-CHRIST. Non seulement à cause qu'ils n'ont aucun vsage de lettres, aucuns monumens de l'Histoire, & aucune idée d'vne Diuinité qui ayt creé le monde, & ayt soin de son gouuernement: mais plus encore par ce que ie ne croy pas qu'il y ayt peuples sur la terre, plus libres que ceux-cy, & moins capables de voir leurs volontez contraintes à quelque puissance que ce soit: en sorte que les Peres n'ont icy aucun pouuoir sur leurs enfans, les Capitaines sur leurs sujets & les Loix du pays sur les vns & les autres, qu'autant qu'il plaist à vn chacun de s'y sousmettre; n'y ayant aucun chastiment dont

on puniſſe les coulpables ; & aucun criminel qui ne ſoit aſſeuré que ſa vie & ſes biens ne ſeront en aucun danger, fut-il conuaincu de trois & quatre meurtres, d'auoir receu penſion des ennemis pour trahir ſa patrie, ou de ſon propre mouuement d'auoir rompu la paix qu'on auroit arreſtée par vn conſentement general de tout le pays: Ce ſont crimes que i'ay veu commettre, & dont ie vois les autheurs en tirer leur gloire, ſe vantans que les guerres qu'ils ont ſuſcitées rendront leur nom immortel: Ce n'eſt pas qu'il n'y ayt des Loix & des punitions proportionnées aux crimes, mais ce ne ſont pas les coupables qui en portent la peine, c'eſt au public à ſatisfaire pour les fautes des particuliers : en ſorte que ſi vn Huron auoit tué vn Algonquin, ou quelqu'autre Huron, tout le pays s'aſſemble, on conuient du nombre de preſens qu'il faut faire à la Nation, ou aux parens de celuy qui a eſté tué, afin d'arreſter la vangeance qu'ils en pourroient prendre. Les Capitaines exhortent leurs ſujets à fournir ce qui eſt neceſſaire ; pas vn n'y eſt contraint, mais ceux qui ſont de bonne volonté apportent publiquement ce qu'ils veulent y contribuer, & ce ſemble à l'enuy

l'vn

l'vn de l'autre, ſelon qu'ils ſont plus ou moins riches, & que le deſir de la gloire & de paroiſtre affectionnez au bien public les inuite en ſemblables occaſions. Or quoy que cette forme de iuſtice contienne tous ces peuples, & empeſche ce ſemble plus efficacement les deſordres, que ne fait en France la punition perſonnelle des criminels; c'eſt toutefois vn procedé qui n'eſt remply que de douceur, & qui laiſſe les particuliers dans cét eſprit de liberté, de ne ſe voir iamais ſouſmis à Loix aucunes, & ne ſuiure aucuns mouuemens ſinon celuy de leur volonté, ce qui ſans doute eſt vne diſpoſition toute contraire à l'eſprit de la Foy, qui doit ſouſmettre non ſeulement nos volontez, mais noſtre eſprit, nos iugemens, & tous les ſentimens de l'homme à vne puiſſance inconnuë, à nos ſens à noſtre Loy qui n'a rien de la terre, & qui en tout eſt oppoſée aux loix & ſentimens de la nature corrompuë.

Adjouſtez à cela que les loix du Pays, qui leur paroiſſent les plus iuſtes, combattent en mille choſes la pureté du Chriſtianiſme: principalement en ce qui eſt des mariages, dont la diſſolution, & en ſuite la liberté de ſonger à vn autre party, eſt

icy plus frequente & plus libre qu'il n'eſt en France à vn maiſtre de prendre vn autre ſeruiteur, celuy qu'il a ne luy aggreant pas: en ſorte qu'à vray dire, en leurs mariages les plus fermes, & qu'ils eſtiment les plus conformes à la raiſon, la foy qu'ils ſe donnent n'a rien de plus qu'vne promeſſe conditionelle de demeurer enſemble, tandis qu'vn chacun continuera à rendre les ſeruices qu'ils attendent mutuellement les vns des autres, & n'offenſera point l'amitié qu'ils ſe doiuent; cela manquant on iuge le diuorce eſtre raiſonnable du coſté de celuy qui ſe voit offenſé, quoy qu'on blaſme l'autre party qui y a donné occaſion.

Mais la plus grande oppoſition que nous voyons en ces Pays à l'eſprit de la Foy, eſt en ce que leurs remedes contre les maladies, leurs plus grandes recreations lors qu'ils ſont en ſanté, leurs peſches, leurs chaſſes & leur trafic, la proſperité de leurs champs, de leurs guerres, & de leurs conſeils, tout eſt quaſi remply de ceremonies diaboliques. De ſorte que la ſuperſtition ayant corrõpu quaſi toutes les actions de la vie, il ſemble que pour eſtre Chreſtien, il faut ſe priuer non ſeulement des

passe-temps, qui d'ailleurs sont tout à fait dans l'innocence, & des douceurs les plus aymables de la vie; mais des choses les plus necessaires, & en vn mot mourir au monde, en mesme temps qu'on veut prendre la vie de Chrestien.

Non pas qu'ayant examiné leurs superstitions de plus prés, nous voyons que le Diable se mesle & leur preste aucun secours qui surpasse l'operation de la nature; mais toutefois ils ont recours à luy, ils croyent qu'il leur parle en songe, ils l'inuoquent à leur ayde, ils luy font des presens & sacrifices, tantost pour l'appaiser, tantost pour se le rendre fauorable, ils luy referent leur santé, leurs gueriſons, & tout le bon-heur de leur vie: en cela d'autant plus miserables qu'ils se font esclaues du Diable sans rien gagner à son seruice, non pas mesme en ce monde, dont il est appellé le Prince, & semble auoir quelque pouuoir.

Si de moindres difficultez ont donné de la peine à conuertir des Peuples policez; & s'il a fallu des siecles entiers pour y planter la Foy, quoy que Dieu assistast pour lors ceux qui annonçoient sa parole d'vne infinité de miracles, du don des gueriſons,

du don des langues, des propheties, & de tout ce qui eſt capable d'eſtonner la nature, & faire reconnoiſtre aux plus impies le pouuoir & la majeſté de celuy dont on publioit la grandeur. Que doit-on attendre de ces peuples barbares, n'ayant pas plû à Dieu nous benir de la frequence des miracles; & leur rendre la Foy plus aymable par les douceurs qu'elle feroit pleuuoir du Ciel dés cette vie, ſur ceux qui ſe ſouſmettroient à ſes Loix; mais meſme n'ayans pas icy ces aydes temporels des ſecours, des bien-faits & des dons, dont aux autres contrées du Monde on s'eſt ſeruy auprés des Sauuages, pour procurer leur conuerſion. En fin ne pouuans pas auoir icy la force en main, & le ſouſtien de ce glaiue tranchant qui ſert ſainctement à l'Egliſe, pour authoriſer ſes Arreſts, ſouſtenir la Iuſtice, & reprimer l'inſolence de ceux qui foulent aux pieds la ſainctеté de ſes Myſteres.

La Foy n'eſtant pas naturelle à ces peuples, comme il ſemble qu'elle ſoit en France, où on la ſucce auec le laict, ce n'eſt quaſi rien fait, d'auoir fait homme vn Chreſtien. Il faut plus de combats, plus de peines & plus de ſueurs, pour le conſeruer &

retenir dedans l'Egliſe, que pour l'auoir gagné à Dieu. Les tentations leur font connoiſtre leur foibleſſe; leur eſprit n'eſt pas touſiours dans la ferueur; le Ciel n'arreſte pas touſiours leur veuë, la terre n'a pas perdu tous ſes attraits pour eux, il eſt aiſé dans la ſuite de pluſieurs années qu'ils tõbent dans leur foibleſſe: la grace eſt paſſagere, la nature demeure touſiours, en vn mot, ie veux dire que la perſeuerance dans l'exercice de la Foy, n'eſt pas icy moins difficile, qu'il eſt en France à la pluſpart de conſeruer leur innocence du Bapteſme, & ne point perdre par le peché la grace, qui nous rend agreables à Dieu.

Adjouſtez à cela les fureurs d'vn ennemy Hiroquois, qui va nous fermant le paſſage, qui nous rauit les neceſſitez de la vie, & les ſecours qu'on nous peut enuoyer en vn pays abandonné: qui tuë & qui maſſacre ceux qui viennent à noſtre ayde, qui chaque année va croiſſant en ſon inſolence, qui va dépeuplant ce pays, & qui fait prendre à nos Hurons, les deſſeins d'abandonner leur commerce auec les François, voyans qu'il leur couſte ſi cher, & aymans mieux ſe paſſer des marchandiſes de l'Europe, que de s'expoſer chaque année, non

pas à vne mort, qui ſeule ſeroit tolerable, mais à des feux & à des flammes, dont on a mille fois plus d'horreur.

Or en ſuitte que pouuons-nous attendre au milieu d'vne nation barbare, où nous n'aurons plus les ſecours de la vie, où on n'oſera plus nous enuoyer le renfort d'ouuriers qui ſeroient icy neceſſaires pour y auancer les affaires de Dieu; où tous ceux qui y reſteront, ſeront abandonnez à la rage d'vn peuple deſeſperé, & qui ne ſera plus retenu de nous maſſacrer tous, par la crainte de perdre leur commerce auec les François, qu'ils verront leur eſtre impoſſible, & eſtre pour eux entierement ruiné. Ou alors les Chreſtiens qui compoſent cette Egliſe naiſſante, ſe verront ſans Paſteurs, ſans Sacremens, ſans Sacrifice, & hors des moyens de recourre à ceux, qui ſeuls ſont leur refuge en leurs deſolations, leur appuy dedans leur foibleſſe, le nœud ſacré qui les lie auec Dieu, & le renfort qu'ils ont contre les puiſſances d'Enfer.

Sans doute ce ſont là des craintes raiſonnables, des difficultez capables d'arreſter les eſprits, des obſtacles inſurmontables à nos foibleſſes, & des mal-heurs ce ſemble inéuitables, ſi la France ne fait des

efforts extraordinaires pour renuerser cét ennemy qui va ruinant d'vn meſme coup, & ces Peuples & la Foy qu'on leur preſche. Et à dire vray, tant de mal-heurs ſuruenus l'vn ſur l'autre, & des oppoſitions ſi puiſſantes aux deſſeins qui nous amenent icy, nous auroient fait perdre courage, ſi nous ne leuions les yeux plus haut, & ſi le Ciel n'eſtoit l'appuy de nos confiances. Mais quand nous penſons que ce ſont les affaires de Dieu plus que les noſtres, que la Foy n'a eſté fondée en aucun lieu du Monde qu'au milieu des tempeſtes, que touſiours Dieu s'eſt pleu de faire paroiſtre ſon pouuoir où il y auoit moins de l'humain, que ſa main n'eſt pas racourcie, quand nous penſons que le Sang de IESVS-CHRIST n'a pas eſté moins reſpandu pour ces peuples que pour le reſte de la terre, & que les fruicts de ſon amour ne ſont pas épuiſez ſur ceux qui l'ont deſia reconnu pour leur Sauueur, qu'il doit eſtre adoré de tous les peuples de la terre, & loüé d'autant de langues qu'il y en a dans l'Vniuers. Quand nous voyons des Peuples qui nous enuironnent de toutes parts, & vn monde quaſi entier ou ſon ſainct Nom n'a eſté iamais adoré,

& ou toutefois il faut que l'Euangile ait penetré auant la fin des siecles, puisque Dieu y a engagé sa parole. Quand nous voyons de nos yeux ce qu'il y a desia commencé, & que luy seul y a trauaillé plus que nous, qu'il y fait tous les iours des miracles plus grands que ne seroit la creation d'vn Monde tout nouueau, changeant de cœurs de Barbare en des cœurs de Chrestiens. Enfin quand nous pensons que Dieu ne laisse iamais son ouurage imparfait, qu'il y va de sa gloire & non pas de la nostre : alors nous ne iugeons rien impossible, nous esperons contre toute esperance, nos confiances sont aussi fortes que iamais, & des gages de son amour par le passé dessus ces peuples, & de ce qu'il y fait maintenant, nous prenons asseurance qu'il ne leur manquera pas à l'aduenir.

Car nonobstant tous ces rauages, de pestes, de famines, & de guerres, quelque opposition qu'ayent ces peuples en leur naturel, en leurs loix & en leurs coustumes à la saincteté de la Foy, quelque Empire qu'y ayent les Demons, nous n'auons pas laissé chaque année d'en baptiser bon nombre, & encore cette derniere année plus de cent septante, & quoy que Dieu ait dis-

posé de la pluſpart, dont pluſieurs ſont dans le Ciel, comme nous auons tout ſujet de croire. Nous auons toutesfois la conſolation de voir au milieu de cette barbarie ſept petites Egliſes, où la main de Dieu a trauaillé bien plus que nous, où l'Eſprit de la Foy y regne, & ne trouue rien de barbare, dans les cœurs qu'il veut s'aſſujettir, où l'Innocence ſe conſerue au milieu de l'impureté. Ce qui nous fait dire, ſans qu'il nous en reſte aucun doute, *Digitus Dei eſt hic.* Or ſi Dieu eſt pour nous, pourrions nous bien craindre au milieu de nos entrepiſes, ſans nous expoſer aux reproches que fiſt le Sauueur du monde à S. Pierre: *Modicæ fidei quare dubitaſti?*

Mais ie crains qu'on ne craigne par trop pour nous, & i'ay peur que les doffiances de ceux qui ſont éloignez des combats, n'arreſtent le cours des victoires qu'emporte icy la Foy ſur l'impieté. Ie veux dire que les doutes qu'on pourroit auoir dans la France de la conuerſion de ces peuples, ne ſoit vn des plus grands empeſchemens qu'on y pût apporter, & que Dieu ne retire ſes faueurs de deſſus ces pays infidelles, à cauſe qu'au milieu des tempeſtes, on auroit retiré ſes confiances en luy. Car en

effet il eſt aiſé de deſeſperer de la conuerſion de ces peuples, meſme dans ce ſeul preiugé qu'eſtans barbares, à peine d'aucuns peuuent croire qu'ils ſoient hommes, & qu'on puiſſe en faire des Chreſtiens. Mais on a tort d'en iuger de la ſorte, car ie puis dire en verité que pour l'Eſprit ils n'ont rien de moins que les Europeans, & demeurant dedans la France, ié n'euſſe iamais creù, que ſans inſtruction la nature euſt pû fournir vne eloquence plus prompte & plus vigoureuſe, que i'en ay admiré en pluſieurs Hurons ; ny de plus clairvoyant dans les affaires, & vne conduite plus ſage dans les choſes qui ſont de leur vſage. Pourquoy donc ſeroient-ils incapables des connoiſſances d'vn vray Dieu ?

Leurs couſtumes en mille choſes ſont en effet barbares ; mais apres tout, dans les choſes qui parmy eux ſont cenſées au nombre des mauuaiſes, & condamnées par le public, nous y voyons ſans comparaiſon beaucoup moins de deſordre qu'il n'y a dedans la France, quoy qu'icy la ſeule honte d'auoir commis le crime ſoit la peine du criminel. Quelle ſeroit donc leur innocence, ſi la Foy regnoit parmy eux ?

Maintenant nous auons plus grande

connoissance que iamais de leur langue, de leurs coustumes, & des moyens qu'il faut tenir pour entrer dans leur esprit, dedans leur cœur, & les gagnant à nous, les gagner pour le Ciel. Nous trouuons beaucoup de facilité à leur expliquer les veritez de nostre Foy, qui du commencement nous sembloient les plus ineffables, à cause de la pauureté de leur langue en ces matieres, & de l'ignorance dans laquelle ils ont tousiours vescu, des choses qui surpassent la portée de la veuë & des sens. Ils ne peuuẽt plus nous respondre, qu'en effet la Loy de IESVS-CHRIST, que nous preschons est saincte, mais qu'elle leur est impossible, ayant veu leurs compatriotes nays dans la barbarie aussi bien qu'eux, éleuez dedans leurs coustumes, nourris dedans leurs vices, & abysmez autant qu'ils sont dedans l'impieté qui inonde tous ces païs, se retirer de ce naufrage, despoüiller la nature, se reuestir des Vertus les plus sainctes du Christianisme, & n'auoir plus que de l'horreur pour les plaisirs du monde, ny de l'amour que pour le Ciel. Ils sont contrains de confesser que Dieu est le maistre des cœurs, & qu'il a plus de bonté que ne sont grãdes nos malices, lors qu'ils voyent

tous les iours que ceux qu'y ont eu plus d'auersion de nos Mysteres, sont des premiers à se rendre à la verité, que la Foy leur ouure l'Esprit, & que Dieu ayant pris possession de leur ame ils sont plus fortement touchez du bien, qu'ils n'auoient d'attraits pour le mal.

La constance & longanimité de nos Peres en vne vie si penible, dans vn employ dont la nature & tous les sens ne peuuent auoir que de l'horreur, en vne affaire qui n'est pas nostre, ou au moins dont nos Sauuages voyent bien que nous ne retirons aucun profit, vn courage si inuincible dans des oppositions si puissantes aux desseins qui nous amenent icy; leur seruent maintenant d'vn tres-puissant motif, qui leur rend plus croyables & plus adorables les veritez de nostre Foy. En vn mot, ils aduoüent qu'il faut sans doute que les plaisirs du Ciel surpassent tous ceux de la terre, puisque la seule esperance d'y paruenir, fait mépriser à ceux qui viuent en cette Foy, tout ce qu'il y a de plus doux en la vie, & leur adoucit les amertumes & de la vie & de la mort.

N'auons-nous pas raison apres cela de releuer nos confiances plus que iamais? &

de croire que cette main toute-puissante, qui d'vn rien a produit ces commencemens, continuera dans son ouurage, que le S. Esprit benira cette heureuse semence, & qu'ayant mis luy-mesme des dispositions si aduantageuses à ce qu'on peut esperer de plus, il la rendra feconde, pour faire d'vne terre infertile, & d'vn monde infidelle, vne terre de saincteté, & vn monde Chrestien.

Si nous n'auions que les Hurons à conuertir, encore pourroit-on peut-estre penser, que dix & vingt mille ames ne sont pas vne conqueste si considerable qu'il faille s'exposer à tant de hazards, & essuyer tant de perils pour les gagner à Dieu. Mais nous ne sommes qu'à l'entrée d'vne terre, qui du costé de l'Occident iusques à la Chine, est remplie de Nations plus nombreuses que les Hurons : vers le Midy nous voyons d'autres Peuples innombrables où on ne peut auoir accez que par cette porte où nous sommes. Puis donc que Dieu nous a appellé les premiers pour luy cultiuer cette vigne, n'est-ce pas à nous à luy estre fidelle, auec cette patience qu'il recommande à ses Apostres : *Fructum afferet in patientia*, attendant que luy-mesme en

recueille les fruicts, aux temps & aux moments qu'il luy plaira. Si nous n'auons cette consolation en ce siecle, ce nous sera vne assez grande recompense d'y auoir employé nos efforts, & quoy qu'il en arriue, au moins nous mourrons volontiers dans la pensée que ces paroles de Nostre Seigneur s'accompliront en nous: *Alius est qui seminat, & alius qui metit*; que d'autres entreront dans nos trauaux, qu'ils joüyront de la moisson dont nous auons ietté les premieres semences, qu'ils cueilliront les fruicts arrousez de nos sueurs & de nostre sang; Et qu'enfin Dieu tirera sa gloire & le salut de ses Esleus, des volontez que nous auons de viure & de mourir dans ce sainct employ, où nostre vocation nous engage si heureusement, que ie puis dire en verité que Dieu a surmonté mes esperances, & qu'auant mon départ de ces Pays des Hurons, dont l'obeyssance me rappelle, ie voy de mes yeux accomply au bout de sept ans, ce que ie me fusse estimé heureux d'apprendre de bien loin à la fin d'vne longue vie, & que peut-estre i'eusse eu de la peine à me persuader, si moy-mesme ie n'en auois esté vn témoin occulaire.

Nos precedentes Relations ont pû en

donner quelque idée, & peut-estre qu'elles auront assez fait connoistre, que Dieu n'a point acception de personnes, que son Amour, ne desdaigne point les Barbares, que ces douceurs se font sentir autant à nos pauures Sauuages, qu'aux peuples les plus policez de la terre, que les graces du Ciel ne tombent pas sur les pays, à proportion qu'ils ont les richesses de la nature, & en vn mot que nos Hurons ne sont pas moins nays pour le Ciel, que ceux qui ont joüy des threfors de la Foy, mille & deux mille ans deuant eux. Or depuis ce temps-là Dieu n'a pas retiré ses faueurs de dessus ces petites Eglises, il est tousiours leur Pere, & tousiours riche à l'endroit de ceux qui l'inuoquent.

C'est en deux lignes auoir dit ce qui seroit capable de fournir vne Relation toute entiere, si i'auois pris dessein de descendre plus en particulier, & si la briefueté d'vne lettre ne m'obligeoit de songer à finir la presente. Mais toutesfois, pour éuiter vne autre extremité, & peut-estre le blasme d'auoir esté trop court, en des choses qui font paroistre les bontez de Dieu sur ces peuples, & qui nous obligent d'en loüer ces misericordes: i'en rapporteray quelques-

vnes, mais ſans autre ordre, que celuy que la memoire confuſe que i'en ayme les preſentera.

Vn Chreſtien fraiſchement échappé de la captiuité, ſe voyant à ſon arriuée enuironné de ſes parens, qui venoient pour le conſoler, eſtonna toute l'aſſiſtance dans les paroles qu'il leur tinſt. Mes amis, diſoit-il, Dieu ne m'a pas abandoné dans ma captiuité, s'il faut ſouuent ſonger en luy dans les proſperitez, on doit ſans ceſſe le prier au fort de nos miſeres. On entend comme vne voix en ſoy qui nous reſpond, Que les mal-heurs de cette vie ne ſont rien, qu'il y a vn Paradis qui nous attend, & que la mort, qui eſt d'autant moins éloignée de nous, que nous ſommes plus auant dedans les ſouffrances, nous mettra bien-toſt dans la poſſeſſion d'vn bonheur, que nos plus cruels ennemis ne pourront nous rauir.

C'eſtoient là, diſoit-il, les penſées qui me conſoloient, au milieu des plus effroyables tourmens, que les Hiroquois me firent endurer, lors qu'ils appliquoient deſſus moy les feux & les flammes ardentes. Alors ie ſentois bien que Dieu m'aydoit, qu'il eſtoit dedans moy, & animoit mon

cœur:

cœur : ie ne ſçay comment cela ſe pouuoit faire, mais il eſt vray que mõ ame reſſentoit des plaiſirs ineffables, à meſme temps que mon corps eſtoit dans le plus fort de ſes douleurs. Apres ces premieres ſouffrances on conſulta ſi ie ſerois deſtiné à la mort, ou ſi on me deuoit donner la vie : ie ne ſçauois que deſirer des deux, & n'oſois demander à Dieu, ſinon qu'il m'enuoyaſt ou la vie, ou la mort, ſelon qu'il le iugeroit pour mon ſalut : puiſque ie n'eſtois qu'vn enfant, & qu'il eſtoit mon Pere, qui ſeul auoit plus de connoiſſance de mon bien, & plus d'amour pour moy, que ie n'en puis auoir moy-meſme.

Quaſi en meſme temps vn autre Chrestien qui alloit à la guerre, eſtant interrogé comment il ſe comporteroit, s'il eſtoit pris des ennemis. Ie ne puis pas, reſpondit-il, me promettre rien de moy-meſme, connoiſſant le peu que ie puis pour le bien : mais il y a plus de ſix mois que ie m'interroge moy-meſme, & que ie ſonde la porte de mon cœur ; & il me ſemble à chaque fois, que choſe au monde ne ſeroit capable de me faire oublier du Ciel. Dieu, dit-il, m'a rauy quaſi tous mes parens, il m'a deſpoüillé de mes biens, i'attens main-

tenant qu'il m'esprouue en ma propre personne, & peut-estre il permettra que ie sois pris des ennemis, & que ie brûle dedans leurs feux, i'en ay peur, il est vray, mais toutesfois ie me retiens lors que ie luy fay mes prieres: Ie luy dy seulement qu'il void bien ce que mon cœur redoute dauantage, mais que ie n'ose luy demander qu'il m'en deliure, si bien qu'il me conserue dans l'Esprit de la Foy, & dans l'esperance du Paradis; me promettant qu'apres cela ny les feux, ny les flammes des Hiroquois ne me rauiront pas les desirs que i'ay de viure & de mourir Chrestien, en quelque estat que ie me voye.

Vn autre qui cét Esté fust pris des Hiroquois, & rompist ses liens deux heures auant qu'on le brûlast, se sauuant tout nud, à la fuite, à trauers les ronces & les espines, par ou les ennemis le poursuiuirent vne iournée quasi entiere, trouue qu'ayãt éuit vn mal-heur il estoit tombé en dix autres. Il fust errãt dedans les bois, trois iours sans manger, les mousquites & nuit & iour lu ostoient le repos, le perçant de leurs es guillons depuis les pieds iusqu'à la teste tout son corps n'estoit plus qu'vn vlcere, & enfin il se croyoit dans le desespoir de s

vie, se voyant encor éloigné plus de soixante lieuës de toute habitation, en vn pays où les Hiroquois sont tousiours à la chasse des hommes, & ou à chaque pas qu'il faisoit pour éuiter cét ennemy, il craignoit que ce ne fust celuy qui le menoit dans leurs embusches. Enfin les forces luy manquant, & ne pouuant plus auancer, il s'estoit resolu de mourir sur vne roche nuë, qu'il choisissoit pour son tombeau, lors que quelques canots Hurons l'apperçeurent heureusement, & le recueillirent des portes de la mort. Helas! disoit ce bon Chrestien, ie ne songeois pas à mes maux, ou au moins ils m'estoient supportables dans la pensée que i'éuitois vn plus grand mal; Que si la crainte d'vn feu, qui ne m'eust brûlé qu'vne nuit, me rendoit quasi insensible à tant de miseres, pourrois-ie maintenant, disoit-il, trouuer le joug de la Foy difficile, & les peines qu'il faut suffrir au seruice de Dieu peuuent-elles nous paroistre des peines, si vraymẽt nous croyõs qu'il y ait vn Enfer, & qu'il faut souffrir en ce monde pour ne pas souffrir vn iamais?

Lors que ie me trouuay dessous les feux des Hiroquois, disoit vn autre Chrestien, qui en auoit esprouué les rigueurs, cette

penſée me conſoloit, que Dieu en auoit ainſi ordonné. Mes douleurs eſtoient exceſſiues, & toutesfois ie ne pouuois aucunement me plaindre de ſa bonté, & quelque mal qu'il veüille permettre m'arriuer, ie croy d'oreſnauant que ce ne peut eſtre que par amour, depuis qu'il me l'a fait paroiſtre m'appellant à la Foy, & m'ayant ouuert ſon Paradis. Apres cela qu'on me bruſle, qu'on me tourmente, qu'on me faſſe endurer mille morts, on ne pourra m'empeſcher de l'aymer.

Dedans ce meſme ſentiment vn bon Vieillard reſpondiſt à des Infidelles qui luy reprochoient que ſa Foy luy eſtoit inutile, puiſque le Dieu qu'il adoroit ne le gueriſſoit point d'vne maladie douloureuſe, qui luy rendoit la vie, non plus vn bien dont il le deuſt remercier, mais vne charge inſupportable. Mes amis, leur reſpondiſt-il, vous condamneriez vos paroles, ſi vous leuiez les yeux au Ciel ou ie taſche de tenir mon cœur attaché. Vous contez les maladies du corps au nombre des malheurs, & en effet elles ſont vn mal-heur pour vous, qui ne connoiſſez point d'autre bon-heur qu'en cette vie ; mais les Chreſtiens les enuiſagent comme vn bien

lors qu'ils pensent à ce que la Foy nous en-
seigne, que Dieu nous recompensera dans
le Ciel, selon la mesure de nos douleurs &
de nos joyes, pourueu, que nous le benis-
sions également des deux, comme en effet
il en ordonne & de l'vn & de l'autre pour
nostre bien, estant sans doute qu'il nous
ayme dés cette vie, puis qu'il nous aymera
à iamais.

La responce d'vn autre Vieillard aagé
de 70. ans, n'estoit pas moins dans l'Esprit
de la Foy, lors qu'on luy reprochoit, que
Dieu n'auoit aucunement pitié de luy de-
dans vne paralysie qui luy auoit osté l'vsage
d'vn bras. Hé quoy, respondist-il, vou-
driez vous qu'il n'y eust point d'arbres secs
dans les bois, & point de branches mortes
dans vn arbre qui va vieillissant? pour moy
ie prends plaisir à voir mes membres dessé-
cher, & les approches de la mort, ne m'ont
plus estonné depuis que i'ay la Foy, qu'vn
iour ie resuscitéray pour la gloire, & que
ce corps mourant doit pourrir dans la ter-
re auant qu'il deuienne immortel.

Le mesme ayant appris qu'vn sien fils
vnique, qui luy restoit pour le support de
sa vieillesse, estoit tombé entre les mains
des ennemis, voyant tout le monde de sa

Cabane dans les pleurs, à l'abord de cette nouuelle : pour moy, dit-il, ie n'ay point de larmes pour luy, il m'auoit suiuy en la Foy, & il m'a deuancé dans le bon-heur qui nous attend apres la mort. A ce mesme moment, il vient promptement en l'Eglise à dix heures du soir, offrir à Dieu ce fils vnique, mais auec vne resignation digne d'vn cœur vrayment Chrestien. Mon Dieu, s'escria-il, que la Foy est vn don aymable, & qu'elle appaise doucement les esmotions d'vn cœur, qui met ses confiances en vos promesses; Vous me l'auiez donné auant que i'eusse le bon-heur de vous reconnoistre pour mon Dieu, & pour mon bien-facteur : depuis que i'ay la Foy, ie vous l'ay presenté mille fois, & vous qui penetrez le fonds des cœurs, auez connu que mon offrande n'estoit point par feintise; Vous m'auez pris au mot, receuant ce qui estoit à vous, auant mesme que ie vous l'eusse offert. Puis ie me plaindray de ce que vous auez aggrée le don que ie vous auois fait ? Soyez beny, mon Dieu, & si apres l'Enfant vous daignez receuoir le Pere, ie m'offre à vous de mesme cœur que ie vous ay offert mon fils, ayez pitié & de l'vn & de l'autre. A peine

auoit-il acheué sa priere, qu'vn nouueau Messager qui s'estoit trouué au combat, arriue hors d'haleine, & dit que ce fils, qu'on auoit creu pour mort, s'estoit échappé auec luy, les autres estant demeurez sur la place. Ce fust comme cét Ange qui retint l'épée d'Abraham, desia leuée sur l'Innocent Isaac. Mon Dieu, (s'écria ce bon Pere, continuant sa priere) si i'ay receu de vostre main les mauuaises nouuelles, n'ay-ie pas maintenant sujet de vous benir de la vie de mon fils, que vous me rendez comme vn homme ressuscité au moment que ie le pensois mort. C'est vous qui l'auez retiré du peril; mais ie vous prie que ce soit, afin que iamais il ne tombe en peché, & faites-moy la mesme grace, afin que luy & moy nous vous benissions dans le Ciel de cette faueur, & des autres que nous ne pourrons iamais reconnoistre icy bas en terre.

La Foy ne trouue point de distinction entre les sexes, & tout aage est meur pour le Ciel. Vne femme Chrestienne parlant vn iour à quelques infidelles, qu'elle exhortoit à embrasser la Foy. Helas! leur disoit-elle, quand il n'y auroit point de Paradis apres la mort, & que nostre Foy

nous trompaſt, ie voudrois croire nonobſtant, pour joüir meſme dés cette vie d'vne paix & d'vn repos d'eſprit, qui eſt inconceuable à ceux qui demeurent dans l'infidelité. I'eſtois tous les iours remplie d'inquietudes auant mon bapteſme, les maux preſens me tourmentoient ; les craintes des miſeres, qui pouuoient m'arriuer, & qui peut eſtre n'arriueront iamais, ne laiſſoient pas de m'affliger auant leur temps ; La nouuelle des maux paſſez renouuelloit en moy les triſteſſes, & les larmes que i'auois deſia eſſuyées, & meſme le ſouuenir de mes anciens plaiſirs, me cauſoit des regrets, parce qu'ils n'eſtoient plus, & que ie ne pouuois les regarder ſinon comme perdus pour moy. Maintenant rien de tout cela ne m'afflige, mais plutoſt ie tire mon bien de mon mal, parce que chaſque fois que les craintes, les triſteſſes où les malheurs m'acueillent, ie penſe au bon-heur que nous promet la Foy, qui n'eſt detrempé d'aucune amertume.

Il n'y a pas long-temps, adjouſtoit-elle, que ie pleurois la mort d'vn de mes freres, & d'vn de mes enfans, ie n'euſſe iamais creu que les larmes euſſent tant de douceur, mais en meſme-temps qu'elles

découloient de mes yeux, mon cœur estoit tout consolé dans la pensée, que ceux que ie pleurois estoient dedans le Ciel, & qu'vne Eternité nous joindroit ensemble, sans que la mort nous peust separer. Mais, luy dit-on, que dirois-tu si ton mary mouroit, luy qui refuse de se faire Chrestien? Ie me consolerois, répondit-elle, dans la pensée, que c'est Dieu qui doit disposer à sa volonté de ce qui est à luy: il sçait ce qui est pour le mieux, & peut estre qu'il attend à l'heure de la mort, à luy faire vne grace dont il se rend indigne durant le cours de sa vie.

Vne ieune femme Chrestienne dans ses premieres couches n'auoit pas témoigné aucun sentiment de douleur; comme on luy demande si en effect elle n'auoit point pâty? Helas, répondit-elle, ce sont des douleurs excessiues, mais i'auois ma pensée en Dieu, & ie songeois au bon-heur de la Foy, qui m'a deliuré d'vn tourment eternel: ie luy offrois en mesme-temps l'enfant que ie mettois au monde & le priois que plutost il mourust apres auoir receu le sainct Baptesme, que de permettre qu'il tombast en vn peché mortel.

Ce n'est pas que tous nos Chrestiens

ſoient dans ces ſentimens, il y en a qui n'ont pas ce courage, d'autres tombent dans le peché, & font des cheutes aſſez funeſtes, quelques-vns perdent cœur au milieu de leur courſe ; tous ne ſont pas robuſtes en l'eſprit de ſainčteté. Mais ie ne ſçay en quel lieu de la terre nous trouuerons tout le monde parfaict ; ſi la ſemence que IESVS-CHRIST eſtoit venu ietter luy-meſme en terre, eſt tombée tantoſt ſur les eſpines, tantoſt ſur des rochers, & en des lieux ſteriles ; Et ſi vne grande partie qui eſtoit tombée en vn terroir fecond a eſté enleuée des oyſeaux, auant que d'auoir produit les fruicts qu'on en attendoit, il ne faut pas nous eſtonner que le meſme nous arriue icy ; *Non erit diſcipulus ſuper Magiſtrum.* C'eſt aſſez qu'vne partie vienne à maturité, & c'eſt beaucoup qu'en quelques-vns cette ſemence fructifie au centuple. Mais ie ne puis aſſez le dire, qu'il faut en tout vne patience à l'eſpreuue, qui ne ſe rebute de rien. Tel eſt maintenant des plus foibles, qui vn iour ſera vn grand Sainct.

Ie me ſouuiens à ce propos d'vne réponce que fiſt il y a quelque temps vn bon Chreſtien à vn de nos Peres, qui le voyant

dans des sentimens d'vne perfection éminente, & s'estonnant des graces que Dieu luy faisoit, luy demanda depuis quand il estoit venu à ce poinct-là. Vous me mettez autant en peine, respondit-il, que si vous me demandiez depuis quand i'en suis venu au poinct de la grandeur que i'ay. Comme mon corps a creu depuis ma naissance, sans que ie m'en sois apperçeu; de mesme en a-il esté de ma Foy depuis mon Bapteſme. Ie ne sçay pas, adjoustoit-il, ce qu'il faut faire pour répondre à ces graces, ny mesme comment il faut prier, mais ce que ie ne puis me lasser de dire à Dieu lors que ie prie, est, que ie croy de tout mon cœur, & qu'il m'enuoye plutost la mort que le peché.

Vn Capitaine des plus considerables de tout le Pays, estant interrogé auant son Bapteſme, si vrayement il croyoit les veritez de nostre Foy. Ma parole, dit-il, peut tromper, mais ie veux que mes actions & mes déportemens vous répondent au lieu de ma langue. Attendez que l'Hyuer soit venu, que les diables soient déchaisnez, & qu'on me sollicite au peché, c'est alors que vous & moy pourrons voir sans estre trompez, si la Foy regne dans mon

cœur. En effet ſes actions du depuis n'ont dementy ſes paroles, ſa vie a eſté ſans reproche, & touſiours on a reconnu ſa Foy dedans ſes œuures. Mille fois il s'eſt veu attaqué de médiſances & calomnies, ſes parens ſe ſont ſouſleuez contre luy, ſes amis luy ont fait ouuertement la guerre, & en ſecret les beautez qui autrefois l'auoient vaincu ont entrepris en l'aymant de le perdre, mais touſiours il a eſté luy-meſme, & en tout armé de la Foy, il s'eſt rendu victorieux.

Peu de temps apres ſon Baptéme, voyant que ſelon le deu de ſa charge de Capitaine, on vouloit l'obliger d'aſſiſter à quelques ſuperſtitions defenduës aux Chreſtiens, il ſortit de la Compagnie, commande en ſa cabane, qu'on porte ailleurs les marques de ſon authorité, & les preſens publics dont il eſtoit chargé ; ce ne ſont pas des Royautez, & des richeſſes immenſes des Princes de l'Europe, mais c'eſt icy ce qu'il y a de plus éclatant en l'honneur, & les threſors les plus precieux du Pays. Les Infidelles s'eſtonnent de ce coup, ſon pere, ſa femme, ſes parens, luy demandent ce qu'il pretend faire ? Ie ſuis Chreſtien, répondit-il, & ſi pour éui-

ter le peché il faut encore quitter la vie, mon ame ne tient rien en mon corps. Le bourg est en émeute, le conseil s'assemble là-dessus: on luy depute les plus considerables, qui le prient de ne pas les abandonner: Ie suis Chrestien, leur dit-il pour toute réponce, la Foy m'est plus chere que l'honneur & les biens, on passe & la nuict & le iour pour flechir son esprit: mais il n'a point de repartie, sinon qu'il est Chrestien. Il faut donc, disent les Anciens, se resoudre à voir nostre Païs perdu, puisque nos premiers Capitaines se rangent du party de la Foy, comment empescherons-nous ce desordre? Vous y pensez trop tard, leur respondit-il, il falloit vous opposer aux progrez de la Foy, auant qu'elle entrast dans nos cœurs; Maintenant elle y regnera mal-gré vous, & plustost on nous arrachera l'ame du corps, que la crainte du feu d'Enfer, & le desir du bon-heur qui nous attend dedans le Ciel sortent de nostre esprit. Enfin pour trouuer iour en cette affaire dont les Anciens craignoient la dissolution de leur bourg, le premier ou du moins des plus considerables qui soient dans les Hurons, & le Conseil resolut qu'il falloit partager cette charge, dont ce Ca-

pitaine Chreſtien vouloit opiniaſtrement ſe démettre. Que quelqu'autre prendroit d'oreſnauant le ſoin des choſes que la Foy deffend, & qu'on le pourroit appeller le Deputé des Diables : Que le Chreſtien continueroit dans le maniement des affaires publiques, & touſiours ſeroit reconnu pour leur vray Capitaine. On le pria de l'aggréer, puis qu'ainſi le deliurant des choſes qui luy faiſoient horreur, il n'auoit plus dequoy ſe plaindre ; Oüy bien maintenant, leur dit-il, mais ſçachez vne fois pour toutes, qu'vn vray Chreſtien, n'eſtime rien plus precieux que la Foy, & que la terre luy eſt peu de choſe quand il enuiſage le Ciel.

Des hommes de la ſorte ſont ſans doute de puiſſants ſupports pour la Foy : mais il ſemble que Dieu ne veüille pas que nous mettions nos confiances en autre qu'en luy ſeul. Nos Chreſtiens eſtant allez en guerre, auoient attiré auec eux deux Capitaines Infidelles des plus belliqueux du pays, & ayant entrepris de les gagner à noſtre Foy, les inſtruiſirent ſi heureuſement l'eſpace de deux mois qu'ils furent en campagne, qu'ils ſe virent obligez de les baptiſer, ne pouuant reſiſter aux demandes

preſſantes qu'en faiſoient ces bons Catechumenes, qui, diſoient-ils, ne pouuoient plus marcher auec courage dans les terres ennemies, quand ils penſoient que chaque iour ſeroit peut-eſtre le dernier de leur vie. Que s'ils mouroient auant que leurs pechez euſſent eſté noyez dans les eaux du Bapteſme, ils ſe voyoient damnez pour vne eternité, & qu'ainſi chacun de leurs pas les conduiſoit autant à l'Enfer qu'à la mort.

Il fallut donc leur obeïr en vne demande ſi iuſte; ils ſe proſternent à genoux au riuage du lac des Hiroquois; Deux Chreſtiens qui auoient pris ſoin de leur inſtruction, les baptizent publiquement, chacun celuy qu'il auoit eu pour diſciple. Ie croy que les Anges du Ciel prenoient plaiſir à conſiderer ce ſpectacle de ſainteté, en vn lieu ou iamais ils n'auoient veu Dieu adoré: & ſans doute que les Anges tutelaires de ces deux nouueaux baptizez auoient preſſé cette action, preuoyans le moment de leur bon-heur & de leur mort. Car l'ennemy ne fut pas long-temps à paroiſtre; nos Chreſtiens firent incontinent leurs prieres publiques, pour ſe diſpoſer au combat. Ces deux bons Neophytes ſe

iettent à la teſte de leur armée, & ſouſtinrent long-temps l'effort de l'ennemy : enfin leur mort fut la perte de nos Hurons, & laiſſa la victoire entiere aux Hiroquois, qui eſtoient ſept contre vn. Mais quoy, ſi noſtre Egliſe a perdu en la mort de ces deux Capitaines, & de quantité de Chreſtiens, qui y demeurerent auec eux, pas vn ſeul n'ayant pris la fuite, ce nous doit eſtre aſſez que Dieu en ait tiré ſa gloire, & que le Ciel ſoit enrichy de nos deſpoüilles : *Nouit Dominus qui ſunt eius.* Dieu connoiſt ſes Eleus, & choiſit le moment qu'il faut pour leur ouurir ſon Paradis. En voicy vn exemple qui m'a fait ſouuent adorer ſes diuines conduites.

Vn ieune homme Catechumene n'ayant pû obtenir de nous le Bapteſme, à cauſe que nous ne voyons pas aſſez clair en ſa Foy, ſe reſolut d'aller en guerre auec quelques Chreſtiens. Ils font ſoir & matin les prieres publiques, le plus ancien des Chreſtiens y preſide, & les Dimanches il les exhorte à paſſer plus ſainctement ce ſacré iour, & puis qu'ils ne peuuent ioüyr du bon-heur de la confeſſion, au moins qu'ils ayent recours à Dieu, deteſtent leurs pechez, & ſe tiennent preſts pour la mort.

Ie

Ie ne sçay pas qui pressoit si fortement ce ieune Neophyte, mais il fut plus de septante iours à solliciter son Bapteſme aupres du plus ancien de nos Chreſtiens, auec tant de ferueur en ſes pourſuites, qu'enfin on luy promit, que le Dimanche il ſeroit baptiſé. Non, diſoit-il, mon ame ne reſpire que les eaux ſacrées du Baptéme, ie deteſte de tout mon cœur les pechez de ma vie paſſée, & i'eſpere que Dieu aura pitié de moy, parce qu'il a veu les deſirs veritables que i'ay de viure & de mourir Chreſtien. On le baptiſe donc, choſe eſtrange! on n'auoit pas encor acheué les prieres, que les auant-coureurs apportent la nouuelle qu'ils ont apperçeu l'ennemy. On court incontinent aux armes, on ſe iette en campagne, l'ennemy prend la fuiette, on le pourſuit ſix heures entieres, ce nouueau baptiſé laiſſe apres ſoy ſes camarades, & aduance ſi puiſſamment qu'il ſe trouue engagé luy ſeul au milieu de trente Hiroquois, qui le perçent à coups d'épée, luy enleuent ſa cheuelure, & continuent dedans leur fuitte, ſans qu'on en peuſt atteindre aucun.

Vn des meilleurs eſprits de ce Païs, & des mieux informez de la Foy, auoit ſix ans

entiers refuſé le Bapteſme, nous auoüant qu'il voyoit bien la verité, mais qu'il ne ſentoit pas en ſoy aſſez de forces pour ſe reſoudre à quitter tout de bon le peché. Vn iour enfin il vint trouuer vn de nos Peres: maintenant, luy dit-il, ie te prie de me baptiſer, mon cœur me dit que ie porteray dans le Ciel mon innocence du Bapteſme, pourquoy donc differer plus longtemps? On le baptiſe au commencement de l'Automne, tout le long de l'Hyuer, les Chreſtiens & les Infidelles admirent en luy la force du Baptéme. Il ſe priue volontairement des feſtins, crainte de s'y voir engagé dans quelque occaſion de peché, il s'abſente des compagnies; les femmes qui auoient plus poſſedé ſon cœur n'y trouuent plus d'entrées, il n'a plus d'yeux ny de langue pour elles; le plus doux de ſes entretiens eſt en la compagnie du Pere qui l'inſtruit: l'Eſté venu il s'embarque pour deſcendre à Kebec, & pour dernier Adieu à ſa femme & à ſes enfans; Ie ne ſçay, leur dit-il, ſi ie ne vay point à la mort, mais quoy qu'il me puiſſe arriuer, ſçachez que ie mourray Chreſtien: & ſi vous me cherchez eſtant party de cette vie, & s'il vous reſte quelque amour pour

moy, leuez vos yeux au Ciel, car c'eſt là où reſpire mon ame, & où ie croy ſans aucun doute que la Foy me conduit pour vne Eternité : en effect il fit rencontre des ennemis, & ſe deffendant vaillament, il auoit deſia renuerſé vn de leurs Canots dedans l'eau, lors qu'vn coup d'arquebuze luy tranſperce la teſte de part en part, & le mit dans la iouïſſance du bon-heur qu'il auoit eſperé, puis qu'vne vie ſi innocente ne pouuoit pas eſtre ſuiuie que d'vne ſaincte mort.

Nous ſommes témoins tous les iours de mille rencontres ſemblables où nous voyons les bontez de Dieu ſur ces peuples, ſon amour ſur ces pauures barbares, & les diuines Prouidences ſur ſes Eſleus, dont pas vn ne luy ſera rauy, quelque oppoſition que l'enfer & les diables ſuſcitent contre les progrez de la Foy.

Mais c'eſt eſtre trop long pour vne ſimple lettre, & le peu que i'ay dit, eſt aſſez pour nous faire raiſonnablement eſperer que le Ciel ne retire pas ſes benedictions de deſſus cette Egliſe naiſſante, puis qu'il en prend vn ſoin ſi amoureux.

Des ſept Egliſes que nous auons icy, il y en a ſix à demeure. La premiere en no-

ſtre Maiſon de ſaincte Marie, les cinq autres dans les cinq principales bourgades des Hurons; de la Conception, de ſainct Ioſeph, de ſainct Michel, de ſainct Ignace & de ſainct Iean Baptiſte. La ſeptiéme Egliſe dite du ſainct Eſprit, eſt compoſée d'Algonquins, qui ont hyuerné cette année pluſieurs Nations enſemble, ſur le grand Lac de nos Hurons, enuiron à vingt cinq lieuës de nous. Ce qui a obligé le Pere Claude Pijart, & le Pere Leonard Gareau deſtinez à leur inſtruction, de paſſer l'Hyuer auec eux, auec des peines & des trauaux inconceuables, mais non pas ſans conſolation, lors qu'ils voyent qu'ils vont formant des Epouſes à IESVS-CHRIST dedans ces bois, ces lacs & ces riuieres.

Voila mon Reuerend Pere, vne partie de ce que ie m'eſtois obligé de repreſenter à V. R. en cette lettre, vne groſſiere idée de l'eſtat où ie laiſſe cette Miſſion de noſtre Compagnie dans les Hurons; & les ſentimens qui m'en reſtent auant mon depart, apres y auoir demeuré ſept ans ſeruiteur inutile. Car ſi Dieu tire ſa gloire en ces Païs, & s'il y a eu quelque bien dans les commencemens de la conuerſion de ces Peuples, il faut aduoüer qu'apres

Dieu tout eſt deu aux trauaux de nos Peres, dont Noſtre Seigneur a voulu que i'aye eſté témoin, voyant la ferueur de leur zele, leur courage indomptable, leur patience à tout ſouffrir, leur actiuité à tout faire, leur humilité dans vne vie vrayement cachée en vn monde inconnu; perſonnes qui d'ailleurs ne manquent pas pour la pluſpart de qualitez qui les euſſent rendus recommandables en France. Quand ie les voy embraſſer la Croix auec plaiſir, les ſouffrances auec ioye, & les mépris auec amour, qu'ils portent chaque iour leur ame entre leurs mains, eſtans continuellement expoſez à mille dangers de la mort; & que peut-eſtre la pluſpart ſont pour mourir au milieu des feux & des flammes d'vn ennemy cruel, qui va de iour en iour rauageant ces Païs: quand ie voy que ces dangers les animent plutoſt que d'affoiblir le moins du monde leur courage, il me vient ſouuent en penſée que Dieu vouloit qu'vne vertu ſi forte, ſi conſtante & ſi vigoureuſe, ſuppleaſt au defaut des miracles, dont il ſemble que ſa diuine Prouidence ne veuille pas ſe ſeruir en ces ſiecles derniers, pour aduancer la conuerſion de ces terres infidelles.

Mais quoy, le nombre de ces ouuriers eſt trop petit pour tant de peuple; nous auons beſoin de ſecours plus en cela qu'en aucune autre choſe; nous demandons de l'ayde, & nous eſperons que l'Ancienne France ne le déniera pas à la Nouuelle. Il eſt vray que les dangers ſont redoutables, & que quiconque voudra venir à nous, il doit auoir quitté dés la France tout l'amour de la vie, pour s'abandonner ſans reſerue à ce dont la nature peut auoir plus d'horreur. Mais c'eſt ie croy ce qui doit animer vn bon cœur au deſir de venir en ces terres perduës, pour s'y perdre ſainctement ſoy-meſme, & ne trouuer plus en ce monde rien d'aymable que Dieu. Si des perſonnes de merite, dont la vie eſt precieuſe à vn Royaume tout entier, s'expoſent volontiers à l'aſſaut d'vne bréche, qui ſouuent n'eſt pas raiſonnable; & ſi la mort de ceux qui ont aduancé les premiers, n'arreſte pas vne Nobleſſe courageuſe, qui la pluſpart n'eſt picquée bien ſouuent que des intereſts d'vn honneur ou d'vn bien temporel; ſans doute que la conqueſte de tant d'ames, dont chacune eſt vn Royaume à IESVS-CHRIST, la veuë d'vne recompenſe eternelle, & les deſirs

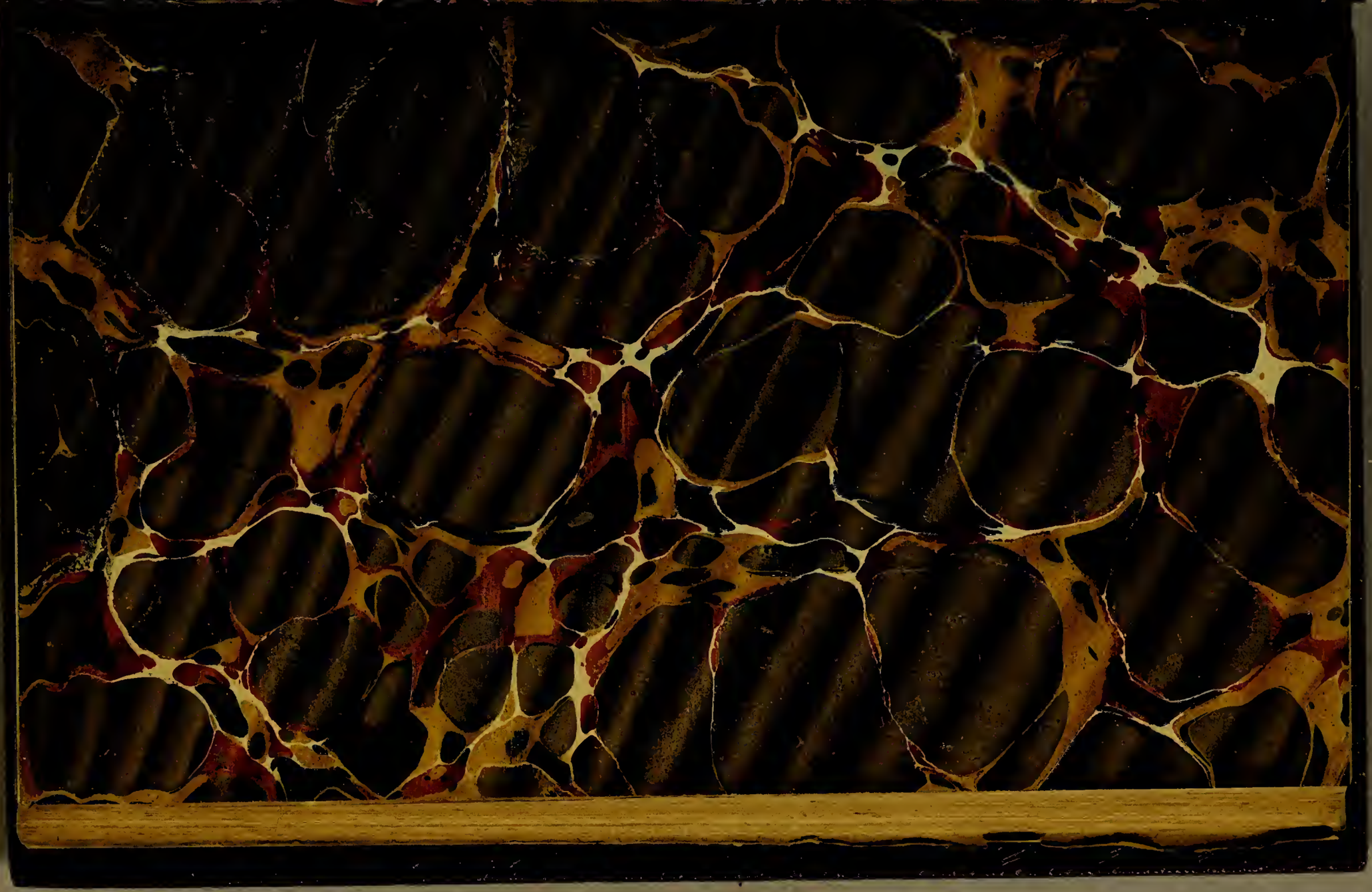
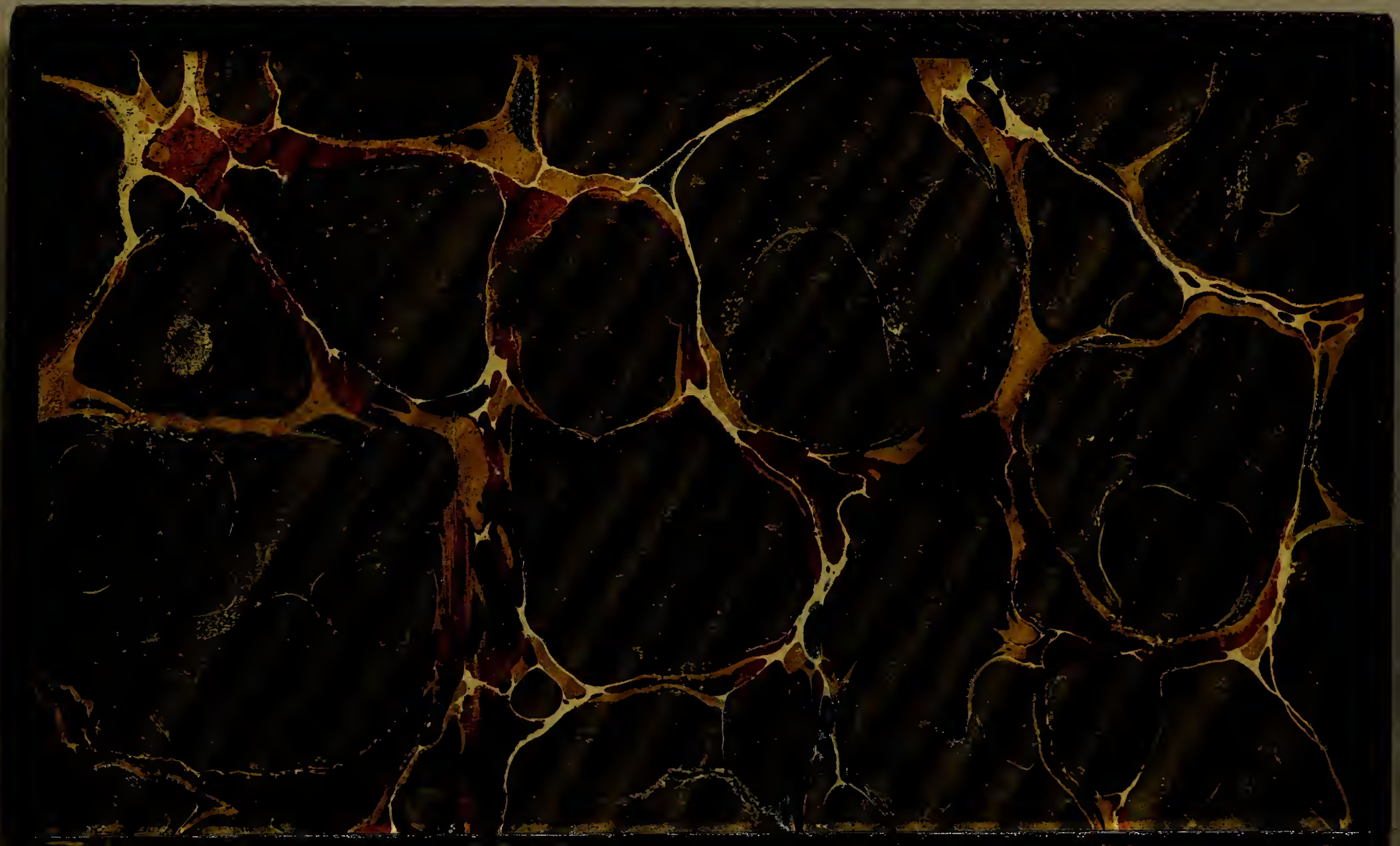
de viure & de mourir au seruice d'vn Dieu, qui le premier est mort pour nous, aurons mille fois plus de force pour soustenir le courage de ceux que Nostre Seigneur voudra nous enuoyer au trauers des perils qu'il faut essuyer quoy qu'il couste, si on veut aduancer sa gloire en ces Païs, où nous voyons qu'il veut estre adoré.

C'est l'vnique demande que ie fais à V. R. en quittant ces Païs, la priant de nous procurer ce secours, & nous enuoyer ceux que Dieu voudra choisir par son moyen, & c'est dans cette esperance que ie finiray la presente, la suppliant de recommander cette Mission aux prieres de tous nos Peres & Freres, & s'en ressouuenir particulierement en ses saincts Sacrifices. C'est mon R. Pere,

De Vostre Reuerence,

Des Hurons, ce 15. *May* 1645.

Le tres-humble & tres-obligé
seruiteur en N. Seigneur,
HIEROSME LALEMANT.

0419

EA646
V765r